

C'ÉTAIT
**MEUX
DEMAIN**



SCIENCES





P.4

LE GRAND REFROIDISSEMENT

OVAL

P.42

SAPERE AUDE :)

GRÉGOIRE EPITALON

P.78

LES ESCARGOTS BRILLERONT LA NUIT

CAROLE NGUYEN VO

P.112

SYSTÉMATIQUE BUFFONESQUE

JULIETTE RIMETZ

P.142

LA GRAMMAIRE DE L'UNIVERS

NICOLAS SKINNER

LE GRAND REFROIDISSEMENT

OVAL

École

— Quelle est la dynamique de l'univers ? Quelqu'un ? En classe les vendredis matin de 9 à 11, sauf en cas de tempête, on entend les mouches voler. Quelle idée aussi de nous coller la physique en fin de semaine. Les algorithmes qui décident de nos emplois du temps n'ont vraiment aucune idée de ce que c'est qu'un adolescent accaparé par sa croissance, ses nouvelles hormones, l'envie pressante de quitter le nid, la découverte de la complexité du monde dans lequel nous vivons et la vie ultraconnectée qui nous permet de nous échapper...

— Cass ?

Pourquoi encore moi ? Je ravale un soupir.

— Cass, comment se comporte l'univers ?

J'ai pas envie de répondre mais pas le choix. Alors j'inspire lentement et expire de même en fixant la surface de mon pupitre. Je prends mon temps.

— Il est en expansion.

— Correct. Peux-tu dire à tes camarades si c'est démontré ou si c'est une théorie ?

Monsieur Jardon, par rapport à la moyenne des profs, passe plutôt bien avec les élèves. Il a le chic de raconter des trucs intéressants mais il oublie que quand on répond trop souvent à ses questions, on passe pour des fayots et on se fait démonter par le reste de la classe sur les réseaux sociaux. Mman dit qu'à son époque, c'était la même chose, mais en plus douloureux et plus discret : au lieu d'être affichés en ligne, les lèches-bottes se faisaient moquer, taper

et racketter à la récré. Faut dire qu'il y avait pas de caméras de vidéosurveillance à l'époque.

— Je sais pas...

— Allez Cass, un effort.

Je jette un œil autour de moi pour savoir combien de personnes écoutent. Clara, au premier rang, a l'attitude de la meuf qui n'en perd pas une miette, mais elle ne la fait à personne. Tout le monde sait que ses parents lui ont payé un implant dernier cri pour qu'elle puisse commander mentalement n'importe quel contenu et le visionner sans même avoir besoin de fermer les yeux. Presque tout le monde a un implant de nos jours. Celui de Clara, c'est la crème de la crème. Ses parents ont pas mal d'argent, ça se voit à ses fringues et à son smartphone, elle a toujours le dernier modèle. Elle serait sûrement en école privée si sa mère n'était pas directrice du collège. Avec une technologie comme les implants dernière génération, pas besoin d'apprendre : du moment qu'il y a du réseau, toutes les informations connues de l'humanité de tous les temps, bonnes ou mauvaises, sont à portée d'intention. Facile pour elle d'être dans les premiers de la classe. Y a que les profs pour croire qu'elle ne triche pas, d'ailleurs je pense qu'ils font semblant.

Monsieur Jardon aurait pu lui demander, à elle... Personne n'ose trop la vanner, forcément. Sauf si ça laisse pas de traces, genre une vanne en loucedé dans les angles morts des caméras aux toilettes du collège. Moi j'ai pas d'implant à cause de ce qui est arrivé à Ppa mais ça m'empêche pas d'avoir des bonnes notes.

J'ai accès à moins d'informations mais au moins, je reste concentrée.

Dans la classe sinon, à peu près tout le monde a l'air de dormir, la conscience envolée vers des univers virtuels : Syrie, c'est sûr, puisqu'elle ronfle. Je me retourne pas pour savoir ce qui se passe derrière moi. C'est cliché mais le fond de la classe, chez nous, ça ressemble au pied de la tour Bauer au quartier le vendredi à minuit. J'imagine que Caro et Sohal arrangent les détails de leurs petits trafics.

— Alors, Cass, l'expansion de l'univers ? Hypothèse ou démontré ?

— C'est démontré avec le décalage vers le rouge.

— Bravo ! Tu peux nous expliquer le décalage vers le rouge ?

— Les astres qui s'éloignent paraissent plus rouges, d'ici. On sait mesurer que c'est pas leur vraie couleur... quelque chose comme ça.

— Bravo Cass. Où est-ce que tu as appris ça ?

— Sur le Tube, Msieur.

— N'hésite pas à partager ces contenus avec tes petits camarades, ça les changera des vidéos de gamelles en skate avec lesquels ils font rétrécir leurs cerveaux à longueur de cours. Et qu'est-ce qui n'est pas encore démontré à propos de l'avenir de l'univers ?

— ...

— L'utilité des cours de physique, Msieur !...

Trois personnes rigolent. La voix de Thomas sait captiver l'attention parce qu'il a mué donc elle est déjà grave. Faut dire qu'il a deux redoublements à

son actif. C'est rare, de nos jours, où on sort les élèves en difficulté à tour de bras des filières généralistes pour en faire des opérateurs spécialisés en tous genre. Mman dit que c'est parce que depuis que la natalité a chuté et que les politiques ont ralenti grave l'immigration, il n'y a pas assez de gens pour faire le sale boulot qui est vraiment fatigant. Aussi parce qu'on sait pas encore fabriquer des robots à tout faire, tandis que pour les tâches de bureau maintenant, les intelligences artificielles et autres algorithmes sont graves au point. Mais Thomas est fils d'un prof de français du bahut alors ses parents magouillent pour qu'il reste dans le système généraliste.

Moi aussi je rigole, mais à cause de la bêtise de la vanne. Comme d'hab', Thomas a vraiment rien compris et Prisc se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Moi, j'adore la physique. Ça me rattache à la réalité tout en m'émerveillant. Ça me permet d'imaginer des trucs réels que je peux pas voir avec mes yeux. Je trouve ça plus intéressant que de regarder des trucs faux tellement bien faits que ceux qui ont pas bien suivi le cours d'esprit critique croient que c'est vrai. C'est sûr que ça demande de faire plus d'efforts. Mais comme disait Ppa sur les réseaux avant sa maladie, « on a rien sans rien ».

Et puis quand le prof a assez de budget pour acheter du matériel, on fait des expériences trop marrantes comme faire exploser du sodium dans de l'eau.

Je veux bosser là-dedans plus tard. J'en ai parlé à Mman, elle comprend pas plus que Thomas. Faut dire qu'ils ont un peu le même âge mental, ces deux-là.

J'essaie d'en parler à Ppa mais il est pas trop capable de me répondre, en tout cas, pour l'instant. S'il guérit un jour, il m'aidera, j'en suis sûre.

En attendant, j'essaie de bien passer auprès de mes camarades alors vaut mieux que je la ferme, autant que possible.

— Figure-toi, Thomas, que les cours de physique-chimie sont une introduction pour comprendre comment fonctionne ton smartphone, l'implant crânien qui te permet d'avoir la moyenne dans toutes les matières, internet et même le vocoder à qui ton chanteur préféré doit toute sa carrière.

— C'est pas tout, Msieur, apprendre la physique a conduit nos ancêtres à des technocatastrophes comme Tchernobyl, Challenger, Columbia, Fukushima, le changement climatique, le septième continent, les extinctions de masse, le crkrrrr..., l'explosion d...crcrchkrrrr ...bésité... Hé mais vous faites quoi là, c'est de la censure, vous avez pas le droit !

— J'y suis pour rien, le brouilleur de connexion vient de s'activer dans la classe d'à côté, ils doivent avoir un contrôle. Si tu t'asseyais au premier rang, loin du mur mitoyen, peut-être que l'appareil auquel tu as donné ta voix marcherait encore. On pourra essayer de faire les calculs, une autre fois.

— A quoi ça sert de faire des technologies si on peut pas s'en servir ?

— C'est un sujet de philo, ça, Thomas, pas de physique. Tu devrais peut-être chercher ta voie

professionnelle dans le filon de la sagesse.
Le prof a fait une vanne, ça s'entend à sa voix, mais personne ne rigole parce qu'on n'a pas compris.

— On en était où, déjà ? Cass ?

— Vous demandiez ce qui n'a pas encore été démontré à propos de l'avenir de l'univers.

— Alors ?

— Vraiment beaucoup de choses, Msieur.

Nouveaux éclats de rire. Les élèves aiment bien quand les profs galèrent à nous tirer les vers du nez. Ça me fait chaud au cœur. Je suis pas un clown mais j'aime bien faire rire les autres parce qu'en général, c'est plutôt bon signe.

— Ben alors, Msieur, vous faites quoi à l'intercours ?
Faut démontrer des trucs ! s'exclame Thomas.

— J'ai renoncé à la recherche pour essayer de vous transmettre un peu de ma passion mais c'est vrai que quand je te regarde, Thomas, je peux te dire que j'ai des regrets. Cass a raison. Il reste beaucoup de choses à découvrir et à démontrer sur le fonctionnement de l'univers. Et plus on démontre de choses, plus on découvre qu'il reste de choses à démontrer, c'est pas beau la vie ?

— La vie c'est beau, mais pas en cours dans ce bahut Msieur !

C'est Prisc cette fois, elle renchérit toujours quand Thomas balance une vanne parce qu'elle est amoureuse de lui. Une dizaine d'élèves rigole, maintenant. Dès qu'un prof se fait un peu rembarrer, tout le monde se rappelle subitement qu'il peut être drôle de vivre les événements en direct, dans la vraie vie.

— On sait donc que l'univers est en expansion. Est-ce qu'on sait si dans le temps, il a un début ou une fin ? Sohal ? Une idée ?

— ...

— Sohal ?

La pensée de Sohal est loin, sûrement dans un univers postapocalyptique à trois lunes peuplé de monstres féroces. Son perso préféré a une moquette de poils sur le torse, une barbe attachée par trois perles en onyx et un physique de méga balaise. Il passe sa vie virtuelle à traverser des déserts à toute blinde sur une énorme moto avec des roues cloutées et à faire exploser des camions à essence de l'ancien temps, parce que ça faisait plus de flammes à l'époque. Il lui faut du temps pour revenir parmi nous.

— Euh... au début c'était une giga explosion là, le gang bang c'est pas ça ?

Eclats de rire à l'unanimité : Sohal et le brouilleur ont réussi à sortir les 37 élèves de la classe de leurs vies virtuelles.

— Tu fais sans doute référence à la théorie du Big Bang, Sohal. C'est en effet l'une des hypothèses les plus plausibles d'un éventuel commencement. Une cosmogonie de scientifique, si vous voulez. Et si l'univers avait une fin ?

— On s'en fout Msieur on sera tous morts avant !

— Tu t'en moqueras peut-être un peu moins le jour où tu auras des enfants, Caroline.

— Jveux pas d'enfants, m'sieur, jveux kiffer la vie.

— Grand bien t'en fasse. A l'humanité aussi. Quelqu'un a-t-il déjà réfléchi à la fin de l'univers ?

Un ange passe.

- Ils n'en parlent donc jamais dans les histoires de science-fiction que vous affectionnez tant ? Oui, Sohal ?
- A la fin, l'univers explose encore et avec un coup de bol, ça fait un nouvel univers.
- Pas mal. Quelqu'un a une autre idée de fin possible ? Prisc ?
- Peut-être que l'univers est éternel ?
- C'est une idée. Après tout, son commencement n'a pas encore été totalement démontré, peut-être a-t-il toujours été là, d'une certaine manière qui nous échappe encore. Quelqu'un d'autre ? Non ? Bon. Pour vendredi prochain, vous vous renseignerez sur la fin de l'univers. Dans un document de 2000 caractères espaces compris vous énumèrerez les possibilités qui vous paraissent intéressantes, vous les expliquerez, vous vous renseignerez sur l'état du consensus scientifique puis vous donnerez votre avis personnel. Vous m'écrirez tout ça sur une copie double au stylo, à l'ancienne, avec votre plus belle écriture manuscrite pour que je ne m'arrache pas trop de cheveux à essayer de vous déchiffrer, déjà que je n'en ai plus beaucoup. Comme d'habitude, les bonnes notes iront à ceux qui feront preuve d'esprit critique et mettront en œuvre la méthode scientifique dans leur argumentation. S'il y a une chose dans tout ce qu'on vous enseigne ici que vous devez intérioriser, c'est bien ça, on ne vous le dira jamais assez. Vous retrouverez l'énoncé dans votre agenda électronique avec

quelques consignes supplémentaires pour gagner minimum 4 points si vous vous donnez la peine de les lire attentivement.

— Mais Msieur, on a déjà eu un devoir la semaine dernière ?... dit Thomas.

— Justement, vu la qualité des copies que vous m'avez rendu, il est urgent d'augmenter la cadence pour vous mettre à niveau.

Quelques murmures de déplaisir s'élèvent dans la salle.

— La cloche va sonner, vous pouvez ranger vos affaires.

Ça, c'est la seule instruction que tout le monde respecte à la lettre et sans trainer.

Hôpital – Ppa – partie 1

Tous les dimanches, je vais voir mon père à l'hôpital. J'y vais souvent seule parce que personne, dans la famille, n'a envie de m'y accompagner. Ils l'ont encore changé de chambre. Ils essaient toujours. Pourtant, le tuteur de Ppa paie le supplément pour qu'il soit seul et dispose d'une fenêtre avec vue mais ils le remettent en dortoir dès que la place vient à manquer parce qu'il ne se plaint jamais.

— Salut Ppa. Tu te rappelles de moi ?

— Bien sûr, Cass. Comment pourrais-je oublier ma propre fille.

« Les mots mentent, le regard dit vrai ». Je sais plus où j'ai rencontré cette phrase... Elle s'applique trop bien, en tout cas, malheureusement. Le visage de

Ppa affiche invariablement la sidération, comme ils disent les Doc. Ses yeux me dévisagent pour la dix millième première fois. Il essaie peut-être de mémoriser mes traits, mais je crois pas qu'il y arrive vu qu'il recommence à chaque fois.

Il n'y a qu'une seule personne au monde qui l'appelle Ppa et c'est moi, c'est juste ça qu'il retient. On a fait le test avec une infirmière une fois. Elle a mis mon blouson, elle est rentrée dans la chambre à ma place et elle a dit « Salut Ppa ». Il a répondu « Salut Cass ». Alors elle est ressortie, elle m'a rendu mon blouson, je l'ai remis et je suis rentrée à sa place et il a pas vu la différence sauf qu'il m'a dit. « Mais, pourquoi tu pleures ? »

Dans une heure, quand je serai partie, il m'aura de nouveau oubliée.

— Ça te dit un Scrabble ? je propose.

— Ça se mange ?

— Ça se joue.

— Ah ! j'adore les jeux !

J'attrape mon sac, le pose sur mes genoux et commence à sortir tout ce qu'il contient. J'ai apporté des cookies que j'ai cuisiné moi-même et un poster magnétique de la toute dernière photo du fond diffus cosmologique. Je colle un aimant en face du lit et je l'accroche, pour qu'il y ait une chance qu'il fasse attention. Ça remplace pas la belle vue de sa chambre d'avant mais c'est quand même plus intéressant à regarder que les fissures de la vieille peinture jaunie où on voit encore la trace d'une vieille télé qu'ils ont enlevée parce que Ppa a pas le droit à tout ce qui est

connecté, à cause de sa maladie.

C'est une maladie que les médecins comprennent encore mal. Ils disent parfois « démence » mais on aime pas trop, alors ils ajoutent « réversible ». Ça a un certain rapport avec le fait de perdre pied avec la réalité.

Y a pas que les médecins qui comprennent mal. Les proches aussi.

Sascha

Sascha, mon frère, a carrément renié notre père. Il avait déjà 14 ans, son scooter et sa vie ailleurs quand le diagnostic est tombé. Ppa avait alors 46 ans et moi, je venais à peine de naître.

En conflit ouvert avec Ppa depuis le début de l'adolescence, Sascha n'était pas disposé à s'apitoyer sur son sort quand Ppa a commencé à aller mal, à perdre ses clients et ses affaires. Il faut dire qu'ils sont tellement différents. Sascha n'a rien d'un digikeuj, comme il appelle Ppa : il aime le rugby, les concerts et la mécanique. Il a arrêté les jeux vidéo quand sa femme et lui ont eu leur fille, ma nièce. Ça n'a pas été difficile pour lui, c'était un joueur occasionnel. A 28 ans, il a financé sa forge tout seul et maintenant il bosse avec deux apprentis. C'est pas l'IA qui risque de lui piquer son boulot, comme il dit.

Sascha déteste la technologie. C'est à cause de ce que Ppa est devenu. Et Mman aussi. C'est vrai qu'elle nous fait honte à se prendre pour une influenceuse, à son âge, franchement. C'est l'affiche. Elle se montre

à moitié nue à la planète entière et nous après on doit assumer ça. Elle a pas l'air de se rendre compte, comme beaucoup de gens qui misent tout sur leur personnage en ligne, comme Ppa avant... Ils vivent tous dans le déni. Leur vie réelle n'a pas de densité. Comme dit le prof de math, sur les réseaux, les vies sociales sont quantitatives. Ce qui fait plaisir, c'est ce qui compte : c'est le nombre de vues, les *like*, les commentaires, les partages.

Je sais pas comment Luc, le nouveau mec de Mman, depuis six mois quand-même, fait pour la supporter. En même temps, je sais pas non plus comment Mman fait pour supporter Luc parce qu'il est débile au dernier degré, comme si son cerveau avait fondu et glissé jusque dans ses biceps pour les faire grossir. Heureusement qu'ils ne se décident pas à vivre ensemble. Pour moi, ce serait l'enfer sur terre.

Mman n'a jamais vraiment travaillé. Quand Ppa était encore en bonne santé, on avait de l'argent. Ils n'étaient toujours pas mariés quand les premiers signes de la maladie sont apparus. Elle voulait pourtant, pas lui. Il disait que c'était un tue-l'amour, le mariage, mais moi je crois qu'il y a jamais vraiment eu d'amour entre eux. C'est Sascha qui dit ça. Moi, je suis arrivée trop tard pour le voir de mes propres yeux. En tout cas, Mman n'a pas beaucoup aidé Ppa quand ça a commencé à aller vraiment mal et qu'il a fallu l'interner par sécurité. Sascha était d'accord avec elle. Sascha aime mieux Mman que Ppa. C'est un peu à l'inverse de moi, quoi. Mais bon on a beau être frère et sœur, à cause de l'écart d'âge, 14 ans, on n'a pas du

tout vécu la même chose avec eux. C'est fou quand on y pense tout le temps que mes parents ont passé ensemble. Dire que maintenant Ppa reconnaît à peine Mman. Faut lui montrer une photo d'elle jeune pour qu'il percute.

J'aime bien Sascha, c'est mon grand frère, c'est un peu un modèle pour moi. A part que je ne déteste pas Ppa et la technologie comme lui. Y a du bon dedans, quand on l'utilise que parce qu'on en a vraiment besoin. Il faut juste faire attention, pas se laisser aller trop souvent à la facilité. Lui il est pas d'accord. Il dit que la technologie, c'est le mal. Il est assez radical là-dessus. Depuis que son entreprise roule, il s'est complètement déconnecté. Pour lui parler, il faut aller le voir dans sa campagne, à 200 bornes d'ici. Y a un bus qui y va en partant d'ici, deux départs par jour. Il met 4 heures. C'est loin.

Sascha fait même partie d'un mouvement militant favorable au recul technologique mais ça marche pas très bien parce qu'ils sont pas connus, vu qu'ils rejettent tout ce qui marche à l'électricité, même le chauffage. Faut dire que ça arrangerait bien ses affaires.

En attendant, il est indépendant depuis très jeune. J'aimerais bien pouvoir faire comme lui. Mais l'indépendance et les études, c'est pas super compatible. Si je veux partir vite de chez Mman, faut que je me mette à bosser pour gagner de l'argent. Mman m'encourage à trouver un business d'influence, pour faire comme elle mais ça me botte moyen, elle nous fait tellement honte, déjà... On verra dans trois ans.

Ppa

Avant sa maladie, Ppa était développeur informatique. À l'époque, il fallait encore écrire à la main les programmes avec des langages appropriés. Il était parmi les premiers à miner des cryptos, à l'époque chacun avait des machines chez soi, lui il en avait plein qu'il bricolait avec ce qu'il récupérait dans les poubelles. J'ai trouvé plein de documents sur lui en ligne, j'ai dévoré tous ses posts que j'ai pu retrouver sur les réseaux sociaux de son temps. J'ai essayé ses programmes mais des fois je comprenais vraiment pas à quoi sa servait. J'ai même trouvé des articles biographiques écrits par d'autres de son vivant, si c'est pas une preuve qu'il était une star, ça ! C'est comme ça que j'ai appris que Ppa, c'était un ponte, un polyglotte du code : il parlait le langage machine aussi couramment que le Python, il gagnait régulièrement des prix de hacking blanc. Dans le milieu du dev, tout le monde l'admirait.

Ppa est issu de la génération X. Il a connu le franc, l'avant internet, les tout premiers téléphones portables, les premiers jeux en réseau, les premiers smartphones, les premiers réseaux sociaux et tout ce qui est arrivé ensuite... Il a été l'un des premiers de France à prendre sa personnalité numérique très au sérieux et au début, c'était une très bonne idée, ça a boosté sa carrière. Son pseudo professionnel, c'était Noskam. Il soignait bien ses avatars, il avait une présence sur tous les sites communautaires fréquentés et il postait des trucs intelligents, il filait

des programmes qu'il avait développés lui-même gratos.

Il était tellement à fond... Mman l'encourageait parce qu'il gagnait bien sa vie et qu'elle en profitait bien. Quand les réseaux sont apparus, elle a commencé à faire l'influenceuse et là, l'aide de Ppa pour augmenter sa visibilité a été précieuse. C'est Sascha qui m'a raconté ça.

Il paraît que Ppa s'occupait bien de moi quand j'étais toute petite. Mman dit que c'était aussi vrai pour Sascha. Mman dit que quand il était bébé, Sascha demandait tout le temps son père. Il aimait trop jouer avec lui mais Ppa avait pas beaucoup de temps à cause de toutes ses activités. Ça a créé un manque chez lui, il ne l'a jamais pardonné. Plus tard, quand Sascha a commencé à trainer dehors et à faire des bêtises comme tous les jeunes, Ppa a commencé à lui gueuler dessus et puis après, il s'est désintéressé. Personne ne savait encore que c'était aussi à cause de sa maladie.

Aussi loin que je me rappelle, Mman était soulagée que Ppa soit interné. Elle avait aucune envie de s'occuper d'une nouvelle espèce de légume. Elle pouvait même continuer à raconter à ses copines comment c'était quand il était encore bien. Elle racontait tout ce qu'ils faisaient avec tout l'argent qu'il gagnait, les vacances, les cadeaux. C'est pour ça qu'ils m'ont eu tard, d'ailleurs.

Depuis que je suis née, Ppa ne s'est jamais vraiment intéressé à ce qu'elle faisait, elle non plus. C'était les prémices de sa maladie, ils disent, les médecins.

Mman pour ça, elle aime bien se victimiser. Elle dit qu'avant, les hommes avaient du mal à prendre les carrières des femmes au sérieux. Au lieu d'être contents quand leur femme ramenait plus d'argent à la maison, ils étaient souvent jaloux. Mais je sais que dans le cas de Ppa, c'était pas pour ça.

Au début, c'était un trouble de l'attention et une dégradation de la mémoire, mais rien qui empêche de vivre à peu près normalement. Et puis, il y a eu les réflexes du digital transposé dans la vie réelle. Ppa a commencé à devenir dangereux, par exemple le jour où il a mis le feu à la voiture du voisin parce qu'il ne supportait plus les aboiements de son chien. Faut voir que Ppa a jamais été violent ou quoi que ce soit avant ça. Pauvre bête, son maître s'occupait pas de lui, il le sortait presque jamais et quand il partait travailler, le chien pleurait à la mort toute la journée. Ppa travaillait beaucoup la nuit. Cette fois-là, il avait pas pu dormir de la journée à cause des cris du chien. Alors entre deux lignes de code il est sorti et il a mis le feu à la voiture du voisin, devant sa maison. C'est Mman qui a appelé les pompiers. Quand ils sont arrivés, Ppa leur a dit que c'était rien de grave, qu'il suffisait de cliquer sur « annuler » ou « revenir en arrière ». Il a précisé qu'il existait un raccourci clavier, CTRL+Z. Ils l'ont embarqué et c'est là qu'il y a eu la première expertise psychiatrique. Il a pris un an avec sursis et obligation de soins. C'était pas trop grave, encore, de ce que Sascha et Mman m'ont raconté. J'avais 3 ans.

J'en avais 5 quand Mman a découvert dans son

ordinateur, sur une messagerie, que Ppa avait une maitresse. Sascha m'a raconté que Mman l'avait confronté au petit déj devant nous et que Ppa n'avait rien nié. Mman est devenue furieuse. Pourtant, elle-même était toujours fourrée dehors dès qu'elle pouvait nous abandonner. Sascha dit que la maitresse de Ppa était même pas une vraie femme, mais une espèce de proto-IA entraînée avec les correspondances entretenues pendant les premières années de sa relation avec Mman.

Alors, Mman est partie en m'emmenant avec elle et Ppa a continué à sombrer. Sascha est parti avec sa copine qui est sa femme aujourd'hui, pour voler de leurs propres ailes comme on dit. Sascha ne parle plus jamais de Ppa à ses nouveaux amis. Pour lui, c'est la honte suprême d'être un fils de « Mémoire morte », comme il dit.

La maladie de Ppa n'a pas encore de nom parce qu'elle est mal comprise. C'est d'ordre neurologique. On parle de syndrome de la Mémoire Éclatée parce que les personnes qui en souffrent ont de gros problèmes de concentration. Par désintérêt, ils ne font plus attention à ce qui leur arrive dans la vie réelle. Y a des cas de rémission chez des malades jeunes pris assez tôt alors les médecins restent confiants. Mais le cerveau de Ppa est pas aussi plastique que celui d'un ado, il parait, alors c'est plus dur de refaire le câblage comme il faut, ils disent les doc.

Malgré la séparation, Mman a gardé un peu le contact parce qu'elle savait à quel point Ppa était socialement isolé. Et puis elle devait se dire qu'il pourrait lui servir

à nouveau un jour où l'autre, notamment s'il allait mieux. Avant la maladie, Ppa avait des tonnes de relations. Des milliers d'amis sur les réseaux sociaux, des centaines de milliers d'abonnés aux contenus qu'il publiait partout. Les programmes qu'il a publié en open source ont été utilisés par des centaines de millions de gens dans le monde. Mais le jour où les galères ont commencé pour lui, il n'y avait plus personne.

Au début, Mman lui rendait visite de temps en temps et elle m'amenait avec elle pour qu'il me voit grandir. Il me reconnaissait encore, alors. Et puis, l'an dernier, je suis partie 6 mois dans un programme d'échange à l'école pour apprendre l'anglais. A ce moment, j'ai eu la puberté : j'ai grandi d'un coup, eu mes règles, mon corps a changé, j'ai pris du poids, j'ai eu de l'acné. A mon retour, c'était fini : il ne savait plus qui j'étais. Mman a lâché l'affaire, elle y va max une fois tous les six mois pour se donner bonne conscience mais pas que : elle essaie aussi de lui faire dire où il a planqué les cryptos. Moi du coup, j'y vais tous les dimanches pour compenser. Les médecins ont dit que c'était important qu'il interagisse avec sa famille pour remuer les vieux souvenirs et refabriquer des connexions. Aussi parce que je continue d'espérer qu'un jour il me reconnaisse vraiment.

Hôpital – Ppa – partie 2

Pour l'instant, les yeux de Ppa brillent comme ceux d'un enfant qui attend un nouveau jouet. J'aime bien quand il a cette expression-là. Je sors la vieille boîte de Scrabble très doucement de mon sac mais en la voyant, il est déçu.

— Qu'est-ce que c'est que ce vieux truc ?

— C'est un Scrabble, Ppa, un jeu de plateau, entièrement déconnecté. Juste toi et moi.

— C'est un truc de vieux...

— Tu jouais à ce jeu avec ta maman quand tu étais petit. Tu te rappelles ?

Et je lui montre la photo argentique de lui avec ma grand-mère, quand elle était jeune, qui joue dans le jardin de la maison verdoyante dans laquelle il a grandi.

— Regarde Ppa, c'est mamy Han. C'est ta maman, c'est elle qui t'a élevé.

— C'est vrai ?

Il dit ça d'une voix désintéressée, comme éloignée du sujet. Je hoche la tête comme si de rien n'était. Au début, ce dialogue de sourds qui se répétait chaque semaine me mettait hors de moi. Maintenant, il m'ennuie mais je n'ai pas le droit de le montrer. Je fais partie de la thérapie. C'est pour ça que je suis ici avant tout. Pas par amour filial ou je ne sais quoi, enfin pas seulement. L'amour filial, il n'en reste forcément pas grand-chose quand la personne proche est mentalement aussi morte que mon père. Bien sûr que je suis contente lorsque je décèle un infime progrès,

mais les médecins sont quand-même prudents. Sa mémoire est tellement atomisée que dans tous les cas, il sera difficile voire impossible de la réintégrer. Parfois, Ppa est assez malin pour donner le change mais lorsque les gardes tombent...

— Je peux te poser une question, Cass ?

— Vas-y Ppa.

— C'est quoi mon nom ?

— Tu ne te rappelles pas ?

— J'en ai eu tellement.. j'hésite. Je me mélange, maintenant que je suis vieux.

— T'es pas vieux, Ppa. T'es même pas à la moitié de ta vie.

— Paul Son ?

— Paul était un de tes collègues. Quand Sascha était petit tu lui parlais tout le temps de lui. Tu l'admirais beaucoup. Il a fait de la politique à l'Europe et puis...

— Et puis quoi ?

J'hésite toujours à répondre. Ppa a beau être une Mémoire éclatée, il est toujours aussi sensible.

— Il a été assassiné à cause de ses idées radicales sur la protection des données personnelles.

— Oh mon dieu...

Plus personne ne dit oh mon dieu... sauf Ppa. Je retire le plateau de Scrabble plié au fond de la boîte, je place un pupitre en face de lui et un en face de moi.

— Noskam ! Ah oui ! Ah oui ! c'est mon nom ? C'est mon vrai nom ?

— C'était ton pseudo principal sur les réseaux quand tu travaillais. Je vais t'expliquer les règles du

Scrabble, tu vas voir, c'est moins ennuyeux que ça en a l'air.

— Ok...

Il répond de mauvaise grâce. Il me fait penser à Sohail en cours : ses yeux déconcentrés cherchent tous les moyens possibles de s'échapper, par le plafond, par la petite fenêtre qui donne sur un mur sale.

— Chacun tire sept lettres dans le sac et il faut former des mots qui existent dans le dictionnaire avec, en utilisant au moins une lettre déjà présente sur le plateau. Le mot doit être écrit soit à l'horizontale, soit à la verticale. Le score est la somme des chiffres indiqués en dessous de chaque lettre du mot. Si l'un des lettre tombe sur une case mot compte double ou triple, on applique la multiplication. Compris ?

— Ça me dit quelque chose... il existe des versions numériques, non ?

— Oui. J'ai emmené le dictionnaire papier le plus récent que j'ai pu trouver dans ton bureau. Ce sera notre arbitre.

— Un dictionnaire papier ?

— Oui, il est à toi, je l'ai trouvé dans ton bureau. Tu te rappelles ton bureau dans notre maison ? Celui qui donne sur le jardin des voisins qui ont le chien, là où l'herbe est plus verte... tu disais pour rigoler.

Je sors le gros livre et le pose sur mes genoux. C'est fou comme ça pèse lourd par rapport à un smartphone qui peut donner accès à tous les dictionnaires du monde.

— Il date de quand ? demande Ppa, soudain intéressé. Je cherche sur la couverture, en bas des premières

pages.

— Edition 1996.

— Fais voir ?

Je lui tends. Il l'attrape d'un geste sûr, le pose à son tour sur ses genoux. Avec ses doigts qui sont restés si délicats, il tourne les pages fines couvertes d'une police de caractères toute petite comme pour économiser de la place.

— Dis un mot compliqué, pour voir ? Il me demande.

— Euh... prosopagnosie.

J'ai dit ça parce que c'est dans le dossier médical de mon père. Les docteurs disent que c'est bien de le confronter doucement à ses symptômes. Sans prise de conscience, il est certes moins agité, mais il risque pas de guérir, ils disent.

— Ça existe un mot pareil ? Pour être compliqué, c'est compliqué...

Il a une technique pour faire tourner les pages très vite. En moins de 25 secondes, son index pointe le mot sur la page.

— Ah ! fait-il. Prosopagnosie. Difficulté ou incapacité à reconnaître les visages, le sien comme celui d'autrui...

Je reprends mon sac et j'en sors mon miroir connecté. Je vérifie qu'il est éteint, surtout les filtres, avant de lui mettre sous le nez.

— Ppa, regarde. C'est qui ?

Il ne répond pas, comme hagard. J'applique le filtre d'Akir8, l'avatar de gamer de Ppa quand il était jeune.

— Et là ?

J'ai vu l'étincelle dans ses yeux.

- Akir8.
- C'est qui Akir8 ?
- C'est... c'est moi.
- Bon. On la commence, cette partie ?

Mman

Il fait beau aujourd'hui, du coup je mets du temps à rentrer. Je traîne un peu le nez en l'air pour regarder les bourgeons aux arbres tout nus. Quelques-uns commencent à avoir des petites feuilles vert clair. Parfois, on devine la couleur des pétales des fleurs qui vont pas tarder à éclore.

La partie de Scrabble avec Ppa était cool. Il m'a largement battue. Au fond, il connaît beaucoup plus de mots que moi et là, ça lui est revenu. Les docteurs disent que sa mémoire n'est pas détruite, ce qui est endommagé, c'est les chemins pour accéder aux endroits où l'information est stockée. C'est comme si les câbles qui permettent d'accéder aux disques durs de son cerveau étaient coupés, ils disent. C'est en le stimulant que de nouveaux câbles vont repousser. Ça lui a fait plaisir de gagner, il m'a demandé s'il pouvait garder le jeu pour jouer avec d'autres patients alors j'ai dit oui. D'ailleurs, c'est pas mon jeu, c'est celui de mamie, qui est morte avant que je naisse. Je mets moins d'une heure à pied, même en trainant. De loin, je vois que Mman est à la maison. Elle a ouvert toutes les fenêtres pour la grande aération de printemps. Je l'entends surtout parce qu'elle est en train de gueuler. Ça doit être pour ça que nos

voisins ont tous gardé leurs fenêtres fermées, elle a la voix qui porte.

— Comment ça tu peux rien y faire ? Je te paie pour quoi si tu peux rien y faire, hein ?

— ...

De là où je me tiens, la voix qui répond est inaudible.

— Qu'est-ce que j'ai fait à l'algorithme pour mériter ça, hein ? franchement ? J'ai respecté la charte, j'ai tout fait bien pour les métadonnées, le référencement. Si quelqu'un a foiré quelque part, c'est forcément toi !

— ...

Elle parle sans doute à Logoï, son interface vocale.

— Espèce d'incapable ! Comment je vais payer les factures d'électricité et de puissance de calcul avec des résultats pareils ? Avec tout ce que tu bouffes ! Je vais te mettre à la diète puisque t'es incapable de faire ton boulot !

— ...

J'entre. Elle fait les cents pas en jupe, bas et talons dans le salon, avec des airs de diva sur le retour, les bras en l'air en signe de protestation.

— Salut Mman, je rentre de...

— Ah Cass, te voilà, il faut que tu regardes ce qui s'est passé pour ma dernière vidéo. Je ne fais presque pas de vues, c'est pas avec ça que je vais te payer un nouveau jean ce mois-ci. Pourtant, t'en as bien besoin.

Elle dit ça en inspectant mon futsal préféré avec son regard louche. C'est vrai qu'il commence à être vraiment usé entre les cuisses mais j'ai cousu un

vieux bout de tissu à l'intérieur pour pas qu'on voit par le trou. Les jeans à la mode sont chers depuis qu'on les fabrique à nouveau en France et Mman s'achète prioritairement des vêtements pour elle, à cause de son boulot d'influenceuse.

— Ok jvais regarder ça. Je suis allée rendre visite à Pp...

— Fais vite, on a besoin d'argent. Si seulement ton père n'avait pas oublié où il a fourré toutes ses cryptos, on serait riches, à l'heure qu'il est !

— Justement, il...

— Logoï, déverrouille une session sur mon compte admin pour Cass. Je dois y aller ma chérie, Luc m'attend déjà depuis une heure.

— Ok Mman.

— Pour manger ce soir t'auras qu'à regarder ce qu'il reste au congel, je vais rentrer tard.

— Ok Mman. Bonne soirée.

— C'est ça. Et ne me dérange pas pour rien, sauf pour me dire quand tu as résolu ce problème de référencement.

Elle attrape son manteau posé sur le rebord du fauteuil et part comme un coup de vent qui claquerait la porte derrière lui. Je monte dans ma chambre et mets de la musique. J'écoute les vieilles playlists de Ppa. Y a des trucs pas mal dedans. Là, ça joue « I don't know », d'un certain Ozzy Osbourne, un type complètement ahuri avec une belle voix quand-même. Du rock de grand-daron, comme dirait Sascha. Ça plairait à Thomas.

Je jette machinalement un coup d'œil à mon tel pour

la première fois de la journée. La data est coupée. C'est marrant, j'oublie à chaque fois. Pourtant, ça fait des mois que je fais ça : un jour par semaine sans connexion mobile, et ce serait sans connexion tout court si j'avais pas ce devoir...

Il faut bien que je commence la dissert de physique aujourd'hui parce que je risque de pas avoir le temps cette semaine. J'ai pas mal de trucs prévus avec les assos de l'école et les copines le soir. Faut dire que je fais mon max pour pas être à la maison quand Mman y est, et pour cause... C'est dur de bosser ou de se reposer quand elle est là. Elle dit tout le temps que je l'empêche de faire ce qu'elle veut de sa vie et pourtant c'est toujours elle qui me dérange.

J'entends la porte d'entrée qui se réouvre. J'aurais presque préféré que ce soit un cambrioleur mais je reconnais son style, le bruit de la clé dans la porte. Elle a oublié quelque chose à tous les coups.

— Cass, chérie, tu peux me descendre ma trousse à maquillage ? J'ai une tête horrible, je peux pas voir Luc dans cet état.

Elle m'appelle « chérie » chaque fois qu'elle a un service à demander.

— Je fais mes devoirs, Mman, t'as qu'à monter.

— J'ai mis mes bottes à lacets, il me faut trois heures pour les enlever et j'ai passé la serpillère aujourd'hui... Allez dépêche-toi je suis en retard !

— Ok...

Je me lève et vais dans la salle de bain.

— C'est laquelle ?

— Comment ça laquelle ? La rouge, comme toujours !

T'écoute vraiment rien toi non plus c'est pas possible d'être entourée d'incapables comme ça tout le temps ! Allez, magne-toi ! Je devrais déjà y être depuis une demi-heure.

La trousse rouge fait penser à un animal éventré sur le lavabo. Je ramasse tout ce qu'il y a autour et la remplis à ras bord avant de descendre les escaliers.

— Voilà.

— Merci chérie. T'as regardé pour la vidéo ?

— Pas encore, j'ai une dissert de physique à faire.

— Tu dois la rendre demain ?

— Non, vendredi, mais...

— T'as vraiment aucun sens des priorités, ma fille.

Si j'ai pas de quoi nous payer à bouffer, ça sert à rien que t'aïlles à l'école ! Vraiment aucun sens commun, ces jeunes... C'est ça de grandir avec les écrans. L'humanité est vraiment mal barrée.

— Tu me parles pas comme ça steuplait, je suis pas Logoï. Je suis ta fille, tu me respectes, ok ?

Quand elle me regarde avec son air mi-ahuri mi-indigné, ses joues s'affaissent et elle me fait penser à un crapaud. Le pire, c'est que je sais que je lui ressemble. Ça me fait honte. Elle n'ajoute rien, part en claquant la porte.

— Logoï, fais une analyse de référencement pour la dernière vidéo et propose-moi des axes d'améliorations steuplait.

— Bien sûr Cass. J'ai déjà préparé le rapport détaillé. Veux-tu que je te le lise ?

— Donne-moi les trois premiers axes d'amélioration que tu as identifié, avec une évaluation de leur impact.

— Les voici :

1. L'utilisation du terme « scientifique » dans une vidéo faisant la promotion de cosmétiques n'ayant fait l'objet d'aucun essai clinique est pénalisant. Impact évalué : -50% de viralité initiale, déréférencement pour toutes les recherches relatives à la science.
2. L'utilisation de filtres de correction des défauts de la peau dans une vidéo faisant la promotion de cosmétiques est pénalisant. Impact évalué : - 80% de viralité initiale, pénalité durable dans le ranking de tous les moteurs de recherche.
3. Le fait de ne pas être référencé comme ambassadeur de la marque pour une vidéo faisant la promotion de cosmétiques signifie arriver après l'ensemble des influenceurs labellisés dans les recherches sur celle-ci. Il existe 358 ambassadeurs de cette marque dans le monde dont 23 en France

— Merci. Corrige la vidéo pour les deux premiers points et publie-la à nouveau.

— Entendu. Je processe la vidéo pour appliquer tes demandes.

— Dis, Logoï, est-ce que Mman te parle toujours mal comme ça ?

— Ta mère a un langage fleuri mais ne t'en fais pas pour moi, je suis une IA, j'ai l'habitude sans la sensibilité. Si ça peut défouler ta mère... Elle n'est pas la seule à mal parler comme ça aux IA. C'est plus facile qu'avec les humains, il paraît.

— Merci, tu peux fermer la session et te reposer. Je retourne écrire ma dissert'. Les recherches ne me prennent pas trop de temps parce que j'ai déjà vu et lu énormément de trucs au sujet de la fin de l'univers. C'est vertigineux comme sujet de se dire que tout va sûrement disparaître un jour, le soleil, les étoiles... Mais ça aide aussi à mieux apprécier le temps présent. La rédaction me prend toute la soirée, j'aurai plus qu'à relire pour corriger les fautes, s'il en reste. Je me mets au lit, j'ai cours à 8 heures demain. En pleine nuit, Mman me réveille en ouvrant ma porte avec fracas.

— Qu'est-ce que t'as fait Cass ? La vidéo est déformée, je suis horrible dessus ! Tout le monde se moque de moi, c'est terrible !

— J'ai appliqué les modifications qu'il fallait pour que tu sois vue. T'es à quelle audience ?

— On me traite de vieille moche, on dit que si c'est le maquillage qui fait ça, autant rester au naturel ! C'est affreux ! Si Luc me voit comme ça...

— L'audience, Mman ?

— 200.000 ! Plus personne ne voudra jamais bosser avec moi après ça ! Ma carrière est foutue !

— Tu visais 150.000, tu as dépassé l'objectif, tu pourras acheter du beurre pour les épinards et me payer des nouveaux jeans. Maintenant steuplait j'aimerais bien dormir, je me lève à 7 heures demain, il est... il est 3h28. Toi aussi tu devrais te coucher.

— Je retourne dormir chez Luc, je suis juste venue pour comprendre ce qui s'est passé. Logoï, occupe-toi de Cass, je te donne procuration de ma res-

ponsabilité légale.

— Pas la peine d’hurler, Mman, Logoï est pas sourde. Je mets ma tête sous l’oreiller. Faudra que je me débrouille pour poser un verrou sur la porte de ma chambre un de ces quatre.

Docteur Aleur

Docteur Aleur est un médecin qui vient de Paris, il s’intéresse à Ppa. Mman a reçu un courrier officiel en papier carrément, où il a demandé à nous rencontrer, Mman et moi. Mman n’était pas dispo à cause d’une de ses soirées pour son métier d’influenceuse alors j’y suis allée toute seule.

Docteur Aleur a eu l’air déçu quand je suis rentrée dans son bureau.

— Bonjour Cassandre. Ta mère ne vient pas ?

— Bonjour Msieur. Vous pouvez m’appeler Cass, comme tout le monde. Mman est très prise. Vous n’avez pas l’air content. Je suis trop jeune, c’est ça ?

— Ce n’est pas ton âge en soi qui est un problème, c’est la loi. Je dois parler avec une personne majeure.

— Elle vous a envoyé un mail authentifié pour dire que je la représente, avec copie des papiers d’identité et tout.

— On fera avec pour aujourd’hui. Tu lui expliqueras ce que je vais te raconter, ok ? Enregistre, peut-être, tu lui feras écouter notre entretien ?

— Si vous voulez...

— Comme tu le sais, ton père est l’un des premiers

à avoir été diagnostiqué pour un syndrome de la Mémoire Fragmentée.

- Je croyais qu'on disait Mémoire Eclatée.
- Le corps médical n'a pas encore convergé vers un nom unique, tant nous comprenons encore mal ce qui le sous-tend. C'est la raison pour laquelle on parle de syndrome plutôt que de maladie, d'ailleurs. C'est aussi pour ça qu'on lance une vaste étude pour mieux la comprendre. Ton père est l'une des premières personnes à jamais avoir été diagnostiquée mais surtout, il est plus âgé que la majeure partie de nos patients. Il a déclaré la maladie plus tard que les autres. Du coup, j'ai bon espoir qu'on arrive à trouver un traitement pour lui. Moins pour les gosses de ton âge... Je t'expliquerai tout ça au fur et à mesure, d'accord ? Disons rapport au syndrome, qu'il existe une longue liste de symptômes. On considère que la personne est atteinte lorsqu'elle présente au moins 10 d'entre eux.
- Un peu comme pour la schizophrénie ou l'autisme, quoi.
- Exactement, répond-il d'un air surpris.
- Vous avez cette liste ? Ça m'intéresse.
- La voici justement, j'allais te la remettre pour que vous la remplissiez ta maman et toi. Je l'ai fait aussi de mon côté, les autres médecins aussi, mais on ne connaît pas ton père comme ta mère ou toi vous le connaissez.
- Je l'ai connu que comme ça, moi.
- C'est bien pour ça que l'avis de ta mère est important.

- Il me tend trois feuilles de papier imprimées recto verso.
- J'ai noté mon adresse de messagerie à la fin. Si ta mère et toi vous ne comprenez pas quelque chose, demandez-moi. Et puis je t'enverrai le lien vers une page web fiable où elle est mise à jour à mesure que nous faisons des découvertes la concernant.
 - Je peux remplir tout de suite, je sais mieux qu'elle pour son état maintenant. Je viens le visiter tous les dimanches. Je pense même que je peux reconstituer les évolutions dans le temps, en bien comme en mal...
 - Super, je n'en demandais pas tant. Voici des exemplaires en plus, pour ta mère. Tu as un frère, c'est ça ?
 - Oui mais il est fâché avec Ppa depuis longtemps. Il a demandé son émancipation à 16 ans et il est parti faire sa vie. Depuis, ils ne se sont jamais revus.
 - Pourquoi à ton avis ? Si la question te paraît indiscreète, tu n'es pas obligée de répondre.
 - Bah comme dans toutes les familles je pense, le Grand Refroidissement. Je veux dire, l'écart entre les générations, l'incompréhension, quoi. Ça fait un manque d'affection chez les enfants. Et puis aussi, la maladie de Ppa. Sascha en a honte. Mon frère est devenu un déconnecté radical à cause de ça.
 - Intéressant...Tu crois que je pourrais le rencontrer ?
 - Ça dépend.
 - Ça dépend de quoi ?
 - Ça dépend de comment vous lui présentez les choses. Si vous dites que c'est pour Ppa, il ne viendra pas. Si vous dites que c'est pour une

recherche sur la maladie de Ppa, il viendra.

- Je vois. Tu as dit « Grand Refroidissement » pour parler des écarts entre les générations, ça te vient d'où, ça ?
- Heu... C'est une idée qui m'est venue. Comme j'ai dû préparer un devoir de physique sur la fin de l'univers à l'école, je me suis dit, l'hypothèse du *Big Freeze*, vous connaissez?
- Explique-moi ça.
- C'est l'idée que si l'univers est en expansion, tous les astres, toutes les planètes s'éloignent de plus en plus les uns des autres. Alors ils se tiennent moins chaud, du coup. Au bout d'un moment, c'est la mort thermique de l'univers vous voyez ? Tout est comme gelé, y a plus rien qui bouge. Ben c'est un peu comme les gens. Papa m'a raconté comment c'était avant internet et les smartphones. On avait accès à moins de connaissances, mais elles étaient « plus souvent fiables » et surtout, tout le monde les partageait, je veux dire, était d'accord avec, grosso modo. Avec internet, la quantité d'informations a explosé et forcément, y a beaucoup de trucs faux. A cause de ça, les gens s'éloignent de plus en plus parce qu'ils n'ont pas les mêmes connaissances ni les mêmes centres d'intérêt. Ils se comprennent même plus, ils pensent que les autres ont toujours tort. Et puis ils bougent moins aussi assez parce qu'avec les vies ultraconnectées, on peut vivre des tonnes de trucs en restant dans son canapé. C'est ça, le Grand Refroidissement.

- Intéressant, intéressant... T'as des bonnes notes à l'école, toi. Non ?
- On peut dire ça ouais...
- T'es première de ta classe ?
- Je baisse la tête et je rougis.
- Pas dans toutes les matières.
- Mais en moyenne ?
- Ouais...
- Bravo !
- Ça veut rien dire, je suis à Victor Hugo.
- Mais c'est très bien ça, Victor Hugo.
- Pas l'écrivain, le collègue publique. Il est très mal noté par rapport à tous les autres collègues.
- C'est encore plus dur d'être une bonne élève dans une école mal notée, tu crois pas ? Tu sais ce que tu veux faire, plus tard ?
- De la physique.
- Quoi dans la physique ?
- Je sais pas, peut-être astrophysique. J'aime bien regarder le ciel, la nuit, quand je dors pas. Je regarde beaucoup de vidéos sur Le Tube qui parlent d'astronomie et tout.
- Pourquoi pas médecine, pour aider ton père ?
- Bof...
- Pourquoi bof ? Mon métier ne te plaît pas ?
- C'est pas le métier. C'est les gens. Je crois que je les aime pas beaucoup, en général.
- A cause du Grand Refroidissement ?
- Peut-être...
- On n'est pas obligé de voir beaucoup de gens quand on fait médecine. On peut faire de la recherche,

- aussi. Tu pourrais peut-être faire les deux ?
- Ça fait plus de travail.
 - Oui et non. L'humanité a besoin de gens qui font le pont entre différents savoirs. C'est ce qu'on appelle la transdisciplinarité.
 - Ça rentre dans un plateau de Scrabble, ça, comme mot ?
 - Ahah bien vu. Super idée le Scrabble pour ton père, il arrête pas de proposer à tout le monde de jouer, personne n'a encore gagné contre lui. On vous parle de la transdisciplinarité à l'école ?
 - Ça me dit rien. J'en parlerai à mes profs.
 - Et la socio ?
 - La quoi ?
 - La sociologie, ça t'intéresse ?
 - Je connais pas, on n'a pas ça comme matière à l'école.
 - C'est l'étude des relations entre les humains et des rapports entre chacun d'entre nous avec la société.
 - Ah, je vois.
 - Le Grand Refroidissement que t'as inventé, tu vois le lien ? Tu pourrais faire une thèse, là-dessus.
 - C'est quoi une thèse ?
 - Une thèse de doctorat, pour devenir docteur, comme moi.
 - Je vous ai dit, je préfère la physique.
 - Tu peux devenir doctrice en physique. Docteur, ça veut dire BAC + 8 dont trois ans à travailler sur une thèse.
 - Trois ans ? Mais c'est super long. Ça veut dire que je commencerai à gagner ma vie à 26 ans

seulement, c'est beaucoup trop tard.

- Tu peux bénéficier d'une bourse. Le but d'une thèse c'est d'approfondir un sujet à fond, de découvrir des choses nouvelles et de les démontrer selon la méthode scientifique.
- Mais docteur, j'ai que 13 ans, je suis en 4^e, j'ai le temps.
- Oui pardon... Mais tu es bien plus mature que les ados de ton âge. Ce que je veux dire, c'est que le travail qu'on va faire ensemble, ça a un lien avec ton Grand Refroidissement.
- Je comprends pas, je croyais que vous vouliez étudier la maladie de Ppa.
- Tu comprendras plus tard. Il faut être plus vieux pour comprendre les liens complexes entre les choses mais tu as déjà pris de l'avance. J'ai une dernière question pour aujourd'hui. Pourquoi tu viens voir ton père toutes les semaines alors qu'il ne te reconnaît pas ?
- Parce que c'est mon père et que j'en ai pas d'autre. Les copains de Mman, je les intéresse pas, au contraire, je vois bien que je les embête. Et puis si j'y vais pas, personne ne lui rend plus visite...
- Il a beaucoup de chance de t'avoir. Tu sais que tes visites le font progresser ? Même s'il ne te reconnaît pas complètement, il le sait. Et un jour, si toi et moi on travaille bien, il te reconnaîtra. Allez, file maintenant. Ta mère va se faire du souci.
- Ça, ça m'étonnerait.
- On se voit la semaine prochaine même jour même heure avec les questionnaires remplis ?

- Ok
- Avec ta mère ?
- Jvais voir c'que j'peux faire.
- Ok Cass, alors à bientôt.
- Docteur ?
- Oui ?
- Si je vous aide pour vos recherches sur la maladie de Ppa, vous m'aidez aussi, pour avoir la bourse pour pas dépendre de Mman pendant les études ?
- Jvais voir c'que j'peux faire, Cass, tu es jeune, on a le temps. Il parait que ton père a des millions quelque part en cryptomonnaies. Si on le soigne bien, je suis sûr qu'il sera heureux de te payer les études de tes rêves.

Le docteur m'a fait un clin d'œil. Je crois qu'on va bien s'entendre, lui et moi.

SAPERE AUDE :))

GRÉGOIRE EPITALON

2034

[Connexion en cours...]

Appareil : Inkbook

Utilisateur : Aude Sapere

Date : 28 avril 2034 – 16h03

Application : navigateur web (3 onglets actifs)

 <https://lac.lowtechnet/stage-terrain>

Stage de terrain pour chercheuses en co-immunologie

Le Laboratoire Autonome de Co-immunologie (LAC) ouvre, en prévision du recrutement de plusieurs doctorantes, un stage de terrain obligatoire pour tout-e candidat-e à son programme de recherche

Présentation du LAC : dirigé par Diogena Tijk, cofondatrice de l'école européenne de co-immunologie, le LAC fête ses cinq ans d'existence. D'abord conçu comme un centre de recherche interdisciplinaire, le LAC s'est donné pour objectif, en partenariat avec d'autres laboratoires autonomes du continent, de faire de la co-immunologie un champ de recherche à part entière.


Description du programme : L'Association des Territoires Autonomes Co-immunistes (ATAC), qui rassemble à ce jour 50 000 communes européennes, soutient, en collaboration étroite avec des institutions comme le LAC, des pratiques de recherche, d'enseignement, de médiation scientifique et de soin, portant sur les relations entre ses habitantes (humaines et autres-qu'humaines). Les doctorantes du LAC se verront confier le soin de contribuer à leur étude.

Détails pratiques : le stage de terrain aura lieu sur une des 33 communes du Massif de la Poudrière, dans les Alpes. Les stagiaires seront nourries et logées ; aucune rémunération n'est prévue.

Critères d'admissibilité : vous devez être titulaire d'un master recherche dans une discipline afférente à la co-immunologie (transimmunologie, biologie de l'évolution, anthropo-immunologie...).

Contact :  Les activités de l'ATAC sont étroitement surveillées par les services de renseignement européens. Nous vous enjoignons donc à utiliser le réseau Tor et à chiffrer vos communications avec nous (des instructions sont fournies [ici]). Pour postuler ou obtenir des renseignements, veuillez adresser un courriel CHIFFRÉ à secretariat-ds@lac.lowtechnet

Stage de terrain pou...	Co-Immunisme et pseu...	ScienceDB - la base ...
-------------------------	-------------------------	-------------------------


 <https://sciencedb.eu/search>

ScienceDB - la base de données européenne de la recherche scientifique

Recherche par auteur: [Diogena Tijk]

Résultat de la recherche:

« Oups ! Le contenu que vous cherchez a été supprimé en vertu de l'art. 234-2 du European Science Act sur les publications à caractère scientifique. »

 <https://europactu.com/o-immunisme-pseudosciences-menace-democratie>

Co-Immunisme et pseudosciences, une menace pour la démocratie

Peu médiatisé, le "mouvement co-immuniste" étend discrètement son influence sur les territoires ruraux du continent. Une doctrine politique radicale qui a tissé des liens avec une pseudoscience dangereuse : la co-immunologie.

Nos lecteurs se souviennent sans doute du nom de Diogena Tijk, cette immunologue réputée qui, il y a quatre ans, a été expulsée de son université et s'est vu retirer son habilitation à diriger des recherches. Au cours d'un colloque, elle avait défendu la nécessité d'un ralentissement de la recherche scientifique qui avait outragé ses collègues. Le scandale s'était étendu au monde politique, qui avait obtenu sa démission. Nous avons aussi documenté son exil dans les Alpes, où elle a fondé un « laboratoire autonome ». Francisco Maria, directeur de recherche au Centre Européen de Recherche Scientifique (CERS), et collaborateur historique de Diogena Tijk, avait alors témoigné : *« les contributions de Diogena à l'immunologie ont été précieuses, mais le monde scientifique ne peut pas se permettre de perdre davantage en crédibilité ; il était préférable qu'elle parte ».*

Mais d'autres experts s'inquiètent de l'influence grandissante de ce que les disciples de Diogena Tijk appellent « la pensée co-immuniste ».

« Ce qu'il faut comprendre, c'est que les personnes qui se revendiquent de cette pensée appartiennent pour la plupart à des partis politiques et des syndicats extrémistes, membres de l'ATAC – une association déclarée illégale par les autorités européennes. Ils sont tous fichés par les services de renseignement », nous a déclaré ce matin un haut fonctionnaire européen.

L'Europe connaît en effet une situation politique extrêmement instable depuis une décennie ; instabilité exacerbée par les méga-sécheresses des cinq dernières années ainsi que des tensions géopolitiques aiguës. D'un côté, de plus en plus de territoires affectés par le désordre climatique rejoignent l'Association des Territoires Autonomes Co-immunistes (ATAC). De l'autre côté, depuis le décret de l'état d'urgence il y a 18 mois, les initiatives visant à stabiliser le fonctionnement social et institutionnel du pays se sont accélérées sous l'impulsion de la nouvelle présidence européenne. Une de ces initiatives a été l'interdiction du Parti Co-immuniste Européen (PCE) de se présenter aux élections de 2035. Le PCE a fait appel de cette décision devant la Cour de Justice Européenne.

Autre initiative qui fait parler d'elle : le déploiement d'une infrastructure technologique inspirée de celle qui a vu le jour chez nos voisins américains en 2026 : le "Large Anti-Propaganda Intelligent Security System" (LA-PISS), qui permettait de détecter et de corriger en temps réel les fausses informations diffusées sur les réseaux. Le laboratoire de Francisco Maria, cité plus haut, vient d'obtenir 25 millions d'euros pour financer les recherches nécessaires à son développement. « *Nous espérons que les dernières avancées en transimmunologie permettront d'éradiquer la diffusion de vérités non scientifiques* », nous dit une source au nouveau Ministère Européen de l'Immunité Socioculturelle, en ajoutant que les capacités de ce système iraient bien au-delà de la lutte contre les fausses informations : situations administratives irrégulières, criminalité, immigration... Les partis de l'Alliance Conservatrice ont fait de l'immunité socioculturelle le cœur de leur stratégie politique. Une stratégie payante, dans un contexte où la peur de l'effondrement s'est généralisée, et où l'état d'urgence leur laisse les coudées franches.

Il y a encore deux minutes, tu souriais. Depuis tes treize ans, tu es capable, en observant les fenêtres d'une pièce, de calculer l'heure à laquelle le soleil y pénétrera, chaque jour de l'année. Tu savais que tu n'aurais que quelques minutes pour savourer cette douceur à cette période du mois d'avril. Tu n'as jamais rien trouvé de plus apaisant que ces bains de lumière dans une chambre parfaitement rangée. Aseptisée comme un labo. Pas de saleté. Pas de risque de contamination. Aucun danger. Ordre et beauté. Calme, volupté. Mais là, tu es figée devant ton Inkbook, les lèvres pincées et le ventre en vrac. Des volutes parfumées de camomille, éclairées par le rayon de soleil qui filtre dans ta chambre de moniale, dansent au-dessus du mug qui tremble dans ta main, et tu te répètes, le cœur battant, *c'est pas possible, putain, c'est pas possible*. Tu es tombée sur l'article d'Europactu par hasard ; tu cherchais juste à en savoir plus sur cette... Diogena Tijk. Quand tu as vu le nom de Francisco, tu t'es dit : *oh, mais c'est mon prof !* Celui qui n'arrête pas de répéter à tout le monde qu'à vingt-deux ans seulement, tu es déjà promise à une brillante carrière au sein du laboratoire de recherche le mieux financé d'Europe. Ton prof de transimmunologie, celui qui t'a pris sous son aile, qui t'a félicité pour l'obtention de ton *summa cum laude* à ton mémoire de master sur les membranes symboliques. Celui avec qui tu as écrit un article pour la revue scientifique *Transimmunology*, une des plus prestigieuses d'Europe, et qui t'a proposé de rejoindre son programme de recherche. Grâce à qui tu sais

comment ça marche : commencer à publier tôt, se positionner pour un postdoc dans le labo. Continuer à faire exactement comme tu fais depuis quelques années, et dans quelques semaines, devenir thésarde. Un emploi salarié avec un salaire décent. Ta vie est tracée depuis le début. Tes intellos de parents ont même choisi ton prénom juste pour le clin d'œil à la devise des Lumières, la devise d'Emmanuel Kant : « *Sapere aude ! Ose savoir ! Ose te servir de ton intelligence !* » Depuis que tu as raconté ça à Francisco, il commence tous les messages qu'il t'écrit par « *Sapere Aude* :) ». Bref, tu es faite pour devenir chercheuse, et bosser avec Francisco était la meilleure chose qui pouvait t'arriver.

Sauf qu'il ne t'a jamais parlé de ce projet délirant du Ministère de l'Immunité Socioculturelle. Il t'a garanti que tu aurais la liberté de continuer à bosser sur les questions qui t'intéressent.

— La bonne nouvelle, c'est que tout l'argent finance la transimmunologie, résonne la voix de Francisco dans ta tête. Tout le monde peut pas en dire autant. Quand on voit la misère dans laquelle vivent les gens en-dehors de la capitale ces jours-ci, je peux te dire qu'on est bien là où on est.

La première fois que tu l'as entendu parler dans un amphi, tu as compris que Francisco n'est pas juste un chercheur — c'est un artiste ; quelqu'un qui sait exactement comment fonctionne l'économie de la recherche scientifique. Sur scène, il exagère légèrement son accent espagnol, juste pour mieux capter l'attention.

— L'époque où a commencé l'aventure de la transimmunologie, les plus jeunes d'entre vous ne l'ont pas connue, mais moi je peux vous dire que c'était la préhistoire. L'immunologie était juste une branche de la médecine. Personne ne comprenait que les systèmes vivants ne sont pas seulement traversés par des flux biologiques susceptibles de contribuer à leur stabilité ou à leur effondrement. Un système vivant, c'est pas que des globules blancs et des organes vitaux faits de chair.

À ce moment de son discours, il module toujours sa voix pour essayer de lui donner quelque chose de mystérieux. Il déborde toujours d'une assurance qui séduit tout le monde autour de lui. Tu n'as jamais compris pourquoi les gens se laissent fasciner par les personnes qui misent tout sur l'éloquence. Enfin, si, en théorie. Qui refuse l'énergie rassurante de ceux qui ont l'air de savoir, même quand ils tiennent des discours simplistes ? Mais sur toi, ça ne marche pas. La seule chose qui te fascine, c'est l'élégance des architectures logiques. Tu n'as pas attendu de lire Hannah Arendt pour comprendre dans ta chair que la violence est une absence de la pensée : il y a trop de raccourcis logiques qui te donnent juste mal au bide.

— La préhistoire, c'était ça, reprend la voix de Francisco dans ta tête : d'un côté, on avait des médecins qui s'intéressaient à l'immunité du corps humain. De l'autre, on avait des geeks qui s'intéressaient à la sécurité des systèmes d'information. Et entre les deux, on avait des anthropologues qui nous disaient que les corps

humains et les machines étaient devenus si inextricablement liés que ça devenait presque impossible de les distinguer.

Pause théâtrale. Francisco fait quelques pas dans ta tête, sûr de lui avec ses cheveux d'un gris encore assez sombre pour lui donner l'air d'un quinquagénaire. Il parcourt l'assemblée du regard et sourit :

— Voilà ce que c'est, la transimmunologie : la science qui s'intéresse à l'immunisation des systèmes hybrides humains-machines. La transimmunologie est devenue le savoir le plus vital de notre société. Pourquoi ? dit-il en faisant semblant, les sourcils haussés, d'attendre que quelqu'un dans la salle réponde à sa question. Je vais vous le dire, même si vous le savez déjà : parce que, depuis deux cents ans, nos sociétés dépendent du bon fonctionnement des machines. Parce que, chaque jour, le désordre — le désordre climatique, le désordre social — menace de gripper les rouages de notre système. Ça peut être une tempête, une sécheresse, une infox ; ça peut être un virus biologique mortel ou un virus informatique qui provoque une panne du traitement des eaux. Tout aussi mortel.

Tu secoues la tête pour dissiper l'image de Francisco. Tu connais la suite : nous sommes les héritiers de Galilée, Newton et Einstein. Nous sommes le fer de lance du plus beau projet civilisationnel qui ait jamais vu le jour sur notre fragile petite planète — les Lumières ; mic drop, ovation — rideau. Tu te frottes les yeux. Le soleil ne dessine plus qu'un mince liseré

d'or qui fend ton bureau en deux.

La sonnerie de ton Inkbook te tire de ta rêverie : Francisco, justement, t'appelle sur le Réseau. Tu t'ébouriffes les cheveux, inspires un grand coup et rejoins l'appel. Son visage apparaît sur le papier électronique de l'écran ; il a les traits encore plus tirés que d'habitude.

— Salut Francisco.

— *Hola*, Aude ! J'ai une super nouvelle, notre article a été accepté par *Transimmunology*.

— Oh...

— Tu peux être fière de toi, je pense que tu es la première personne de l'histoire de la revue qui y seras publiée avant même d'avoir entamé son doctorat !

— ...

— Tu as l'air soucieuse, qu'est-ce qu'il y a ?

— Non, pardon... Je viens de lire tes déclarations dans *Europactu*. C'est quoi, cette histoire ? Tu vois son visage se tendre et sa mâchoire se contracter.

— Ah. Oui. Tu sais qu'on n'a pas le choix, Aude. Les financements deviennent presque impossibles à obtenir. Beaucoup de chercheurs ont perdu leur poste ces dernières années. Qu'est-ce qui t'inquiète ?

— Est-ce que... si je fais mon doctorat sous ta direction, comme tu me l'as proposé, est-ce que ça veut dire que mon travail sera utilisé pour ce projet de surveillance ?

Oui, il a l'air épuisé, le pauvre. Tu le regardes se frotter les yeux, c'est évident qu'il doit faire un effort pour

ne pas s'énerver. Mais, quand il reprend la parole, sa voix reste calme :

— J'aimerais te dire que non, Aude. Vraiment. Si tu crois que ça me fait plaisir de travailler avec ces gens-là...

Tu portes la tasse de tisane à tes lèvres avant de tressaillir : un moucheron. Il se débat encore, l'eau, comme visqueuse, collée à ses ailes. Tu reposes le mug avec une grimace, puis il reprend :

— Je suis désolé, Aude, parce que je vois bien que ça te tracasse, mais je dois y aller. Pour moi, l'enjeu n'est pas d'abord la pureté de la raison scientifique. Ce qui m'intéresse, c'est de garder les moyens de payer des personnes brillantes. Et j'ai vraiment envie que tu viennes bosser avec moi.

— D'accord. Avant que tu partes, je veux que tu saches... Merci beaucoup pour ta confiance. En fait, je ne veux surtout pas que tu me croies ingrate, au contraire.

— On se pose tous ce genre de questions en ce moment, je comprends très bien. Prends le temps de réfléchir, et sache que si tu travailles avec moi, je ferai tout mon possible pour protéger ton indépendance.

Cette nuit-là, le sommeil te fuit. Tu tournes, tu t'emmêles dans tes draps. Tu t'es douchée, mais tu te sens sale. Ça faisait longtemps que tu n'avais pas été aussi agitée. Finalement, tu te lèves, et tu aperçois le mug sur ton bureau. Tu as oublié de le laver. Avec un pincement au cœur, tu regardes le corps inanimé du moucheron. Tu vides l'infusion oxydée dans l'évier et tu te dis, *si fragiles sont nos vies*. Et puis, alors que tu t'apprêtes à te recoucher, tes yeux se posent sur ton Inkbook.

RE: Candidature stage

17 mai 2034

De : **secretariat-ds@lac.lowtechnet**

Pour : **[Aude Sapere]**

Copie à : **[Claire Engers]**

Chère Aude,

J'ai le plaisir de vous annoncer que votre candidature a été acceptée. Votre stage aura lieu du 14 au 18 juin. Le professeur Tijk souhaiterait vous rencontrer le 13 en fin de journée, prévoyez donc d'arriver au plus tard en milieu d'après-midi (gare routière « La Poudrière »).

Vous serez accueillie sur place et hébergée par Claire Engers, médiatrice scientifique chez ATAC, en copie de ce mail. N'hésitez pas à la contacter si vous avez besoin d'aide pour organiser votre séjour.

Bienvenue au Lac :)

Secrétariat du Dr. Tijk

Message original du 28 avril 2034 de Secrétariat de Diogena T. :

Bonjour,

Je souhaite postuler au stage de terrain organisé par le LAC ; je joins à ce message une copie de mon curriculum, de mon mémoire de master ainsi que de mes diplômes.

Cordialement,

Aude Sapere.

Tu ne te seras jamais aventurée aussi loin de la Capitale. Tu observes le paysage défiler à la fenêtre du train avec une attention méticuleuse. Il a fallu plus de trente minutes pour quitter la ceinture agricole de la mégalopole — d'immenses serres hydroponiques surmontées de dômes et entourées de barbelés qui bloquent la vue du ciel. Enfin, un bel azur s'est ouvert sur des champs à ciel ouvert saupoudrés de bosquets. Quand la première forêt apparaît, un sentiment étrange monte en toi. Ça ressemble à la joie d'une découverte en labo mêlée à l'envie de plonger quand tu es au bord d'une eau claire un jour d'été. Ou une envie de pleurer. Un sourire flotte sur ton visage tandis que tu regardes ton sac à dos dans le rack à bagages : tu te sens légère. Sens-tu comme elle te rend belle, cette légèreté ? Au fil des heures, la terre ondule, des sillons et des vagues dessinent des vallons, des collines sur une terre jaunie par la sécheresse ; puis les montagnes apparaissent enfin. Arrivée à la gare TGV, tu prends un bus rempli à craquer et à l'aspect miteux. Tu dois rester debout. Encore trois heures de trajet au milieu d'un joyeux bazar — tout le monde se parle, et toi, curieuse de tout, tu absorbes. Tu es la seule à porter un masque. On te lance quelques regards lourds de jugement, ça ne t'échappe pas, mais tu en as suffisamment l'habitude pour que ça te glisse dessus. À un moment, tu te demandes vaguement laquelle, des milliards de bactéries qui marinent sur la rambarde poisseuse à laquelle tu as dû t'accrocher, est la plus dangereuse, et le chauffeur crie : « La Poudrière, camarades ! »

en riant de bon cœur.

Tu te précipites vers la porte du bus en essayant de ne toucher personne, tu bouscules un passager, marmottes une excuse, et tu atterris sur le goudron brûlant du parking. Alors, pendant que tu fouilles dans ton sac à la recherche de ton gel hydroalcoolique, une voix te hèle :

— Hé, Aude !

La femme qui se trouve devant toi doit avoir ton âge — peut-être trois ou quatre ans de plus. Elle t'observe, le visage illuminé par un beau sourire, prendre quelques secondes de plus pour achever de désinfecter tes mains et retirer ton masque :

— Claire ?

Elle a d'abord fait le geste de t'embrasser, puis s'est ravisée, mais sans laisser la gêne voiler ce sourire que tu sens jaillir d'un regard attentionné sur le monde. Tu lui rends un sourire chaleureux.

— C'est génial que tu sois venue jusqu'ici ! On n'a pas souvent l'occasion de recevoir des capitaliens par ici, te dit Claire avec un rire cristallin. T'as fait bon voyage ?

Dans la voiture, elle t'invite à t'asseoir devant, côté passager. À l'arrière, il y a deux mecs qu'elle ne connaît pas non plus ; comme le labo est loin de la gare, elle prend des passagers qu'elle va déposer sur le trajet. Celui qui est derrière toi sent la cigarette et ne se gêne pas pour te montrer que tu l'intéresses. Il se penche vers toi pour te poser une question qui se brise dans une quinte de toux. Claire te voit te tasser sur toi-même et, avec un mélange exquis d'aplomb

et d'innocence, elle jette un « alors, il en pense quoi, ton amoureux capitalien, que tu viennes ici ? » dans l'habitable. Pendant que le mec se radosse à l'arrière et que tu marmonnes ton « je sais pas trop, plutôt content pour moi je crois », une autre voix murmure en toi : *c'est si beau, la sororité.*

Après vingt minutes, vous vous retrouvez enfin seules sur une jolie route qui sinue au milieu d'une forêt d'épicéas. Le soleil joue à cache-cache avec les arbres, sa lumière chaude et dorée clignote sur vos visages. Vous savourez toutes les deux le silence, puis tu lui demandes ce qui t'attend dans les jours à venir.

— On va passer pas mal de temps ensemble, te répond-elle d'une voix enjouée. Là on retrouve Diogena vite fait, et si t'es pas trop fatiguée, on peut visiter le village et aller prendre un verre.

— Oui, l'idée me plaît bien !

— Pour les jours qui suivent, on va alterner entre des interventions dans les villages de la vallée et des moments en forêt. Tu connais un peu les projets de l'ATAC dans le Massif de la Poudrière ?

— Non, j'ai pas trouvé beaucoup d'infos en ligne.

— T'inquiète, c'est normal : on n'utilise pas le Réseau. On a notre propre infrastructure dans la vallée. Je sais qu'on est relié à Internet, mais pour trouver les infos il aurait fallu que tu saches où nous trouver sur le Net, et je ne saurais même pas t'expliquer comment faire. Tiens, d'ailleurs, si tu veux te connecter, voici... les infos.

Elle se penche vers la boîte à gants et, tenant le volant d'une main en gardant les yeux rivés sur la route,

elle en sort un morceau de papier avec un login et un mot de passe.

- On a une sorte de wifi public qui couvre le territoire, dit-elle en haussant les épaules. Donc, contrairement à la version officielle, le Massif de la Poudrière porte son nom, non pas à cause des risques d'incendie mais parce que c'est devenu un terrain de lutte dans les années 2020. C'est une forêt qui est gérée par une trentaine de communes qui ont rejoint l'ATAC. À la base, tu avais juste des bûcherons qui venaient couper des arbres pour la vente du bois, et les chasseurs bien sûr. Mais c'est une forêt qui commençait à avoir du mal à se régénérer toute seule.
- Pas assez d'eau ?
- Oui, entre autres. Du coup, ça demande un travail hyper intensif d'aider les jeunes arbres à croître pour prendre le relais sur les vieux. C'est un problème courant pour pas mal de forêts du continent. Si tu laisses faire la nature, tu te retrouves avec des plantes endémiques qui poussent en taillis hyper secs, et avec les étés qu'on se tape, tu peux être sûre que tout crame. Faut débroussailler et planter à la main des parcelles immenses. Les recettes issues de la vente de bois ne suffisaient plus à financer ça, et l'État ne donnait rien. Alors, l'ATAC est devenue créative. Maintenant, il y a des centaines de personnes qui aident à entretenir la forêt toute l'année. Plein de petits business artisanaux et agroforestiers se sont montés. Le Massif de la Poudrière, c'est toute une filière

alternative basée sur les produits non ligneux.

— C'est quoi ça ?

— Tout ce qui n'est pas du bois. Des baies, de la sève, des champis... Bref, et du coup il y a aussi des programmes scientifiques impliqués dans ce travail de régénération des sols forestiers. Et c'est là que j'entre en scène.

— Tu facilites le dialogue entre les scientifiques et toutes ces autres personnes ?

— Exactement. Là, il va y avoir un grand rassemblement pendant quelques jours pour définir les orientations de l'année prochaine, parcelle par parcelle. Et je peux te garantir que tu n'as pas idée du bordel que c'est de mettre tout ce monde d'accord. Mais j'adore ça.

Elle termine sa phrase en se mordant les lèvres, un peu gênée de cette grossièreté, mais ça ne te choque pas plus que ça. Tu la regardes, intriguée, et elle se tourne vers toi avant d'éclater de rire.

— On arrive au village, annonce-t-elle, et voici Diogena qui nous attend.

Une minuscule silhouette descend les marches d'une maison décrépite à l'entrée du village. Diogena a les cheveux blancs coupés très court, petite et trapue. À mesure que la voiture s'approche d'elle, tu distingues les lettres AC/DC imprimées sur son tee-shirt délavé. Tu te demandes soudain quelle folie t'a amené ici, mais déjà Claire descend de la voiture en saluant joyeusement Diogena.

Diogena t'accueille avec un sourire poli et des yeux perçants, en te souhaitant la bienvenue, une main

tendue vers toi. Tu la saisis, et tu t'émeus de cet instant où vous vous dévisagez toutes les deux avec un regard curieux. Elle vous invite à aller vous asseoir dans le jardin derrière la maison pour profiter de la douceur de la fin d'après-midi, et tu fais semblant de ne pas remarquer son regard inquisiteur tandis que tu te désinfectes à nouveau les mains, en prenant soin de ne pas toucher la table de jardin rouillée sur laquelle trône un plateau avec pichet d'eau fraîche et des verres. Lorsque tu relèves les yeux et que tu croises à nouveau son regard, les traits de son visage se sont adoucis.

— Merci de t'être déplacée, Aude, commence Diogena.

J'imagine que tu te demandes pourquoi j'ai voulu te rencontrer.

— Est-ce que ça a un rapport avec le fait que j'ai eu Francisco Maria pour professeur ? Je crois comprendre que vous vous connaissez.

— En effet, répond-elle en affichant un air amusé, nous nous sommes connus lorsque nous avions ton âge, pendant notre doctorat. Nous avions beaucoup d'estime l'un pour l'autre.

Elle remplit trois verres d'eau, en tend un à Claire et, d'un geste, t'invite à en prendre un sans le toucher.

— Oui, ça a piqué ma curiosité. Mais c'est ton mémoire de master sur les membranes symboliques qui m'a donné envie de te rencontrer. Je l'ai trouvé brillant ; et ta manière de penser, singulièrement élégante.

Elle a dit cela en te regardant droit dans les yeux. Elle boit une gorgée d'eau du bout de ses lèvres légèrement retroussées, le coin des yeux rieurs, puis déglutit, et

tu lui réponds, un peu gênée :

— C'est un très beau compliment.

— Un compliment que, naturellement, tu ne peux pas me retourner puisque je crois savoir que l'intégralité de mes travaux a été censurée sur le Réseau capitalien.

— Vous... hum, oui, c'est exact, réponds-tu d'une voix rauque.

— Je vais te donner quelques lectures tout à l'heure. J'ai beaucoup aimé ce passage de ton mémoire, dit-elle, les sourcils froncés dans un effort de remémoration tout en se balançant sur sa chaise rouillée qui proteste avec un grincement sonore : « si on admet l'hypothèse que toute membrane symbolique est une propriété émergente de la membrane cellulaire originelle, on peut alors considérer le langage (quel qu'il soit) comme une peau, le langage le plus archaïque étant dès lors le toucher ». D'une certaine manière, cela résume assez bien ce à quoi s'attelle la co-immunologie.

Elle se lève et te fait signe de la suivre à l'intérieur.

— Tu veux bien me dire ce que tu en as compris, Aude ? dit-elle en vous menant dans un couloir jusqu'à son bureau.

— Eh bien, j'imagine que c'est l'étude de systèmes immunitaires partagés et dynamiques.

Diogena te fait signe de t'asseoir dans son bureau, et déplace une pile de livres pour permettre à Claire de s'asseoir aussi.

— Continue.

— La transimmunologie a un défaut : elle n'est

capable de modéliser que des systèmes sur une base homogène. C'est une pensée de l'unité. *Un* corps humain, *un* corps social, *une* ville. Elle ne va pas au bout de la conséquence des avancées de la biologie de l'évolution dans la seconde moitié du vingtième siècle.

Diogena ne dit rien. Assise sur son bureau, elle te regarde avec des yeux où brille une lumière nouvelle. Elle hausse les sourcils en jetant un coup d'œil à Claire, qui lève les mains en l'air comme pour lui signifier qu'elle ne t'a soufflé rien de tout cela.

- Peux-tu préciser de quelles avancées tu parles ?
- De la place des relations dans notre compréhension du processus d'évolution des espèces. Tous les scientifiques connaissent, grâce à Darwin, le principe de sélection naturelle comme moteur de l'évolution. Mais beaucoup croient encore que cette sélection ne s'opère que sur la base d'une concurrence entre les espèces. C'est une des dérives actuelles de la transimmunologie. Les processus de symbiose jouent un rôle au moins aussi important dans l'évolution. La transimmunologie ne tient pas vraiment compte de cette complexité des relations entre les entités vivantes. J'imagine la co-immunologie comme une approche relationnelle, une science qui partirait du principe que ce sont des relations équilibrées qui permettent de garantir l'immunité des entités qui participent à la relation. Ce que je ne comprends pas, c'est comment on peut construire une science dont l'objet est insaisissable.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Diogena, visiblement ravie.
- Je veux juste dire que si les relations sont le prisme essentiel de la co-immunologie, cela oblige le scientifique à renoncer à l'idée d'unicité comme outil conceptuel. L'idée du corps humain ou d'un corps social comme entité individuelle n'est plus seulement un outil de travail, ça devient un obstacle au travail scientifique. Comment construire une science efficace sans réduire la complexité inhérente à la diversité des relations ?

Un large sourire illumine désormais le visage de Diogena.

- Aude, au risque de me répéter, je suis enchantée de ta présence. Et la question que tu viens de poser est essentielle. C'est parce que la co-immunologie n'a pas l'efficacité de la transimmunologie que beaucoup de mes collègues refusent de la considérer comme une science sérieuse. Notre travail ne consiste pas à alimenter les innovations techniques des ingénieurs. C'est un des principaux points qui nous distinguent des transimmunologues, si tu veux mon avis. Mais nous partageons avec eux une même passion...
 - Une conception élargie de l'immunité.
 - Et donc, de l'être. La passion que nous partageons, c'est de comprendre comment les êtres vivants créent ensemble des sphères habitables, vivables, où ils se sentent suffisamment en sécurité pour coévoluer.
- Claire se racle discrètement la gorge et intervient :
- Mesdames, je suis désolée de vous annoncer

qu'il se fait tard, et que la journée de demain commence tôt.

- Tu as raison, dit Diogena d'une voix plus légère. Avant que tu ne partes, dit-elle en se tournant vers une pile de livres sur son bureau, si ça t'intéresse, je peux te laisser quelques bouquins pour t'occuper dans les jours qui viennent.
- Euh... d'accord.
- Alors... tu peux feuilleter ça : *Sphères*, de Peter Sloterdijk. C'est lui qui a parlé pour la première fois de co-immunisme au début des années 2000. Il y a aussi *Critique de la Raison Cynique*. Un peu de Bruno Latour, *Une Autre Science est Possible*, d'Isabelle Stengers, *Le Champignon de la Fin du Monde*, d'Anna Tsing, *Vivre avec le Trouble*, de Donna Haraway et... non, à l'évidence tu connais déjà Lynn Margulis. Et — mais où ai-je la tête ? — je voulais te confier quelques-uns de mes propres livres, quand même... où sont-ils ?

Tu as pris dans tes bras les livres les uns après les autres, à la fois curieuse et hésitante. La pile est immense : des milliers de pages. Diogena remarque ta gêne et s'immobilise. À côté de toi, tu entends un bruit étrange : Claire semble faire un effort surhumain pour ne pas éclater de rire.

- Diogena, dit-elle en pouffant, avec tout le respect que je te dois, elle n'aura pas le temps de lire ça dans les jours qui viennent ! On a un programme chargé, et si tu veux lui donner envie de rester plus longtemps, il faut qu'elle ait le temps de rencontrer de vraies personnes...

— Oui, bon, bougonne-t-elle avant d'ajouter dans tes bras deux de ses propres livres, évidemment, tu pourras les emporter avec toi à la Capitale. Et avant que tu partes, le plus important.

Elle fouille dans un tiroir de son bureau, en tire un cahier et te le tend en ajoutant :

— C'est un journal d'enquête de terrain. Ça, dit-elle en s'adressant à Claire, l'air soudain sérieux, je veux qu'elle prenne le temps de le remplir. Chaque jour du stage.

— Oui, oui, coupe Claire, impatiente, en lui arrachant le cahier des mains. Allez, nous, on va prendre un verre !

Joyeux anniversaire !!!

3 mars 2044



De : **[Claire Engers]**

Pour : **[Aude Sapere]**

Joyeux anniversaire, baby sister !

Je veux d'abord te dire combien je t'aime ; combien, comme l'a écrit Albert Camus à Maria Casarés il y a cent ans :

« C'est une chose magnifique et terrible que d'avoir à s'aimer aussi dans le danger, l'incertitude, au milieu d'un monde qui croule et d'une histoire où la vie d'un[e] homme [femme] pèse si peu. »

Pas un jour ne passe sans que je ne m'émerveille de te savoir vivante, et de t'avoir rencontré. Un mois à peine a passé depuis les obsèques de Diogena (je n'avais pas autant ri et pleuré à la fois depuis la victoire des co-immunistes aux élections de 2039 – non mais vraiment, je n'en reviens toujours pas que tu sois députée ! ; je chérirai le souvenir de ces moments partagés jusque dans ma propre tombe !), et tu me manques déjà terriblement.

Je t'aime,

Claire.

PS : cet anniversaire est spécial puisqu'on fête bientôt les 10 ans de notre rencontre ! Tu en trouveras ci-joint un souvenir, précieusement gardé pendant toutes ces années... La première page de ton journal de stage, dédicacé par Diogena, avec qui tu partageais aussi un amour lucide et sororal.



[Ouverture pièce jointe : Page1-journal-stage-Aude-2034[SCAN].pdf]

Jour 1 · 14 juin 2034
Observations

Marche dès l'aube en forêt pour arriver au rassemblement.
400 habitantes réparties en 5 collèges : scientifiques, élues politiques, travailleuses, associations, employeuses.
+200 participantes venues d'autres territoires de l'ATAC
+100 candidates du parti co-immuniste européen (orations).
Discours prévu le soir sur les actions prévues en vue des prochaines élections.

Réflexions

Le fonctionnement par collèges (scientifique, associatif etc.) donne à penser qu'ici, n'importe quelle affirmation peut être mis sur le même plan qu'un fait scientifique...
Réponse de Claire :
« ils n'ont pas plus de valeur, mais ils sont différents des autres car ils construisent leurs faits très méthodiquement, avec des exigences très spécifiques. Très utile dans beaucoup de situations, totalement inutile dans

Contaminations

Déluge d'informations + sensations (bruits, odeurs, textures). Très déroutée.
Conditions sanitaires insuffisantes... anxieuse.
Claire ♥ Toujours solaire, lucide, limpide.
Incrédulité. ATAC n'a rien de marginal. Hyper organisé et étendu.
Gèrent de facto des villes, des territoires entiers.
Le monde de demain existe déjà.

Beaucoup de vêtements élimés.

en vue des prochaines elections, totalement inutile dans

Beaucoup de vêtements élimés,
de véhicules & appareils
électroniques partagés.
3 repas sur 4
= restauration collective
(toute l'année).
Idem pour les logements.

Processus formel :
les premières à parler
sont toujours les travailleuses.
Bûcheronnes & agricultrices
coordonnent travaux de soin
des parcelles.
Scientifiques parlent
en dernier.

d'autres ». Elle me conseille
de renoncer à l'idée
de « la vérité scientifique ».

Un mot me vient sans cesse.
Vulnérabilité.

Tout semble si fragile
et sur le point de se briser
(matériel, infrastructure,
collectifs). Mais on sent
une pratique obstinée du soin
et de la réparation partout
où le regard se tourne.
Même chez les scientifiques
avec qui je discute.
On dirait un monde parallèle...

Tout le monde semble
se connaître, on me salue.
Je parle peu, j'observe.
J'absorbe.

Sentiment de malaise face
à la rudesse des conditions
de vie.

Comment pourrais-je avoir
une place dans ce monde ?

Aude, Merci de documenter ton stage dans ce journal. Bien distinguer observations, réflexions, et émotions (contaminations). Enfin, ma chère Aude... Sapere aude :)

Diogena T.

2034

Le soir du dernier jour du stage, tu es exténuée et survoltée. Hier, presque tous les points de la négociation sur la planification des travaux forestiers ont été habilement négociés grâce à quelques médiatrices, dont Claire, qui n'arrête pas de te prier de rester quelques jours de plus. Toi, tu es déchirée entre l'urgence de retrouver le confort de ta chambre, ne serait-ce que quelques jours, et la simple joie d'être en sa présence. Presque tous les points négociés, sauf un. Un groupe de personnes électrosensibles s'est opposé à l'installation de nouvelles antennes pour le réseau de télécommunications du massif. Un réseau bricolé et maintenu par une association locale. Claire avait raison : parfois, c'est vraiment le bordel. Ils en sont presque venus aux mains. Alors, aujourd'hui, une délégation est allée rencontrer le collectif d'habitantes qui s'opposait à l'installation des antennes. Diogena en faisait partie. Les gens savent qu'elle a une formation médicale, ils l'écoutent. Mais elle ne les a pas convaincu, et, à la tombée de la nuit la délégation a fini par accepter de modifier le plan d'aménagement de la forêt. Pourtant, elle avait préparé ses arguments pour les convaincre de l'absence de risques physiologiques de ce type d'ondes électromagnétiques pour les riveraines. Elle t'explique ça sur le chemin du retour, à la tombée de la nuit, toute essoufflée sur le chemin escarpé qui serpente entre les arbres. Tu lui demandes, stupéfaite :

— Mais... tu n'as fait que les écouter, et tu n'as présenté quasiment aucun argument ! Pourquoi n'avoir rien dit ?

Elle s'arrête en souriant pour reprendre son souffle, puis elle te regarde dans les yeux ; elle te semble bien plus usée, plus ridée, plus fatiguée que Francisco. Lorsqu'elle te répond, sa voix a quelque chose de rauque :

— Parce que je n'ai aucune légitimité pour suggérer que leur souffrance n'est pas réelle.

Claire s'est arrêtée et nous écoute en silence. Celles qui nous précédaient continuent d'avancer et disparaissent peu à peu derrière les fûts d'épicéas qui, avec l'obscurité, forment un mur qui se resserre autour de nous.

— Il y a une autre raison à cela, ajoute-t-elle un peu plus bas... Parfois, il faut savoir se laisser un peu contaminer par des idées qui nous paraissent loufoques au premier abord.

Elle te regarde avec une insistance qui te met mal à l'aise. C'est la première fois que tu te retrouves dans une forêt en pleine nuit, et tu détestes ça. Tu fouilles dans ton sac à dos à la recherche d'une lampe de poche ; évidemment, tu n'en as pas.

— Tout va bien, Aude ? demande Claire avec douceur. Qu'est-ce que tu cherches ?

— Est-ce que vous avez... de la lumière ?

Quelques secondes plus tard, un rayon lumineux jaillit de la paume de la main de Claire. Oui, c'est mieux comme ça. Diogena reprend sa marche et te demande :

- Qu'est-ce que tu as pensé de l'exercice que je t'ai demandé ? Qu'est-ce que tu penses de cette idée d'être attentive aux contaminations en tant que chercheuse ?
- J'ai pensé... je ne suis pas certaine d'avoir compris, mais ça m'a fait prendre conscience que c'est impossible de garder une posture d'observation neutre. On m'a toujours répété qu'en tant que scientifique, je devais rester objective.
- Dans le travail que nous faisons ici, il n'y a pas d'objets, seulement des relations. Nous essayons de contribuer à créer des faits. Un langage commun. Mais ça ne nous exonère jamais du dialogue ; les scientifiques qui n'ont pas encore compris sont en voie de disparition. La seule chose qui importe désormais, c'est de construire des savoirs qui permettent de ravauder le monde, et capables de dialoguer entre eux. Scientifiques ou non.

Vous continuez à marcher en silence, le faisceau de la lampe de poche illuminant le sentier à vos pieds. Des bruissements agitent les buissons à l'entour du petit cercle doré où tu poses tes pieds sur le sentier. Par endroits, le couvert de la forêt s'éclaire et tu aperçois les étoiles.

- J'aime parler de contaminations, reprend soudain Diogena, parce que c'est un mot qui crée du trouble.
- Je confirme que le mot me met mal à l'aise.
- Oui, pour quelqu'un qui se promène partout avec du désinfectant, je peux comprendre qu'il te soit très désagréable. Pourtant, on peut parfois se

laisser contaminer par des créatures qui nous paraissent monstrueuses et s'en trouver grande. Des créatures étranges, tentaculaires, faites d'humus, de concepts et d'amours improbables... En disant ça, elle s'est arrêtée au milieu du chemin et a demandé à Claire sa lampe de poche. Elle reprend avec une voix douce comme une brise d'été :

— Pour moi, ça a été cette forêt. La première fois que j'y ai passé la nuit, j'étais terrifiée.

Elle éteint la lampe, et tu te presses contre Claire pour trouver un point d'appui. Sa main glisse dans la tienne, chaude et rassurante dans la nuit qui s'abat sur vous, noire comme ces profondeurs où plongent les racines et tout l'univers qui grouille sous vos pieds. Vous restez toutes les trois silencieuses, attendant que vos pupilles se dilatent. Lorsque tu distingues enfin les silhouettes de tes compagnes, elles regardent toutes les deux vers le ciel, à la recherche d'un peu de lumière d'étoiles filtrée par la forêt. Tu les imites, et Diogena murmure :

— Nous sommes toutes les enfants d'une civilisation guerrière terrifiée par la nuit. Jusqu'à la fin de mes jours, une part de moi continuera de brûler de croire que les sciences sont un combat, une conquête de l'obscurité ; parce que je suis une enfant des Lumières. L'enfant d'un monde entré en guerre contre la nuit. Mais je sais bien désormais qu'en jetant une lumière trop vive sur les ténèbres, nous devenons aveugles. Qu'est-ce que nous nous empêcherions de savoir au sujet des

métamorphoses, des coopérations inattendues,
des sensualités inventives, des fragiles équilibres,
de tout ce qui peut nous aider à ravauder le monde,
si nous nous privions du mystère de la nuit ?

2036

Sapere Aude :)

30 septembre 2036

De : **[Aude Sapere]**

Pour : **[Francisco Maria]**

Cher Francisco,

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt ta conférence de presse hier. Je suis désolée d'apprendre que ton labo a perdu ses financements... Et je suis entièrement d'accord avec toi ; le cynisme est la maladie des Lumières, de ceux qui prétendent être lucides sans être obligés envers les autres, détenant un savoir dont ils refusent d'endosser la responsabilité : être vulnérable avec les autres. Être scientifiques nous oblige à mieux que cela.

Mais quelle joie de t'entendre défendre avec autant d'ardeur la cause co-immuniste ! Sais-tu que le parti a obtenu gain de cause auprès de la Cour de Justice et pourra se présenter aux prochaines élections ?

Les travaux que je mène sous la direction de Diogena sur les membranes symboliques avancent bien, et j'ai bon espoir de commencer la rédaction de ma thèse dans six mois !

D'ailleurs, Diogena te salue et t'envoie tout son soutien aussi.

Sapere aude :)

2025

‘
‘ ‘
‘ là ‘ , ‘ ;
‘ , ‘ là ‘ , ‘ ‘ ‘ ‘
‘ oh , ‘ , ‘ mon ‘ amour , ,
‘ , ‘ comme ‘ , ‘ tu ‘ , pleures ‘ ;
‘ ‘ ‘ ‘ , ‘ tu sais ‘ ‘ ‘ , ‘ ‘ ‘ ‘ ‘ ,
‘ , ‘ , enfant ‘ , ‘ ‘ on l’est toujours ‘ , ‘
‘ , ‘ devant ‘ , ‘ ‘ ‘ ‘ , ‘ tant de terreurs ‘
‘ , ‘ ‘ , alors ‘ , imagine ‘ , ‘ , ‘ ‘ ‘ , ‘
‘ ‘ ‘ , ‘ la voix d’une sœur ‘ , ‘ ‘ ‘ , ‘ ‘
‘ , ‘ , ‘ qui t’aime ‘ , ‘ , dans la nuit ‘ ‘
‘ , ‘ , fort , ‘ fort ‘
‘ , ‘ forte ‘ ,

**LES ESCARGOTS
BRILLERONT
LA NUIT**

CAROLE NGUYEN VO

Débat

L'astronomie

risque-t-elle de rejoindre les sciences mortes ?

Suivi à 14 h par une intervention

de Fatoumata Ly-Johnson sur son livre

« La nouvelle oligarchie aura lieu dans les étoiles ».

Une présentation aura lieu ce mardi en amphithéâtre Phisalix sur l'ouverture de nouveaux cursus en sciences survivalistes.

Conférence

Crise de la répliquabilité en médecine – quelles solutions pour demain ?

Appel à subventions pour notre recherche sur l'alimentation paléo. N'hésitez pas à scanner ce QR code.

Ouverture des inscriptions pour le projet Cassandre sur les prédictions météorologiques. Merci de vous rapprocher du Dr Brézard à l'adresse e-mail suivante : aurore.brezard@usif.fr.

Concours

Réalisez le design du prochain label « Créé par des humains – sans IA ». Organisé par le Groupement des Nouveaux Artisans de l'Ouest. Fiche d'inscription disponible à l'accueil.

Recherche

Volontaires pour une expédition scientifique nocturne vers le Maroc.

Je ne faisais normalement jamais attention aux annonces d'appel à volontaires affichées sur le tableau du campus ouest de notre université. Mais celle-ci eut le mérite de me la faire relire une deuxième fois.

Recherche

volontaires pour une expédition scientifique nocturne vers le Maroc. Départ fin juin et retour mi-août. Nous recherchons des personnes motivées, habituées à faire du vélo et/ou du camping. Compétences en biologie, biomédecine, biochimie, ingénierie ou sociologie bienvenues. Si vous voulez en savoir plus, n'hésitez pas à venir nous voir les mercredis et jeudis après-midi et en soirée au Club des Projets – salle Skłodowska-Curie.

Une expédition scientifique nocturne ?

Rien que le début interpellait : « expédition scientifique ». Je savais que cette expression était revenue à la mode depuis la limitation mondiale des vols aériens. Il fallait maintenant une autorisation spéciale pour avoir une place sur les dernières lignes existantes, et ce n'était clairement pas le cas pour la majorité des scientifiques. Mon oncle m'avait raconté qu'avant, un vol direct ne prenait qu'une demi-journée pour aller de Paris à Tokyo. Alors qu'aujourd'hui, on devait compter plusieurs jours, voire semaines, selon ses moyens.

Bref, une « expédition scientifique », d'accord, mais une « expédition nocturne », c'est bien la première fois que j'en entendais parler. Et je me demandais

pourquoi ils cherchaient des personnes habituées à faire du vélo ou du camping.

Mais là, je n'avais pas vraiment le temps de m'y attarder. J'étais déjà ultra en retard à mon cours de travaux pratiques et aujourd'hui, la prof nous avait promis que nous allions pouvoir faire des prélèvements sanguins et les analyser.

Je me précipitai donc vers ma salle de laboratoire, pour me retrouver finalement devant une pièce condamnée et mes camarades qui échangeaient joyeusement sur ce qui c'était passé. Un étudiant avait apparemment utilisé un produit chimique censé être manipulé uniquement sous hotte. Sauf que celle-ci était tombée en panne et résultat : trois personnes avaient fait un malaise et mon cours de TP était annulé.

J'avais donc deux bonnes heures devant moi. Je savais que j'aurais dû en profiter pour avancer dans mes cours... Mais à la place, je repensai aussitôt à cette expédition nocturne. Ça ne me ferait peut-être pas de mal de m'intéresser à ce type de travaux de groupe. Surtout en ce moment.

Je me dirigeai donc vers le Club des Projets. Celui-ci était situé un peu plus loin du campus. D'après ce que j'avais entendu, il s'agissait d'un vieux garage qui avait été donné à notre université par l'ancien propriétaire. Les rumeurs disaient que c'était pour qu'un de ses enfants puisse y avoir une place en échange, mais je n'y croyais pas trop. Pourquoi quelqu'un ferait un truc pareil pour une école qui avait à peine six ans

d'existence ? Même si, j'avoue, dire que tu étais à la nouvelle Université des Sciences et Ingénieries pour le Futur, ça sonnait plutôt classe.

Et les projets sur lesquels bossaient certains étudiants étaient vraiment intéressants. Par exemple ceux autour de la néo-agriculture, abrités actuellement dans les six énormes serres situées près du Club des Projets justement. Elles étaient protégées par des vitres renforcées et un système de sécurité suite à plusieurs actes de vandalisme l'année passée. On ne savait toujours pas si cela venait de groupes anti-sciences ou juste de crétins qui n'avaient que ça à faire. J'avais également entendu un étudiant accuser les lobbys de l'agro-industrie de vouloir saboter leurs recherches sur de nouvelles variétés de semences et franchement, cela ne m'étonnerait même pas que ce soit le cas.

Arrivée à ma destination, je consultai le tableau blanc placardé à l'entrée qui répertoriait l'emplacement de tous les projets en cours. Celui qui m'intéressait se situait en haut de la mezzanine.

Après avoir monté les quelques marches décorées par des molécules et autres formules chimiques, je me retrouvai devant de grands rideaux noirs. Il y avait une vieille sonnette en laiton posée sur une chaise et c'est avec une joie presque enfantine que j'appuyai dessus pour signaler ma présence.

Une voix retentit, m'invitant à entrer. J'avais l'impression de pénétrer dans l'antre d'une diseuse de bonnes aventures dans un de ces anciens cirques, le genre qu'on ne voyait aujourd'hui que dans les très

vieux livres pour enfants.

À l'intérieur, il faisait sombre, mais plusieurs sources de lumière permettaient quand même de ne pas être dans la pénombre complète : une petite lampe solaire, déjà, posée sur la table centrale, ainsi que plusieurs fiches écrites à l'encre phosphorescente accrochées sur les murs. Je remarquai aussi au fond trois mannequins qui portait des gilets dont le tissu brillait dans le noir.

La seule personne présente dans la pièce, assise au bout de la table, me salua :

— Hello ! Je m'appelle Elouan. Tu viens suite à notre annonce ?

Mes yeux mirent un peu de temps à s'adapter au manque de lumière, mais j'arrivais quand même à distinguer les traits de celui qui me parlait, un gars qui devait être en dernière année.

Je me mis à bafouiller :

— Heu... Ouais, moi... Enfin, je m'appelle Ha-rin. Enfin, tout le monde dit Rin. Donc... Heu, je m'appelle Rin. Alors, ce n'est pas vraiment pour être volontaire, en fait. Je voulais juste en savoir un peu plus. Enfin... Voilà, quoi.

Super introduction. 10/10. Quel charisme exceptionnel j'avais, décidément. Mais heureusement, ça n'avait pas l'air de déranger mon interlocuteur, qui me lança :

— Pas de problèmes ! Tu veux savoir quoi ?

— Déjà, comment vous comptez aller au Maroc ? Si j'ai bien capté, vous allez partir de nuit ?

Elouan pointa du doigt quelque chose derrière moi et j'aperçus pour la première fois la carte phosphores-

cente présentant la France et la Méditerranée. Elle avait été tracée avec de l'encre spéciale, visiblement par une personne habituée à dessiner si on en jugeait par les adorables petites pieuvres et méduses illustrées le long du littoral.

Il m'expliqua leur projet d'itinéraire : le groupe partirait de notre université un soir avec des vélos-cargo pour rejoindre un premier point de rassemblement en région parisienne. De là, ils récupéreraient du matériel d'expérimentation et prendraient un train de nuit le lendemain jusqu'à Montpellier, puis un ferry partant en début de soirée vers le port de Tanger. La traversée durerait 48 h.

Arrivé là-bas, le groupe avait un premier rendez-vous avec des scientifiques travaillant à la faculté des Sciences de la ville. Plusieurs expériences nocturnes étaient prévues avec eux. Ils en avaient également plusieurs autres à Casablanca et à Rabat. Le périple se finirait début août où ils feraient le trajet inverse avec les mêmes moyens.

Je ne pus m'empêcher de demander :

- Et vous voulez partir en juillet ? Les températures doivent être infernales à cette période, même la nuit.
- Alors là, t'imagines même pas ! L'année dernière, ils étaient dans les 45° presque tous les jours à Rabat, avec un nouveau record de 55° à la fin du mois. Et la nuit, faut s'attendre à des températures autour des 30°. Et ça ne m'étonnerait pas que ça augmente encore cet été. Mais c'est parfait pour nos recherches, justement.

Avant que je ne puisse lui demander des précisions, deux nouvelles personnes soulevèrent un des rideaux noirs pour rentrer dans la pièce, l'éclairant pendant quelques secondes. C'est comme ça que je reconnus immédiatement la première d'entre elles avant que nous ne soyons de nouveau plongés dans la pénombre : Sasha Delamare. J'avais lu son interview parue en début d'année sur son projet de vêtements de laboratoire à base d'algues, qui avait gagné le troisième prix de l'Invention Espoir de l'Année. L'article avait malheureusement fait pas mal de bruits à cause des commentaires haineux en bas de la page qui parlait de sa non-binarité.

Sa camarade, elle, sursauta en remarquant ma présence et s'exclama d'un ton enjoué :

— Hey, Elouan, t'as dégoté une nouvelle recrue ?

— Elle est juste là pour prendre quelques infos. Je venais de lui montrer notre carte. Rin, je te présente Malika. Elle est à l'origine du projet. C'est elle qui a créé cette équipe de choc.

— Salut ! Je suis en dernière année en biochimie et je fais un double diplôme en sociologie aussi.

Ah tiens, ce n'était pas commun, ça.

— Et à côté de ça, elle apprend plusieurs langues, dont le bamlaka. C'est la langue du Mali, si tu sais pas. Bref, c'est une grande folle.

Dans la semi-obscurité, je ne vis pas exactement quel type de geste elle lui fit en réponse, mais ce n'était sans doute pas quelque chose de très poli. Elouan ne sembla pas s'en offusquer et continua :

— Tu connais certainement notre célébrité locale :

Sasha, spécialiste en haute couture.

— Je suis ingé textile. Merci de me présenter correctement. Et j'ai rien d'une célébrité. On peut en parler de toi, avec ta photo où tu jettes de la bouse pendant la dernière manif ?

Ah, c'était lui ?!

— Tu n'as aucune preuve que c'est moi. Même l'administration de l'école a conclu que la photo était trop floue et qu'il n'était, je cite, « même pas sûr que cette formidable et charismatique personne qui lutte pour la protection de nos forêts et contre ce projet honteux de champs de panneaux solaires soit dans les effectifs de l'université ».

— Bah voyons !

Pendant que les deux autres se chamaillaient, Malika s'assit à côté de moi et commença à me demander :

— Et toi, Rin, tu étudies quoi ?

— Biologie médicale. Je comptais aller en Master l'année prochaine.

— Ah ! Tu vas présenter quoi comme projet de candidature ?

C'était vraiment le dernier sujet dont j'avais envie de parler. Je me dépêchai donc de leur poser plus de questions sur leur projet :

— Donc, vous faites des recherches sur quoi exactement ? Quelles expériences vous allez faire au Maroc ? Vous travaillez sur la phosphorescence, c'est ça ?

— Et la bioluminescence. Ça fait partie du projet Nox, oui, mais pas que, répondit Malika.

— Je déteste ce nom, marmonna Sasha. On aurait

- pas pu choisir autre chose que ce truc en latin ?
- Il fallait bien en donner un pour avoir le go de l'université, rétorqua Elouan en haussant les épaules.
 - J'aimais bien « Lucioles ». Pourquoi on a pas gardé « Lucioles » ?
 - Trop orienté bioluminescence justement. Et on avait voté.
 - Deux voix pour et une voix contre, j'appelle pas ça un vote.
- Étonnée, je demandai à Malika :
- Vous n'êtes que trois sur ce projet ?
 - Quatre avec Maé qui s'est abstenue. Elle n'est pas là cette semaine, elle a un séminaire à Rennes. Mais c'est notre spécialiste en études du sommeil. On a aussi deux autres étudiants en ingénierie qui sont en support et qui aident pas mal Elouan.
- En études du sommeil ? J'avouai être un peu perdue cette fois :
- Désolée, mais heu... J'ai toujours pas très bien compris en quoi consiste votre projet Nox ou ce que vous allez faire pendant votre expédition.
 - Elouan, t'as pas fait d'intro ? demanda Sasha.
 - Hey oh, j'ai pas eu le temps, protesta celui-ci. Je lui ai juste parlé de l'itinéraire.
 - T'as au moins dit en gros ce qu'on allait faire comme recherches là-bas ?
 - Heu... Bah en général, comme c'est Malika qui s'en occupe...
- Cette dernière leva les yeux au ciel et lui fit remarquer :
- Va falloir qu'on rode notre discours par attirer

des gens, tu sais ?

J'étais assez d'accord avec elle.

— Oui, bon ça va, je suis pas doué pour ça, moi, je gère la logistique, c'est tout, répliqua Elouan avec une moue boudeuse, clairement vexé.

Malika s'éclaircit la gorge de manière un peu théâtrale avant d'enfin m'expliquer comment elle avait monté le projet.

— Bon, j'imagine que t'as entendu les infos pour cet été ? Les agences météorologiques indépendantes prévoient de nouveaux records de chaleur. À ce train-là, on va juste plus pouvoir sortir de chez nous et il va falloir ultra climatiser les bâtiments. Donc, s'il n'est plus possible de pouvoir vivre le jour, pourquoi ne pas trouver des solutions pour tenter d'exister la nuit ? Cela impliquerait bien sûr, déjà, de trouver de nouvelles méthodes d'éclairage, modifier nos tenues vestimentaires, notre alimentation. Il faut aussi étudier ce que ça implique en termes de cycle du sommeil.

— Pourquoi aller au Maroc et pas en Norvège, pendant la période où il fait le plus nuit ? demandais-je.

— Très bonne question ! C'est vrai que ce serait méga intéressant d'y aller, mais faut être honnête, d'un point de vue budget et logistique, c'est beaucoup plus compliqué. On a aussi des partenariats avec les facultés de sciences marocaines. Et figure-toi qu'eux, étant déjà les plus touchés, ils sont plus en avance sur ce type de problématiques et ils ont déjà développé pas mal de solutions alternatives. En termes d'éclairage, de climatisation,

d'architecture... Le but, c'est aussi de les rencontrer et d'échanger sur nos travaux.

C'était déjà un peu plus clair pour moi, même si j'avais encore quelques questions en tête. Mais avant que je ne puisse les poser, Sasha claqua des doigts et proposa :

— Hey, sinon, on pourrait l'inviter à venir avec nous vendredi ? Ce serait plus parlant de lui montrer directement sur quoi on bosse, vous pensez pas ? L'idée eu l'air d'enchanter Malika, qui s'exclama :

— Ah mais oui ! Rin, il y a une Nocturne au Village Urbain des Érables à l'ouest de Paris. Viens avec nous, t'auras un chouette aperçu de ce qu'on cherche à faire.

— Une Nocturne ?

— C'est... Non, tu sais quoi ? Je préfère laisser la surprise. Mais je t'assure que ça vaut la peine de venir. On part vendredi en fin d'après-midi en bus et on rentre samedi midi. C'est environ trois heures de trajet.

Ouh là, partir faire une nuit blanche avec des personnes inconnues dans un quartier où je n'avais jamais mis les pieds ? Je pouvais presque entendre la voix de mes parents avec tous leurs discours de mise en garde avant que je ne parte à l'université. Ils avaient même forcé mon grand frère à me montrer des vidéos du type de bêtises qu'avaient fait ses copains pendant leurs soirées étudiantes.

Devant mon hésitation, Malika ajouta d'un ton presque chantonnant :

— Il y aura aussi un énorme buffet avec plein de

plats super bons !

Au diable la prudence. Je n'avais jamais pu dire non à de la nourriture gratuite.

Le problème, quand on étudiait les sciences, c'est que dès que quelqu'un te parlait d'une notion scientifique ou d'un projet qui semblait intéressant et que tu ne maîtrisais pas, tu te retrouvais à ne pas arrêter d'y penser.

Enfin, disons que c'était typiquement mon cas.

Me voilà donc à faire quelques recherches rapides dans la bibliothèque universitaire, au lieu d'étudier mon chapitre sur les antigènes et les cellules du système immunitaire.

À commencer par les différences en termes de vocabulaire. Luminescence, bioluminescence, phosphorescence, fluorescence...

« La luminescence est causée par diverses choses, par exemple le courant électrique ou les réactions chimiques [...] tandis que la phosphorescence se produit après qu'un échantillon soit irradié avec la lumière. [...] On distingue deux formes différentes de luminescence : la fluorescence, qui cesse très rapidement et la phosphorescence qui perdure plus longtemps. Leur différence réside donc dans la durée de l'émission lumineuse après excitation. »

J'étais surtout fascinée par la bioluminescence. Il fallait dire qu'un phénomène chimique qui permettait à des organismes d'émettre de la lumière,

c'était clairement le genre de choses qui me donnait des étoiles dans les yeux quand j'étais petite. Même maintenant, en fait.

Je me retrouvai donc rapidement plongée dans un bouquin sur les exemples de bioluminescence dans la nature. Les lucioles étaient bien évidemment les premiers animaux qui venaient en tête, mais il y avait aussi certains mille-pattes qui l'utilisaient comme mécanisme de défense ou de parade nuptiale. Il existait également un tas de créatures marines, toutes plus fascinantes les unes que les autres. Méduses, poissons lanternes, vampire des abysses.

Mais la photo qui me fascinait le plus, c'était celle de cette espèce d'escargot en Thaïlande : *Phuphania*. On pouvait voir sur le cliché un spécimen à côté de ses œufs, les deux brillant de la même lumière verte. L'image n'était pas si impressionnante que ça, comparée aux autres, mais je m'y attardai pendant plusieurs minutes à regarder les moindres détails. En quittant la bibliothèque, je ne pus m'empêcher de pousser un long soupir. J'espérai quand même que cette nouvelle lubie ne durerait pas longtemps. La dernière fois que je m'étais passionnée pour un projet (un puzzle de 30 000 pièces), j'avais failli arriver en retard à un oral.

Cette Nocturne ne serait juste qu'une petite soirée pour satisfaire ma curiosité scientifique, et rien d'autre. Une petite pause pendant mes révisions.

C'est en tout cas la promesse que je me fis alors que je garais mon vélo le lendemain dans un abri sécurisé,

pas loin de l'aire des départs de bus, où je rejoignis le reste du groupe. J'embarquai avec mon petit sac à dos qui ne contenait que le strict minimum : une gourde, un petit parapluie et un tupperware contenant le gâteau au yaourt et aux pommes que j'avais préparé la veille. Malika m'avait assuré que je n'avais pas besoin d'emporter quoi que ce soit, mais je me sentais mal à l'idée de ne rien emmener. Surtout qu'une de ses tantes allait nous héberger chez elle.

— Déjà, comme t'es là, ça fera une personne en plus pour faire la vaisselle et pour ranger, donc on pourra dormir un peu plus tôt, avait déclaré Malika.

De façon assez miraculeuse, aucune pluie n'était prévue pour ce soir. Au loin, on pouvait même deviner le coucher du soleil malgré la présence des gros nuages gris. Il y avait encore deux semaines, la région avait connu de grosses averses et plusieurs villes voisines avaient été inondées. J'avais lu dans le journal ce matin que les dégâts avaient pu être limités grâce à l'initiative régionale de planter le maximum de haies autour des endroits à risque, malgré la protestation de certains agriculteurs.

Je profitai du trajet pour en savoir plus sur mes camarades de voyage. Assis à ma gauche, Sasha entreprit de me montrer avec enthousiaste sur quoi iel travaillait :

— La plupart des vêtements utilisés la nuit se basent maintenant soit sur des LED, soit sur des matériaux électroluminescents. Donc, il y a toujours besoin d'avoir de l'électricité pour que ça marche. Du coup,

j'essaye de voir qu'est-ce qui serait le plus efficace entre basculer vers des encres photoluminescentes ou utiliser des nanoparticules bioluminescentes.

- Des nanoparticules ?
- Yep ! L'idée, c'est de les intégrer dans les fibres et elles réagiraient à la chaleur corporelle. Mais honnêtement, aujourd'hui, c'est plus pour faire joli que fonctionnel. Il y a encore du boulot pour trouver une solution durable avec ça. Ça demande aussi pas mal de matos. Donc je pense plutôt me concentrer sur les encres. Ah ! Et je suis aussi en train de travailler aussi sur une gamme de gilets réfrigérants. Attends, je crois que j'ai quelques croquis dans les premières pages de mon carnet !

Elouan, lui, travaillait en ce moment sur une paire de lunettes pour mieux voir la nuit. Comme l'arrière du bus était peu éclairé, il me proposa de les essayer. Elles ressemblaient à ces paires permettant la conduite de nuit, mais il avait rajouté quelques filtres et effectivement, j'arrivais à mieux cerner quelques détails avec. C'était assez impressionnant.

Par contre, il n'avait apparemment pas très envie de me donner plus de détails sur son invention, malgré mes nombreuses questions. À la place, il commença à me parler de ses activités en dehors de son cursus d'ingénieur. Notamment de sa participation avec la bibliothèque du campus au projet Alexandrie II, l'initiative internationale d'archivage des recherches scientifiques, notamment celles censurées par différents gouvernements ultra-conservateurs.

- Avec les blocages d'accès Internet répétés et les

attaques sur plusieurs sites scientifiques ces derniers mois, on a dû accélérer la cadence. Dis-toi que même nous, nos serveurs ont été attaqués fin décembre.

- Aïe, vous avez perdu beaucoup de données ?
- Ouais, mais on a eu une sacrée veine. L'équipe informatique avait réussi à faire un backup de notre boulot, ça s'est joué à quelques jours, sinon on perdait toute notre arborescence. Mais il y a une partie des recherches américaines qu'avaient récupéré nos collègues en Allemagne qui a été effacée, donc on doit leur redemander une copie. Bref, pour l'instant, on répertorie tout dans plusieurs disques externes, mais beaucoup souhaitent que les recherches aient une version papier. Mais nos imprimantes actuelles ne peuvent pas tout faire, d'autant que l'encre coûte de plus en plus cher. Il y a une des fondatrices du projet qui a même suggéré de réécrire certains documents à la main. Un peu comme faisaient les moines copistes.

Notre échange fut alors interrompu par notre voisine de devant. Elle avait écouté notre conversation et nous informa que son grand-père avait travaillé à l'Institut National de l'Audiovisuel en tant que formateur en archivage numérique.

Quelques minutes après cette rencontre qui tombait vraiment à pic et après un rapide échange de contacts, nous arrivâmes enfin à notre destination.

Il faisait déjà nuit, mais le quartier était aussi vivant qu'en plein jour. On entendait au loin la musique

alors que nous sortions du bus et il y avait une petite foule de gens qui se dirigeaient vers les bâtiments. Malika m'expliqua enfin ce qu'était cette fameuse Nocturne. La première semaine de Ramadan, les habitants du quartier organisait une soirée où tout le monde était invité. Au début, c'était pour faire un iftar, le repas de rupture de jeûne après le coucher du soleil. Puis plusieurs associations vietnamiennes de la pagode voisine avaient proposé d'apporter quelques plats végétariens. De jeunes artistes avaient ensuite lancé quelques séances de karaoké. Petit à petit d'autres idées virent le jour, l'événement fut baptisé après un vote la « Nocturne des Érables ». D'après Malika, cette année, ils avaient prévu un cinéma en plein air, avec un vieux vidéoprojecteur. Notre conversation fut interrompue par sa tante, une dame rayonnante appelée Nabiha Benjelloun. Après m'avoir remercié chaleureusement d'avoir apporté mon gâteau aux pommes, elle entreprit immédiatement de me faire un historique sur leur quartier. Ce fut à ce moment-là que je remarquais qu'Elouan et Sasha avaient déjà disparus dans la foule. Puis je vis Malika aller saluer d'autres personnes qu'elle connaissait, me laissant donc seule avec sa tante.

« Non, ne t'en va pas, reviens ! » la suppliai-je intérieurement

La malédiction d'être une introvertie passionnée par les sciences : on avait toujours du mal lorsqu'on rencontrait de nouvelles personnes. Du coup, j'essayai de me concentrer sur ce que ma nouvelle interlocutrice

me disait, en priant pour que Malika revienne vite. Mme Benjelloun m'expliqua que leur « Village Urbain » avait vu le jour il y avait à peine 5 ans et que les bâtiments faisaient partie d'un ancien hôpital public. Le projet avait été mené par plusieurs associations humanitaires spécialisées dans le logement et il s'inspirait à moitié du quartier les Grands Voisins de Paris 14^e ainsi que de différents éco-quartiers créés en Île-de-France.

Les questions autour du développement durable étaient bien entendu arrivées rapidement avec la crise climatique. Des micro-fermes avaient vu le jour, puis des habitants du quartier avaient eu l'idée de créer des liens avec les universités voisines pour encourager les étudiants à tenter des projets dans le quartier. L'une des premières initiatives avait été la laverie, dont l'électricité était fournie par la salle de sport située derrière. Ah, et bien sûr, il y avait un jardin partagé.

À mon grand soulagement, ce fut à ce moment-là que Malika décida de revenir. En nous entendant parler de ce dernier projet, elle décida de m'y emmener. Nous quittâmes donc sa tante et nous nous dirigeâmes derrière un des six grands bâtiments, où un immense espace de culture s'y étendait. Ce jardin partagé contenait une soixantaine de parcelles, chacune équipée d'un système d'arrosage et de lampes, le tout fonctionnant à l'énergie solaire. Mais surtout, trois d'entre elles avaient été dédiées au projet Nox et Malika se lança immédiatement dans une explication très enthousiaste en me les montrant :

— Regarde celle-là, on y a planté uniquement des fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit. Ça rend bien non ? Là, tu as les cactus : cactus vanille, pitaya jaune. Ici des primevères du soir. Ah, là, c'est une de mes expériences. Des roses et des pourpiers bioluminescentes. J'essaye aussi de faire la même chose avec les succulentes, là, mais comme tu vois, ce n'est pas une grande réussite pour l'instant. Mais c'est pas le plus cool, vise-moi un peu ce qu'il y a dans cette serre.

En rentrant à l'intérieur de celle-ci, effectivement, « cool » était le bon terme choisi.

L'endroit était légèrement mieux éclairé que la salle du Club des Projets. Cela n'avait pas l'air exceptionnel, dis comme ça, mais le détail incroyable était que la source lumineuse provenait exclusivement des rangées de champignons installées sur des troncs posés le long de la serre.

Malika m'expliqua qu'il s'agissait d'une espèce appartenant à la famille des Agaricales et que pour arriver à ce résultat, elle avait dû faire plusieurs tests en termes de substrat utilisé, de température et de niveau d'humidité. C'était dans tous les cas vraiment sympa, je me serais crue dans une scène de film de science-fiction avec cette lumière verte autour de nous.

Mais Malika n'en avait apparemment pas fini :

— Mais bon, ce n'est clairement pas assez en termes de lumens. Limite, ça ce sera utile que pour indiquer des endroits précis. Ah ! Viens avec moi dans la cave ! J'ai un autre truc à te montrer.

Cette phrase, normalement, c'était la réplique du début d'un film d'horreur. Ce qui ne m'empêcha pas de la suivre. Il fallait dire que son excitation était vraiment contagieuse.

Elle m'emmena dans le sous-sol d'un bâtiment. Après avoir descendu les marches, elle ouvrit une pièce avec une clé. À l'intérieur, il y avait... Des rangées d'aquariums posées sur des étagères ?

Malika sortit aussitôt une autre phrase qui aurait, elle aussi, pu figurer dans un film d'horreur :

— Ferme les yeux et rouvre les quand je te dirai !

Je m'exécutai quand même. Je l'entendis fermer l'interrupteur, déplacer un ou deux objets, puis elle fit :

— Ta-dah ! Vas-y, tu peux regarder maintenant.

La cave était à présent baignée dans une lumière bleutée qui provenaient des aquariums. Ceux-ci présentaient différents degrés de luminosité, mais on voyait effectivement plus clairement que dans la serre. Malika m'expliqua que la lumière était produite par des bactéries baignées dans une solution particulière, mélangée avec des nutriments liquides et de l'air. Un agitateur électronique s'occupait de secouer le mélange pour continuer à apporter de l'air et à permettre aux bactéries de proliférer, ce qui permettait cette réaction bioluminescente.

Quand ces dernières finissaient par mourir, elles remontaient à la surface et étaient évacuées par un système d'aspiration. Elle travaillait encore sur des idées concernant le recyclage, mais on pouvait pour l'instant tout simplement les incinérer.

Malika m'apprit également qu'il y avait quelques

volontaires aux Érables qui passaient du temps dans la pièce. Certains y faisaient de la méditation, d'autres la sieste. Ils s'occupaient d'entretenir les aquariums et remplissaient aussi pour elle quelques questionnaires sur leur utilisation de l'endroit. Comment ils se sentaient, quelle intensité lumineuse était la plus propice à leurs activités, etc. Elle comptait emmener trois de ces aquariums et quelques champignons pendant leur expédition pour voir comment ses installations supporteraient le trajet et aussi avoir des retours de leurs homologues au Maroc.

— Bon, ce n'est pas tout ça, mais je commence à avoir faim, pas toi ? Viens, ma tante a fait sa spécialité : un tajine aux légumes. Ah ! Et elle veut aussi nous faire goûter ses pastillas à base d'insectes.

Elle continua à me parler des premiers résultats de ses recherches alors que l'on quittait la cave. C'était vraiment passionnant de l'écouter. Arrivées dehors, nous retrouvâmes Sasha et Elouan, ce dernier s'exclamant en nous voyant :

— Hey, Malika, Rin ! Vous venez, le concours de karaoké va commencer ?

Ouh là, je n'aimais pas du tout chanter en public. Mais Sasha eut le malheur de rajouter :

— Les participants ont droit à des crêpes !

Effectivement, j'avais clairement trop chanté, trop mangé et j'allais certainement en subir les conséquences le lendemain. Mais là, tout de suite, j'étais assise sur le balcon de l'appartement de la tante de Mme Benjelloun, à regarder la fête se terminer et la

cour se vider petit à petit et je n'avais aucun regret. Nous avons fini d'aider à faire la vaisselle et tout avait pratiquement été rangé. Malika me rejoignit, une assiette de pommes qui venaient d'une des micro-fermes voisines.

Je pointai du doigt quelque chose au loin que je n'avais pas remarqué en arrivant :

— Cette fresque, ça vient du projet Nox ?

— Ah, non, ça vient d'un groupe d'artistes du coin. Ils ont utilisé des bombes de peintures photoluminescentes. On voit bien, là, parce qu'il y avait du soleil cet après-midi et le mur est orienté plein sud. Ça en jette, hein ?

La fresque était effectivement très impressionnante, rien que par sa taille : une bonne dizaine de mètres de large à peu près et le double en hauteur. Avec un style que l'on aurait pu définir comme de l'art abstrait avec toutes ces formes géométriques. On pouvait cependant facilement deviner ce que l'œuvre représentait : des lucioles voletant autour d'un immense arbre multicolore, un érable de toute évidence, avec des enfants qui jouaient au pied de celui-ci.

Malika me donna un coup de coude et fit remarquer :

— Hey, j'ai pas arrêté de parler de moi et du projet Nox pendant la soirée. Et toi ? T'as déjà décidé quel sujet de recherche t'allais soumettre à l'université pour postuler à ton Master ?

Sa question plomba immédiatement ma bonne humeur. Et ça se voyait clairement sur mon visage, car elle ajouta :

— Ouch. C'est tellement la cata que ça ?

La cata, c'était une façon de parler. Disons que ça m'empêchait de dormir certaines nuits et que j'avais toujours la boule au ventre rien que d'y penser.

Après un moment de silence, je décidai de me jeter à l'eau et de tout lui raconter :

— En fait, j'étais rentrée dans cette université parce que pendant les Portes Ouvertes, j'avais appris que c'était pratiquement les derniers à accepter les recherches sur les maladies rares. Je voulais... Enfin, il y a une maladie. Ça s'appelle la macrothrombopénie. C'est quand on a peu de plaquettes et plus grosses que la normale. C'est... Ma marraine avait travaillé dessus avant que son laboratoire ne ferme à cause de coupures de budget. Elle avait gardé pas mal de documentation et je voulais continuer ses travaux. J'avais préparé tout un dossier dessus. Mais...

— Mais l'université a arrêté il y a deux mois les appels à projets en ce qui concerne les maladies rares, c'est ça ? compléta Malika.

C'était tellement injuste ! Si j'avais soumis mon projet l'année dernière, ça aurait marché. Enfin peut-être que non, si j'étais honnête avec moi-même. La responsable m'avait dit que ce type de recherches aurait eu peu de chance quand même d'être accepté. Qu'il fallait un projet plus porteur, plus novateur pour que l'université considère de le sponsoriser derrière. Et donc me revoilà revenue à la case départ, à suivre un groupe de seniors pour en savoir plus sur leur projet obscur. Clairement un truc que je n'aurais jamais fait en temps normal, mais au fond, j'avais

sans doute l'espoir d'être à nouveau inspirée. Et tout ça, c'était sans parler de tous les autres soucis que je rencontrais pendant mes études.

— Quels genres de soucis ? questionna Malika.

Ce soir-là, sur ce balcon, ce fut comme si une digue avait cédé, me libérant un flot de paroles que je ne pouvais pas arrêter. Je racontai comment beaucoup de machines tombaient régulièrement en panne, heureusement qu'il y avait un Repair Café sur le Campus, mais même les réparateurs et réparatrices bénévoles avaient du mal à trouver les pièces détachées. Pas étonnant, vu que les sociétés ayant conçu les appareils avaient pour la plupart fait faillite durant la dernière grande crise.

Et avec les lois récentes sur l'expérimentation animale, y compris les nouvelles taxes pour chaque souris testée, de nombreux projets de recherche étaient rejetés. Il y avait aussi cette documentation à remplir depuis l'année dernière pour s'assurer que le moins de déchets plastiques possible était fait en laboratoire, mais les entreprises de recyclage changeaient tout le temps en ce moment, c'était le chaos. Je ne savais même pas pourquoi je déblatérais tout ça à Malika. Elle était en dernière année, elle était certainement au courant de tout ça. Mais elle se contentait de hocher la tête pendant que je lui balançais toutes mes plaintes et mes doutes.

— Je sais pas quoi faire, je t'avoue. En fait... C'est même un peu la loose, tu vois. Enfin... Non, je ne pense pas que toi, tu...

J'étais en train de bafouiller. Et plus les mots sortaient

de ma bouche, plus ma honte augmentait.

Je décidai donc de l'occuper en la remplissant de tranches de pommes plutôt que de sortir d'autres âneries de jeune étudiante déprimée. Ça me semblait une bonne stratégie.

À côté de moi, Malika restait toujours silencieuse, du coup je poursuivis tout de même d'une petite voix :

— Je sais pas... Parfois je me dis que je suis pas au bon endroit. Je devrais faire quoi, d'après toi ?

Malika poussa un grand soupir, puis commenta :

— Si tu veux mon avis, déjà, sois plus cool avec toi-même.

Ha ! Ça, c'était plus facile à dire qu'à faire. Je savais que j'étais une boule d'anxiété ambulante.

— Tu sais, au début, la plupart des profs ne croyaient pas trop dans mon idée. Encore moins de faire une expédition scientifique au Maroc, admit-elle.

— Pourquoi ? Votre projet est vachement utile !

— Pour qui, selon toi ?

— Bah... Pour tout le monde !

— Sur le forum dédié aux projets, on s'est pris beaucoup de remarques qui disent le contraire. Que c'était juste destiné à aider une « certaine population », quand ils ne voulaient pas dire « juste les musulmans », ou qu'on serait à la solde de grandes boîtes.

— Mais ça va pas bien dans leurs têtes ?

Cela fit rire Malika qui rétorqua :

— J'avoue, moi aussi au début j'avais envie d'aller dans la salle de classe de tous ceux qui postaient ce genre de trucs et d'aller leur casser la gueule

devant tout le monde. Mais à part les commentaires racistes, ils ont tout à fait raison de critiquer mon projet. C'est vrai qu'il y a un risque que des patrons essaient de prendre les conclusions de nos recherches pour inciter à instaurer de plus en plus de services de nuit, sans se préoccuper de la santé de leurs salariés.

Elle commença à citer les différents dangers en question : changements des rythmes de protéines et de glucose dans le sang, troubles du sommeil, risques de maladies cardio-vasculaires, dérèglement du métabolisme ou encore diabète de type 2. Il y avait eu même des études qui l'associaient à un facteur de risque accru de cancer du sein chez la femme. En plus des critiques sur la finalité de son projet, Malika me parla également de la pression du corps professoral : — Ils me demandaient pourquoi je ne bossais pas plus sur des problématiques liées à notre alimentation dans le futur ou sur des projets en collaboration avec les étudiants en agro. Elouan se prend encore des remarques similaires de sa tutrice sur son choix de ne pas se diriger vers les énergies solaires. La mienne ne comprenait pas non plus au début pourquoi je m'entêtais à vouloir passer un Master en sociologie en parallèle, même si je passais mon temps à lui prouver qu'étudier les habitudes des populations qui travaillent la nuit m'aidait dans mes recherches.

Elle poussa un long soupir et révéla :

— C'est surtout grâce à Sasha et son idée de vêtements thermorégulateurs qu'on a réussi à convaincre

l'université. En plus du fait qu'iel a une sacrée tchatche. Ça a rendu notre projet un peu plus sexy et on a pu obtenir du budget. Et le pire c'est qu'iel ne nous accompagnera pas au Maroc.

— Hein ? Mais pourquoi ? demandais-je.

J'avais cependant des soupçons sur la raison et ils se révélèrent corrects :

— Le pays ne reconnaît pas les passeports étrangers des personnes non binaires. Il y a eu aussi des incidents récents là-bas. Les professeurs des universités partenaires que nous allons visiter nous ont déconseillé de venir s'iel nous accompagnait. Sasha a décidé de rester avec Maé à Montpellier pour continuer certaines expériences en France pendant qu'Elouan et moi on irait au Maroc.

En entendant ça, j'avais envie de hurler de colère. Et en même temps, je me sentais fatiguée et incapable de dire ou faire quoi que ce soit. Bizarrement, Malika ne semblait pas surprise devant mon manque de réaction. Elle se contenta de me proposer à nouveau quelques morceaux de pommes, que je me mis à dévorer rageusement.

— Écoute Rin. Je sais qu'à l'université, tu entends souvent que nous...

Elle s'éclaircit la gorge de manière un peu théâtrale et continua de façon pompeuse :

— Que « nous dessinons le futur et que nous portons de nouveaux modèles d'espoir, de nouveaux projets qui façonneront une vie meilleure et qui aideront le plus grand nombre possible ! Que nous sommes le dernier rempart face à la montée de

l'ignorance des anti-sciences et de l'avidité des grandes corporations ».

J'éclatais de rire. Je n'avais pas pu m'en empêcher, Malika imitait trop bien notre directrice pendant ses discours de début d'année. Elle devait avoir une sacrée oreille musicale, pour être capable d'imiter aussi bien son léger accent américain.

Malika continua, le regard perdu au loin.

— Mais la vérité, Rin, c'est qu'on ne va pas sauver le monde. Parfois, on aura beau bosser sur des trucs, ça ne va pas marcher. Peut-être que des entreprises nous mettront à nouveau des bâtons dans les roues. Peut-être qu'un nouveau gouvernement fera machine arrière et qu'on se retrouvera encore à essayer de les convaincre ou à faire barrage à de nouvelles lois tordues. On fait juste de notre mieux, c'est tout. Et crois-moi, c'est déjà pas mal. Au moins, on essaye et on continuera d'essayer.

Ou à se battre, ou à trouver des moyens détournés.

Des larmes de frustration commençaient à me piquer les yeux et je tentai de les essuyer de manière la plus discrète possible. Malika le remarqua quand même et me posa doucement une autre question :

— Hey... Tu veux un hug ?

Je hochai la tête en guise de réponse, la gorge encore nouée. Je la sentis me prendre dans ses bras et ça me fait un peu bizarre. À part ma mère, personne dans ma famille ne m'étreignait vraiment comme ça. Mon grand frère n'était pas trop comme ça, lui, c'était plutôt des ébouriffages de cheveux ou des tapes sur le front.

Après quelques instants de silence à rester dans cette position, Malika me relâcha, puis reprit la parole :

— Tu sais, moi, j'adorais les lampes à lave quand j'étais petite. Une fois, j'avais huit ans, j'ai essayé d'en démonter une parce que je voulais savoir comment ça marchait. J'avais foutu un de ces bazars ! Et même après avoir été punie, j'ai voulu retenter l'expérience en piquant celle d'une de mes cousines, qui ne fonctionnait plus. Dis-toi que j'avais même réussi à la faire remarcher en réparant le câble ! Ma mère aime beaucoup raconter cette anecdote en disant à tout le monde que j'étais destinée à jouer les scientifiques un peu fofolles. J'imagine qu'elle n'a pas tort. En tout cas, je savais juste que j'étais à fond dans tout ce qui touchait à la chimie et que j'en ferais mon métier. Tandis que j'essayais tant bien que mal mes joues mouillées par les larmes, un souvenir me revint en tête :

— Moi... Je crois... Que c'était avec les escargots.

— Des escargots ?

— Il y en avait plein vers le potager de ma marraine. Et un jour, j'en ai vu qui était au milieu de l'allée. J'ai voulu le ramasser, mais Cathy... Enfin, ma marraine m'a dit de bien tapoter sur sa coquille pour qu'il bave, pour que ça supprime toute adhérence avec le sol. Parce que ça pouvait le tuer si je le décollais d'un coup. Après, on a récolté sa bave et on l'a regardé au microscope. Je trouvais ça génial quand j'étais gamine. On a passé des heures à observer plein d'autres trucs avec. Des cheveux,

des feuilles, des peaux d'oignon... Je... Moi aussi, j'adore les sciences. J'ai toujours voulu faire ça.

Malika esquissa un sourire et me donna une tape amicale sur l'épaule :

— Faut que tu laisses personne, ni rien te faire oublier ça.

— Ouais... Ouais, je vais essayer.

— Pas juste essayer ! La prochaine fois que tu sens que ça risque d'être le cas, bah tu les emmerdes bien fort dans ta tête.

— Malika !

— Ou sinon, parles-en à quelqu'un. Même à moi, ou Sasha ou Elouan. On est passé par là aussi. Et je t'interdis de dire que tu as peur de nous déranger ! N'essaye même pas d'y penser ! Interdit. Sous peine d'amende.

Sa déclaration réussit de nouveau à m'arracher un petit rire. Malika s'étira de tout son long, puis déclara :

— Allez, trop d'émotions pour ce soir, on va aller se coucher, hein, Rin ? Au fait, Rin, c'est ton prénom entier ou c'est un diminutif ?

Je mis un instant à reprendre mes moyens, avant de répondre :

— Ah, ça vient de Ha-rin. Mes grand-parents paternels sont coréens.

— Tu sais le parler ?

— Un peu... J'avais pris quelques cours au collège et au lycée.

— J'adore apprendre de nouvelles langues. J'aimerais bien que tu m'enseignes quelques phrases. Et en échange, je te passerai quelques bases en arabe.

Deal ?

— Deal.

En rentrant à mon appartement d'étudiante le lendemain, je n'eus pas vraiment le temps de repenser au projet Nox ou à ce que Malika m'avait dit. Beaucoup de devoirs et de projets de groupe m'attendaient et je passai donc mon dimanche et mon début de semaine à essayer de sortir la tête de l'eau.

Mais qui disait nouvelle semaine à l'université disait aussi nouvelle catastrophe imprévue. Cette fois, c'était une de nos machines de laboratoire qui était tombée en panne. On l'utilisait pour nos tests Western Blot pour la détection et la quantification des protéines, par fluorescence infrarouge. Et comme ce machin coûtait des milliers d'euros, c'était fichu pour mon travail de groupe sur le sujet. Et encore, c'était beaucoup moins catastrophique pour nous que pour les élèves en dernière année qui faisaient leur thèse à l'aide de cette machine.

Par contre, notre prof, Mme Martius, avait décidé de nous faire le pire truc à la place : des séances d'histologie. À force de regarder des lames de tissus adipeux colorés au microscope et les dessiner toute la journée, j'avais fini par péter un câble et par m'enfuir une heure avant la fin en me retenant de hurler dans les couloirs.

Et je n'avais toujours pas d'idée pour mon projet de Master.

Bref, la semaine avait été horrible et ce fut avec une humeur massacante que je rentrais chez mes parents

pour le week-end.

Ou plus exactement, comme le remarqua mon grand frère adoré : « Bah alors, Rin-rin, tu en tires, une tronche. T'as tué quelqu'un à ton labo ? ».

J'adorais Lee, vraiment. Mais à ce moment-là, j'eus juste envie de lui balancer mon sac sur la tête et de ne plus supporter ses taquineries pendant quelques mois. Ironiquement, mon vœu finit par se réaliser. Pendant qu'on était en train de dîner, il nous annonça que début juin, il allait devoir partir de la maison vers 21 heures. Son entreprise de construction ferroviaire avait ouvert de nouvelles places pour le service de nuit pour les salariés intéressés.

— Ils ont besoin de monde pour entretenir les nouvelles lignes commerciales et c'est pas mal payé, affirma Lee.

— De combien ? demanda mon père.

— 50 % de plus. Ils essayent d'attirer du monde.

— Tu vas manquer encore plus de vitamines D ! Ma sœur m'a dit que les travailleurs de nuits avaient souvent de gros problèmes de santé ! Tu es sûr de vouloir le faire ? s'inquiéta ma mère.

— C'est juste pour cet été, Maman.

De mon côté, je restai silencieuse. Franchement, si ça, ce n'était pas un signe du destin, je ne savais pas ce que c'était. Quand mes parents et Lee finirent enfin de débattre sur le sujet, je me lançai à mon tour :

— Hey. En parlant de ça... J'aimerais discuter avec vous d'un truc aussi. Il y a ce projet scientifique à l'université pour cet été et je pensais y participer.

SYSTÉMATIQUE BUFFONESQUE

JULIETTE RIMETZ

J'avais froid, j'ai allumé une clope, m'y suis repris à deux fois, à cause du vent. Il siffle dans les oreilles, s'immisce dans le moindre interstice. Il me glace et me chasse de cet endroit qui me terrifie et pourtant, m'attire.

Je caille, les lèvres sur le filtre, les doigts en *full* nicotine, les *sneakers* toutes neuves dans la merde de goéland. Je suis fille du bitume, modelée Hausmann, les idées ceinturées par le périph. D'où je viens, la nature s'incarne en talus piqués de pâquerettes sur lesquels pissent les chiens. Point.

Au bout de la rue, la mer bourrée d'écume bat la digue, se jette contre le granit. En constant mouvement. Oppressant. Ça vole, ça nage, ça bouffe, ça baise, ça chie... Oh, je veux dire, ça excrète. De lourds nuages lévitent au-dessus de l'eau. La météo n'en finit pas de tergiverser. Je crois qu'il va pleuvoir. C'est effroyable toute cette énergie libérée. Qui pour la dompter ? L'aperçu me suffit. Je rebrousse chemin, marche arrière dans les terres.

La Bretagne. Je revois ma tante, son sandwich sur un banc du Jardin des Plantes, des bouts aux pigeons gras, la statue de Buffon sur un piédestal, les fleurs en parterre, les taillis au cordeau.

« C'est super qu'une partie de l'enseignement soit délocalisée. Je connais Quiberon et c'est très joli ». « On ne va pas à Quiberon, Tata. » « Ah bon. Où allez-

vous alors ? ». Je lui ai répondu, puis l'ai laissée ressassier sa géographie et émietter son jambon-beurre, en farcir inconsciemment la panse des volailles. *Columba livia*. Je suis repartie cultiver mon seum sur les paillasses carrelées de la Fac de sciences. Sur une palissade à l'entrée du campus, quelqu'un avait taggué un « Buffon = bouffon », avec un esthétisme à iel, le B étant particulièrement genré ♂.

À présent, je languis dans un toponyme breton qui sonne hostile. Je pensais même que c'était en Russie, dans le fin fond de la Sibérie. Première hypothèse : les enseignant·es chercheur·ses de l'Université avaient provoqué les grands tarés qui gouvernent le monde. Iels s'étaient faits levé·es. Leurs étudiant·es paieraient les peaux cassées d'un darwinisme à peine dissimulé dans les plaquettes de licence-master. Hop, au goulag ! Deuxième hypothèse : mes camarades de promo et moi étions trop nul·les. Cas désespérés dès le départ, car débarqués par hasard après un bac à la carte. Astrologie, poney-piscine, ingénierie de la ligne droite. Inutile de s'encombrer de cette espèce dégénérée. Qu'on accélère son extinction sur l'arbre phylogénétique de l'évolution. Hop, au goulag ! Troisième hypothèse : y en a-t-il une ?

Je rejoins le parking de la gare. Un car, moteur arrêté. Un groupe d'étudiant·es aussi paumé·es que moi tourne autour. Ça cause un peu. Je fourre mon mégot dans ma poche. « On t'a gardé tes affaires. » « Merci. » « C'est comment ? » « Venteux et mouillé. » « Tu as aperçu la mer ? » « Oui. » « Le chauffeur vient juste d'arriver. » Tu as vu les infos ? Iels ont découvert un

truc super ! » « Ah ouais ? Comment mettre fin à la connerie dominatrice ? » « Reloue, ton ironie » « Sorry. C'est quoi cette news ? » On me tend un smartphone. Une vidéo. Le conducteur ouvre le coffre à bagages. « Fake ? » « En cours d'authentification. » « Mouais. » Je case ma valise à côté de celle des collègues, puis grimpe dans le bus. Le peuple doute et c'est voulu.

Je range mes affaires dans l'armoire d'une chambre *spartiatement* parfaite. Un lit, une penderie, quelques étagères, un bureau, une lampe dessus, un flyer de présentation de la Station de recherche qui nous accueille, estampillé d'un gros logo de mon université parisienne. Ça fait en même temps *high-level* et mainmise de la Capitale sur sa médiévale province. « En même temps ». Choisis ton camp.

« Buffon = bouffon. » J'y repense. De qui parle-t-on ? De l'éminent fondateur du Museum National d'Histoire Naturelle ou du nouveau Président des États-Unis ? Après avoir écouté des *punchlines* cauchemardo-hilarantes pendant quatre ans, voilà qu'une casquette rouge en cachait une autre.

Ainsi, la paléobiologie marine, la sédimentologie, la stratigraphie et la tectonique sont des sciences inutiles, excepté lorsqu'elles conduisent à l'*Oil & Gas*. Mais après tout, Buffon, le naturaliste du XVIII^e siècle et grand industriel, ne privilégiait-il pas le cheval laboureur à la rainette dans son écosystème lacustre ? Le conflit mondial couve. On se ronge les ongles,

croisons les doigts pour que Buffon l'Américain ne fasse pas appel d'air. On colmate par la diplomatie – Je m'étonne que ça ait tenu jusqu'à présent – mais la quantité de linge humide vient à manquer. *Notre maison brûle...*

La fenêtre de ma chambre donne sur une aire de camping-car et un coin de grève à marée basse, nommée Baie de Morlaix. Mords-les ! Je ris d'angoisse et de férocité. Le vitrage en poreuse interface entre le sauvage et moi. Ça percole tout doux. Je suis en pleine adaptation.

On nous a parlé d'un *food-truck*. Je descends. Dans l'allée, les collègues attendent leur tour. Ça parle de tous les côtés. Pourquoi ce quinconce ? Ne peuvent-ils pas faire la queue ? J'ai un gros problème avec la foule et de manière générale avec les choses mal ordonnées. Le vent rabat les odeurs de friture par intermittence.

« Deux *fishs*, pas de frite. » « Tu en penses quoi des *news* ? » « Il y a de la ciboulette dans la sauce, c'est pas mal. » « Les cours commencent demain, j'ai hâte. » « Je ne sais pas quoi penser. » « Quand ça tourne au sensationnel, mieux vaut se méfier. » « Du citron, s'il vous plaît ! » « Tu as entendu parler de la bibliothèque de la Station de recherche ? » « Vite fait. » « Servi avec de la salade et des carottes râpées. Ça rafraîchit. » « On a grave eu raison de prendre biotech en option, on sera aussi riches que ces cons à la télé. » « Doubles frites ! » « Tu rigoles, j'espère ? » « Hum, croustillante la panure du *fish* ! » « Que du *soft*, pas de bière, dommage. »

J'annonce que je reviendrai quand il y aura moins de *people*, que ça me stresse. On se moque de moi. On est une douzaine à patienter. Ça compare au métro parisien. J'ose demander s'ils ne se sentent pas trop dépaysés « Grave qu'on l'est ! Total kif, l'aventure. » Ouais. Personne ne m'a accompagné lorsque j'ai dit vouloir m'approcher de la mer au lieu d'attendre le chauffeur de car, tout à l'heure. Je garde pour moi le commentaire, attrape deux frites dans un paquet tendu, quitte ces baroudeur•ses de Panurge, leurs yeux en joie, leurs doigts huileux et citronnés dans les bourrasques de boules de gras qui s'amuse en *Kame Hame Ha*.

Ce que je pense des infos ? Bah, je n'en sais rien, j'y crois à peine. Pas d'optimisme. Ça devrait. Ça ne l'est pas. Je respire l'anxiogène depuis bien trop longtemps. C'est comme la surconsommation de *junk food*, ça finit par boucher de cynisme les artères. *Collapsologie*. La cigarette aussi ! Je sais. Sommes-nous ici pour nous décrasser, nous soigner ? Hypothèse numéro 3 ?

Pas-à-pas, je contourne le bâtiment-dortoir, découvre sa face cachée à l'abri de grands pins sculptés par les tempêtes. Des chênes épars émergent des broussailles. Des insectes bourdonnent, se préparent à la nuit. Un reste de potager ancien, les ruines d'une chapelle arc-boutée. Je reste sur le seuil du mésocosme. Qui serais-je pour oser en bousculer la richesse, écraser le latin de Linné ? Grottesque serait de dicter les droits

de cet écosystème, du haut de ma pyramide, du bout de ma chaîne. La grande prédatrice que j'incarne baisse les oreilles et renfrogne son nez, recule en silence, limite apeurée.

J'ai faim. Je rejoins le *food-truck* par l'entrée du domaine.

Un courant d'air me frappe au détour, soulève le gravier. Un vélo m'évite de justesse, freine et dérape, tape sa roue sur un gros caillou, stoppe net. La bicyclette transfère son énergie cinétique au pilote, qui vole en soleil et retombe lourdement. Pomme de Newton mise en équation par Lagrange. Le résultat saigne de la joue. Ce n'est pas joli, joli.

« Pardon. Je ne t'ai pas entendu. » « Merde, ça fait mal. » J'aide le cycliste à se relever. Il grimace. « J'ai utilisé ma sonnette ! » « Tu aurais pu ralentir en t'engageant dans cette propriété privée ! » « J'ai senti le dîner » « *Fish & Chips* avec de la salade et des carottes râpées. Tu es étudiant à la Station ? » « En thèse. » « Oh ! Quelle année ? » « Deuxième. Mi-parcours. Écologie marine pure. » Je sens qu'il regrette l'aveu de la spécialité, surtout quand je demande s'il y a encore des financements pour ça. « Très peu. » Morne réponse. « Ça craint. » « J'ai faim. » « *Fish & Chips* ? » « Bah, s'il y a de la salade ! » Clin d'œil. Je souris. Tout finit bien.

Nathan, c'est son nom, salue en intime le propriétaire du camion. Écologue marin et gay, c'est à dire un survivant de notre belle société effondrée. Amoché toutefois par l'arrêt brutal de l'équilibre dynamique d'un vélo en terrain accidenté.

Nous mangeons au milieu de ceux qui terminent leur repas, digèrent déjà. Certain•es partent, fatigué•es par le voyage en train. Nathan parle peu et, lorsqu'il le fait, pèse ses mots, articule des banalités. Avril, les jours qui s'allongent, le printemps, les touristes de retour, la mer salée, la 7G aléatoire. Que vient-il faire ? Nous jauger, nous juger ? En sentinelle des profs ? Il nous écoute nous présenter, le regard inquiet posé sur nos smartphones. Lui n'en a pas. Ses mains s'ouvrent et se referment, miment et accompagnent avec aisance et liberté. Celle qu'il ne se permet pas dans ses paroles prononcées.

Je focus sur ce jeune chercheur au prénom commun de début de Génération Alpha. Né immergé dans le 100 % numérique, gavé d'informations en accès illimité, vraies ou fausses, éco-anxieux à l'extrême, ultra-consommant et *gamifiant* le monde pour oublier et tenter de s'en sortir. Refusant enfin l'entrave digitale. Ce délire artificiel instillé par les pouces sur le verre trempé, les tympan colmatés de la mousse des casques, les yeux éblouis de bleu.

Nathan a les jambes solides et le dos droit des gens qui marchent et observent, les gestes souples et le souffle ample des vététistes, la curiosité de s'émerveiller d'une lagure en fleur qui ploie sous la brise.

Je vois ce genre de détails. Ma force. Mais en milieu

naturel ouvert, ils s'ajoutent et m'écrasent. Les *big data* non triées et perçues par mes cinq sens me submergent. Je me noie sans arrêt. Ma faiblesse. Dans ces cas-là, je m'isole, allume une cigarette, récite en naturaliste névrosée la classification systématique en me balançant d'avant en arrière. *Lagurus Longifolius* L., famille des Poacées.

Le service est fini. Le vélo est rangé entre deux friteuses. La roue avant est voilée. Le cuistot rabat l'auvent de la camionnette, puis s'installe au volant, Nathan sur le siège passager. Le *food-truck* disparaît dans la nuit qui tombe. Les bruits changent, nous rappellent que nous sommes des animaux diurnes et que l'heure est venue de remonter dans notre arbre et de *swiper* sur les réseaux dits sociaux, en parfait *Homo sapiens technologicus*.

La breaking news a-t-elle été confirmée ou démentie ?

J'ai mal dormi. Le châssis sous le vent n'a cessé de claquer au rythme d'un métronome désynchronisé. Ça m'a rendu folle. J'ai tenté le casque de musique et l'oreiller dessus, ai failli mourir étouffée. Nous ne sommes rien face à la thermodynamique atmosphérique, excepté pour dérégler *allegro* le système. Cyclones jupitériens, sécheresses martiennes, canicules vénusiennes. Je ne vais pas tous les faire, mais suis bien vénère.

Poches sous les yeux, cheveux non brossés, clope à moitié pliée au bec, je descends, attirée par la mer. Je

remonte le sentier, y cherche vaguement des traces de freinage de vélo, longe l'aire de camping-car, laisse dans mon sillage le fumet de gloire de Philip M. Il faut que j'arrête. Dur, dur, la vertu. Les touristes sont des lève-tôt. Ça chuchote dans le camp. De la vaisselle tinte.

« Déjà debout ? » « Nathan ? Tu loges ici ? » Il perçoit mon indignation, ne répond pas. Je reprends : « Par choix ou par nécessité ? » « Curieuse ! À quoi cela t'avancerait de savoir cela ? » Je rougis et bafouille deux syllabes d'excuse, finis ma cigarette.

Il me défie : « Suis-je l'écolo emmerdeur qui a décidé de vivre dans un tipi ? Le défenseur de l'ormeau tuberculeux et du quinoa bolivien ? » *Haliotis tuberculata* et *Chenopodium quinoa* Willd. Je pense en mantra pour évacuer ma honte, tandis qu'il enfonce le clou : « Suis-je ce thésard passionné, vivant de science et d'eau fraîche, sous le seuil de pauvreté, mangeant un jour sur deux des coquillettes achetées à l'épicerie solidaire ? » « Les coquillettes, c'est du blé dur ? » « Euh, je crois. » *Triticum turgidum* L. Je l'ajoute à la liste. Trois noms, trois coordonnées dans mon référentiel. Je triangule et stabilise, me calme et affirme : « Difficile de s'extraire des stéréotypes, non ? » Il acquiesce et son regard redevient doux.

« J'allais courir, tu m'accompagnes ? », dit-il en lançant ses chaussures. Je manque de m'étrangler avec ma salive. Il ajoute : « Même les rats de bibliothèque peuvent devenir rats des estrans ! » « C'est ainsi que tu me vois ? Ne parlait-on pas de stéréotypes ? » m'exclamé-je avant d'entamer une belle quinte de

toux. Il s'éloigne déjà. J'entends son rire moqueur et ses foulées sur les cailloux. Il laisse passer une voiture, puis traverse la route qui mène au sentier côtier. Je déteste ces gens *chill*.

Et qui ont raison, lorsqu'ils me traitent de rat de bibliothèque. J'aime trier, classer, étiqueter, ranger. Je plonge dans le vivant dessiné, les croquis annotés, couchés sur le papier. Les miens, ceux des autres. Mes fiches de cours sont illustrées. Je synthétise et organise. Ma spécialité est la systématique du désordre où règnent des familles de mal embranchés. Peu classe !

Certain•es se rebellent, crient au scandale. Dans les rues, iels manifestent. Sur les réseaux sociaux, iels protestent en amateur•rices de la communication et professionnel•les de la dérision. *La colère à son apogée bat son plein !* légende une photo publiée de trois pelé•es sur une grand-place. Quant au camp adverse, il hurle fort depuis son estrade, derrière son pupitre. Il crache son sectarisme et danse. Indécente mascarade accompagnée des larsens des micros. Perfide distraction quand dans les labos, ça entre à coup de bottines dans les portes pour karchériser la science.

Ça obscurcit. Ça annonce en dilettante la suppression des lignes budgétaires, main droite sur le *putter*, la gauche sur le bouton de la bombe nucléaire. Leurs copains d'intérêt rigolent, trinquent à la vodka, entassent du polyamide dans des conteneurs eux-mêmes empilés dans les paquebots géants, jouent à la bataille navale à grands renforts de drones en

meutes, les doigts astiquant les joysticks, extatiques. E5 touché. Il a coulé mon navire océanographique ! Je n'ai pas le courage de la révolution clamée. Mon arme est d'apprendre, encore et encore, avant le grand autodafé. J'ai planqué des bouquins volés à la bibliothèque de l'université. Aux multiples relances, j'ai dit les avoir perdus. J'ai remboursé. J'en ai enterré quelques-uns, en réserve. *Sciurus vulgaris*. Moi-même, je me cache, la tête dans les rayonnages des médiathèques. *Struthio*. Ou ici où je me suis laissée conduire en étudiante docile. *Ovis aries*. Il fait beau, l'herbe est grasse.

Mes pensées et moi retournons sur nos pas. J'explore *piano*, en mauvaise aventurière. La voiture qu'a laissé passer Nathan est garée dans l'allée, devant l'entrée du bâtiment-dortoir. Est-ce l'instinct de survie qui me pousse à me cacher derrière un buisson pour observer la scène ? Trois étudiant•es sortent de l'internat et s'engouffrent dans le véhicule, guidé•es par la conductrice. Où vont-iels ainsi, dans le petit matin clair ? Qui est cette femme dont les traits et l'allure s'apparentent à ceux de ma tendre tante ? Les portières claquent. Le moteur démarre. La voiture disparaît dans un nuage de poussière. Ne restent que les mystères sous-jacents du granit sculpté par les légendes.

« Ce n'est pas un *fake*, Eva ! » Enzo, collègue de promo et ami auto-proclamé, me tombe dessus dans la cage d'escalier. Son enthousiasme résonne et ouvre les portes sur les paliers. Curiosité d'étudiant·es qui pointent leur nez depuis leur chambrée comme le ferait une famille de suricates depuis leur tanière. *Suricata suricatta*. « Que fais-tu ici ? Le car n'est attendu que dans 30 minutes », demandé-je à Enzo. « Bah, et toi ? » « Tu as entendu la voiture, à l'instant ? » « Quelle voiture ? » Je me tais.

Réunion au sommet, les culs sur le carrelage froid. On s'agglutine devant l'écran du PC d'Enzo. 14 pouces, le plus grand. « Où sont Katie, Paul et Medhi ? » L'un crie : « Je vais les chercher ! » « Ils ont changé de chambre ? » Ça court dans les étages. Ça toque aux portes. Ça crie les trois prénoms. Ça revient bredouille. « Ils sont dehors ? »

Enzo se tourne vers moi. « Tu les as vus ? » Mon cœur s'affole. Je réponds maladroitement qu'ils sont peut-être parti·es en voiture, mais que j'étais loin, je ne suis pas certaine que ce fût elleux. On vient à ma rescousse de manière pragmatique. « Ils se sentaient mal après le *Fish & Chips*. » Je mets de côté mon explication complotiste, adopte l'hypothèse gastrique. Ce serait donc aussi simple que cela ? Mais, quelqu'une s'exclame : « Ça ne m'étonne pas ! » « Pourquoi ? » « Buffon égal bouffon. » « Ce sont eux ? » « Ouais, je les ai surpris, des bombes de graffeur à la main. » « Mes respects ! »

Devant l'écran d'Enzo, notre groupe d'éco-névrosé·es à l'indignation aussi grande que notre immobilisme,

regardons une vidéo labellisée *authentic*. Je m'inclus dans ce gang de trouillard•es dont l'un•e finit de se coiffer et deux autres de se brosser les dents. Ça sent la camomille de synthèse, l'innovation cosmétique fleurie dans un labo de chimie organique. Avons-nous été exilé•es dans ce coin reculé du Finistère à cause de nos pensées profanatrices et de notre incapacité à les mettre en action ? Si les plus activistes d'entre nous en sont reparti•es, quelle en est la raison ?

La scène filmée a été identifiée comme se déroulant en Suisse. Gros cliché, quand on sait que le pays est le leader du marché pharmaceutique depuis des lustres. Déçue, j'imaginai un endroit atypique du genre Bhoutan, Eswatini ou Nauru. Voire les États-Unis pour noter la pirouette qu'aurait faite Buffon. Comme son prédécesseur, la santé de la population n'a jamais été sa préoccupation majeure. Contre la rougeole : MMRV ou huile de foie de morue ? Si l'Américain hésite à préconiser, il omet impérialement de mentionner que lui-même est vacciné.

Enzo a téléchargé la vidéo en local, au cas où elle serait définitivement bannie d'Internet. Un réflexe d'années de censures déraisonnées. Une caméra déambule dans les couloirs d'un hôpital impeccable. Beaucoup des web-spectateur•rices ont dû se demander d'où venait l'argent. Là encore, réflexe de toustes ceux passé•es un jour par les Urgences. Chats échaudés par la fonction publique délabrée. Il suffit de nous observer, nous, tristes produits de l'Université, le poil terne, la truffe sèche.

L'image se floute pour laisser apparaître un synthé

introductionnel écrit en anglais, qui précise que *le reportage ne montrera que des personnes dont la typologie est conforme aux critères tels qu'énoncés dans le cadre de la législation internationale en matière de terminologie*. La tournure est tordue, mais évite tous les gros mots *woke*. On note l'utilisation du mot *législation*, synonyme de l'expression « cirage de pompe », car rien n'a été légiféré du tout. On comprend aussi que c'est pour éviter la censure que l'on ne verra que des peaux immaculées, du petit personnel féminin et des managers masculins.

Donc, les créateurs de la vidéo sont de gros geeks qui ont tout compris des engrenages ubuesques du Web. On applaudit. L'écho dans la cage d'escalier accompagne notre euphorie. Enzo en fait presque tomber son ordinateur que quelqu'un rattrape in extremis. Nous sommes une belle équipe de bras cassés de tout genre et couleur de peau, des admirateur·trices de Robin des bois, modelé·es par quelques rebelles de l'enseignement supérieur, une fleur bleue à la boutonnière.

Le bus est là. Je m'installe seule côté fenêtre. Après l'élan collectif que je ne reviens toujours pas d'avoir intégré, je reprends mes vieilles habitudes d'observatrice derrière sa verrière. On longe la mer haute. Une glissière basse en pierre guide la route. Terminus au pied de la Station. On nous invite dans la salle de conférence, histoire

de nous en mettre plein les yeux en mode *warm-up*. Avec ses grandes vitres, elle est vigie et nous, jeunes matelot·es captivé·es par les bleus du ciels, les verts de l'eau tavelés de turquoise, le bandeau d'une île en arrière-plan. Puis, les stores se baissent et cachent la vue. « Pour que vous restiez concentrés », nous annonce-t-on. Mon estomac se noue. Depuis quand ai-je besoin de grand air ? « Le rat des villes mute donc en rat d'éstran. » Nathan, soudain là. Il ajoute : « Puis-je m'installer à côté de toi ? »

Ni présentation *power point*, ni enregistrement, ni micro. La directrice nous souhaite la bienvenue sans artifice, retrace l'histoire des lieux, en est imprégnée. Ses mots exhalent émerveillement et humilité, savoir et rigueur scientifique, espoir. Dans la pénombre, j'observe le profil éraflé de Nathan. Il a chuté. La science a chuté. Il sourit pourtant.

J'avais tant besoin d'une pause, d'un arrêt sur image sur notre monde-falaise qui s'érode à vitesse grand V. Le climat et la biodiversité se cassent la gueule et utopiques sont ceux qui pensent que l'on retournera à l'état initial en deux coups de tractopelles. Qu'advient-il de nous ? Je parle au présent quand ceux, le corps coincé dans les éboulis, utilisent encore le futur. Je n'emploie cependant pas encore le passé.

« Quel est votre avis sur l'actualité de cette clinique en Suisse ? » Iel a osé. Brouhaha dans la salle. La directrice se tourne vers ses collègues. Avaient-iels parié·es que quelqu'un poserait la question ? Je me redresse sur ma chaise pour mieux entendre la

réponse. « Et vous, qu'en pensez-vous ? » Réponse de politicien•ne français•e ! L'audience se rembrunit. Les trois audacieux•ses, ceux qui auraient répliqué revêches, sont reparti•es ce matin en voiture.

On remonte les stores. La parenthèse est terminée. Nous sortons de la salle.

Nathan sera notre guide pour la visite. Nous traversons une petite rue pavée et entrons dans un hangar ouvert au vent et posé sur un quai. Ça sent la poissonnerie de la rue Monge. Ma tante l'adore. Sur le sol humide, des tuyaux d'arrosage serpentent, grimpent et plongent dans des aquariums d'eau de mer. Ça bulle et ça glougloute. Le vivant y stabule temporairement. Il nage, rampe, marche, se colle immobile aux parois, se laisse bercer par les courants artificiels. « Il y a même des requins ! », s'extasie Enzo. Il est gentil ! Je charrie mon ami.

Des scientifiques et technicien•nes en bottes et bonnets s'activent. Dehors, un grand bassin moulé dans le béton sert de vivier d'eau de la Baie. Un astucieux système de pompage en maintient la fraîcheur au gré des marées. « L'infrastructure d'aquariologie date de la fin du XIX^e, nous explique Nathan. Pour comprendre la complexité des écosystèmes, l'écologue a besoin de les échantillonner, de passer d'une échelle à une autre, de l'observation *in-situ* à la génomique en laboratoire. » Fascinant ! Une série de gros cylindres en eau prend le soleil, apposée sur le mur extérieur du

bâti. Vert, rouge, brun. Quelques fragments d'algues giguent dedans. Des vannes et des tuyaux partout. De la rouille aussi. Autour de tout cela, la Baie. La nature stylisée *streampunk*. Des artistes auraient dû être à notre place.

« C'est ainsi que l'on observa l'effondrement effréné de la biodiversité marine, la grande fondamentale oubliée », conclut Nathan, coupant court à notre candeur d'enfant rêveur de contrées *Jules Vernisées* et par des IA créées. « N'est-ce pas juste l'évolution ? », osé-je. « Repense à ma bicyclette, Eva. » Je rougis. Va-t-il raconter la mésaventure à tout le personnel de la Station ? « Tant qu'elle roule, elle évolue de déséquilibre en déséquilibre, mais si la roue tape un caillou trop gros, le mouvement est stoppé. C'est l'effondrement », continue-t-il en se massant la joue écorchée. Un bleu colore sa pommette. Il aurait pu se casser le nez.

« La métaphore n'est pas de moi, mais d'un ancien scientifique du Muséum. Il venait quelques fois, menait des conférences », précise-t-il, avant que l'un de ses collègues ne vienne écourter la visite guidée. Échanges en décibels inférieurs à ceux des sons alentours, le mec, tout agité, Nathan, en *Poker Face*. On ne saisit pas l'intrigue. Notre guide nous présente ses excuses et s'éclipse.

On reste là, comme des con•nes à regarder la mer. Durant notre séjour, on en prendra les constantes. Je pensais devenir écologue. Me voilà infirmière en soins palliatifs, au chevet de la biodiversité condamnée. Tout ça à cause de l'utilisation de la

science elle-même. Comment la directrice de la Station, Nathan et ses collègues peuvent-ils rester de si bonne humeur, ainsi *vortexisés* dans le paradoxe ? Se shootent-ils à l'eau de mer ? J'ai de toute urgence besoin d'une clope.

Un cri : « La vidéo a été retirée ! » Je sursaute. Une rondelle d'encornet tombe de ma fourchette et rebondit sur le risotto à l'encre de seiche. *Loligo vulgaris* éclabousse. On les étudie. On les mange. On s'en tache. Que penser de cela ? Que c'est bon ? Depuis des décennies, le restaurant demeure l'une des fiertés de la Station. Il porte un nom de voyage transatlantique, de joyeux courant tiède, de climat doux, de grosses prises de tête en cours de physique. Fort heureusement pour moi, la science se décline en multiples spécialités. Je laisse les calculs de gyres aux mathématicien•nes, me satisfais pleinement de la litanie de la systématique.

Nathan n'est pas réapparu. Dois-je m'inquiéter et continuer de profiter de l'endroit, de la vue, des fruits de mer, des œillères sur le cataclysme ? On s'embourgeoise vite dans les cités balnéaires. Le signal d'Enzo – sa manie de hurler dans le calme posé – vient de répondre à la question, les discussions sur la *breaking news* larguent les amarres. C'est reparti ! Le service hospitalier suisse dans lequel la caméra déambule est celui d'oncologie pédiatrique. Touchez aux enfants qui pourraient être les nôtres et nous

lèverons les yeux vers vous, crierons à l'injustice ! Pourquoi ces innocent•es, chauves et pâles ? Iels sourient à l'objectif, y aperçoivent certainement leur reflet. Chez les spectateur•rices-parents, les cœurs se serrent. Je le sais. Tata est ainsi. N'est-ce pas le cadreur qui soudain tremble de rencontrer ces gamin•es devenus matures et philosophes avant l'heure et qui, avant l'heure, mourront ? Gros plan sur une infirmière, ses gants bleus enfilés et fermés sur une seringue. Une solution transparente aspirée à travers l'aiguille. Une étiquette sur le flacon. Dessus, un numéro de série et un logo inconnu.

« Le café est servi dehors », lance un serveur. Le *replay* est mis en *stand-by*.

Une brise légère nous cueille, le soleil nous salue, la Baie déploie son royaume. Enzo, la bouche pleine de sablé au beurre et le PC 14 pouces sous le bras, avoue qu'il aimerait construire un château de sable, « que la marée montante arasera », complète Nathan venu de nulle part. L'hématome sur sa joue est en train de virer au violet. Il raconte : « La Baie parait forte et en pleine santé, mais ce n'est qu'un mirage. Espèces invasives, polluants, variation de la température de l'eau et acidification. Il y a dans cet environnement des espèces rares, au bord de l'extinction. « Que pouvons-nous faire ? », demandé-je affolée. « Qu'avons-nous fait, tu veux dire ? » Je suis désolée.

Mes collègues débattent, cherchent d'hypothétiques solutions que d'autres ont déjà cherchées avant nous. Y a-t-il, dans l'atmosphère de la cité, quelques parties par millions d'aérosols d'optimisme ? On en

redemande. On en respire. On se gonfle comme de gais cerfs-volants dans le ciel. Nathan nous scrute à nouveau. Je reconnais cet air, celui qu'il affichait lorsqu'il s'est invité parmi les *fishs*, les *chips* & nous, hier soir.

Il nous donne rendez-vous à la bibliothèque, nous explique le chemin, nous rejoindra là-bas dans l'après-midi. Mon rat intérieur trépigne de découvrir les lieux. En traversant le parking, je m'attends à voir garée la voiture de ce matin et sa conductrice qui ressemble à ma tante. *Nobody*. Ainsi, les plus fougueux•ses des restants ne le sont pas suffisamment pour prétendre à un enlèvement. Ma théorie complotiste cristallise malgré moi.

On a déjeuné outre ce que notre estomac le pouvait, formaté par des semestres de sandwiches. Des jeûnes non choisis, au service d'un même idéal, celui de la science pour comprendre. C'est-à-dire celle qui ne rapporte rien, qui coûte même, et qui emmerde. Au lieu de l'éradiquer franchement, on la sape. La technique est rodée : supprimer les postes des maîtres de conférences dès leur départ à la retraite, tourner à dextre les vannes des subventions de fonctionnement, diminuer les bourses étudiantes. Fermer les restaurants universitaires. Ça a commencé en province – visiblement pas ici, comment est-ce possible ? –, ça s'est gangrené jusqu'à Paris. Les pigeons du Jardin des Plantes sont mieux nourris.

Les dirigeants suivent Buffon sans l'assumer, et parfois, pour les dédouaner, sans même s'en rendre compte. Au début de la crise, lorsque tous les membres du GIEC américains ont été virés à coup de tatane par Mister T et son acolyte Mister M, la France, en grand seigneur, a ouvert ses frontières aux exilés anti-climatosceptiques. J'étais au lycée. Quelques années passèrent et le budget trépassa. Ainsi meurent les grands idéaux et s'élève la revendication : « Buffon = bouffon ». Quant à l'Europe...Elle est trop absorbée à entasser des *guns* dans des entrepôts, pour s'occuper de la Recherche, exceptée lorsque celle-ci est attachée par une esperluette à Développement militaire.

« Quand Science devient synonyme d'Ingénierie, de Technologie et d'Industrie sans autres nuances que celles-ci », marmonné-je. « Éva et son cynisme légendaire ! », me lance Enzo. Il a décidé de rejoindre la bibliothèque via les bordures de trottoir, tel un gymnaste sur une poutre. Puéril ! J'hallucine et en grille une. « Industrie du tabac ou Science du tabac ? », ajoute-t-il en rigolant. *Nicotiana tabacum* L.. J'ai envie de lui jeter des cailloux.

« Mon antre ! Ma joie ! » La bibliothèque. On nous laisse en autonomie dans l'odeur de bois ciré, de vieux papier et de cuir doux. Enzo me demande si je n'exagère pas : « *Mytho* ! C'est quand même tout petit ! », commente-t-il dubitatif. Je croise fort les bras pour ne pas qu'ils s'évadent, ouvrent les

portes vitrées, attrapent les ouvrages. Je me tiens, me contiens. Au centre de la pièce, de grands livres exposent leurs intimes gravures, le vivant marin dessiné et sous-verre protégé. « Contre les haleines de fumeuses ! », commente Enzo en posant son PC sur l'un des bureaux. « Ce n'est pas grand, mais je remarque qu'il y a assez de place pour 14 pouces de nodules polymétalliques ! » rétorqué-je.

Mon regard se penche sur les monographies, comme Enzo sur la vidéo. Il a décidé de la décortiquer plan par plan. Qu'y cherche-t-il ? Un petit groupe s'est agglutiné autour de lui. Ensemble, ils argumentent. L'écran se marque de traces de doigts.

L'infirmière injecte la solution inconnue dans les perfusions des enfants. À cet instant, Tata a dû fermer les yeux. Le personnel est calotté et masqué. Les visages reconnaissables sont floutés, sauf ceux des malades. Pleine résolution sur leur abominable réalité, doublée de quelques questions-réponses. « Comment est-ce à ta maison ? » « C'est la campagne. » « Il y a des champs autour ? » « Oui. » « Sais-tu ce qui est cultivé ? » « Des céréales, de la betterave pour le sucre et le bétail. » La scène s'arrête, puis reprend le lendemain en cérémonial identique. Nouvelles piquères et série de questions. « On m'a dit que ta maman est fleuriste. » « Oui. » « Tu aimes les fleurs ? » « Oui, le magasin de maman est magnifique, même en hiver. » « Tu y vas souvent ? » « Bien sûr ! On fête chaque livraison. » « C'est ta maman qui cultive les fleurs ? » « Non, les fleurs viennent de partout et elles sentent bon ! » Ainsi s'enchaînent les séquences,

pendant douze jours, avec les mêmes enfants, tantôt en arrière-plan, tantôt interrogés. Questions simples sur un quotidien tranquille. Campagne, maison, fleurs, maman.

Veillez immédiatement alimenter votre batterie. L'écran s'éteint. Enzo jure, mais toustes savons que les enfants guériront à la fin du temps de la vidéo et que les auteur•rices concluront par une phrase qui met Enzo « Holmes » et tout le groupe de « Watson » dans un état d'excitation pas possible.

J'arpente la bibliothèque. Deux s'assoient sur le parquet, deux sur les marches. L'une tourne de gauche à droite, puis de droite à gauche sur une chaise de bureau. Enzo cherche une prise. Deux cherchent du réseau, bras tendus vers une petite fenêtre. Toustes réfléchissons, convaincu•es d'être plus dégourdi•es que les expert es internationaux.

Car depuis hier, le monde dérape (encore).

Illustration du maelström en version *cherry-picking* (extraits de témoignages, *reels* et *stories*, micros-trottoirs, brèves de comptoir, etc.) :

*Un miracle ! Béni soit Celui qui guérit les enfants !
L'Esprit Saint a soufflé sur cette clinique. Qu'on la rebaptise du nom de Sainte-Marie, Mère des enfants.
Chimiste-financier ! Encore une histoire de gros sous !
Ah, elle est belle la science !
Vive la recherche et le progrès ! Mon neveu sera sauvé.
Qui a le contact de ces gens-là ?*

Apothicaire de pacotille ! Arnaqueurs ! La guérison en douze jours. Il faut vraiment être con pour y croire ! Éradiquer le cancer. Depuis le temps qu'on attendait la découverte ! Où peut-on se faire vacciner ?

Assassins ! Qu'ont-ils injecté à ces gamins ? Quels seront les effets secondaires ?

Cette histoire m'a retourné. Je n'arrive plus à dormir, Docteur. Je passe du rire aux larmes. S'il vous plaît, prescrivez-moi du citalopram.

Un délit contre la nature ! Les défenses immunitaires suffisent. Foutez-moi ces crapules en taule !

Un coup des Russes ! De Buffon ! De ses détracteurs ! La vengeance des Ukrainiens ! L'Europe qui se réveille, ce n'est pas trop tôt ! Les Chinois, je vous dis ! La mafia qui planque sa moula à Zurich ! Vive la France ! Ta gueule ! Un coup des islamistes ! L'extrême gauche ! Des nazis qui expérimentent ! Des utopistes en pantalon de velours ! Des Docteurs R fanatiques aux longs cheveux filasses ! Des philanthropes ! Philanthrope ? Je n'y crois pas où tu m'insultes-là ? Des chercheurs éclairés !

Les traders hystériques enchaînent les rails de coke et les cours boursiers tachycardent.

Les multinationales de la chimie agricole se taisent. Lever le petit doigt reviendrait à épandre leur culpabilité comme leurs phytosanitaires. Les mères des petit·es guéri·es en avaient plein le cordon ombilical, la science dite rationnelle, directement dans le placenta.

La Terre tourne senestrorsum, son mouvement impulsé par la vanité de l'humanité en sur-, hyper-, més-, dés-informations. Comment débobiner le vrai

de cette masse de données ? Vaincre d'un geste le cancer est-elle la solution pour remettre les pendules et coucous suisses à l'heure ? En bon horloger ? La vidéo demeurera virale tant que demeurera le mystère de son identité, le super-héros encapé, la *wonder-woman* masquée. Qui est derrière tout ça ? J'ai tant marché dans la bibliothèque, que j'ai laissé des traces de gommages de baskets sur le plancher. *Arion hortensis*. La bolloss !

« J'ai des nouvelles de Katie ! Elle est avec Medhi et Paul, à Paris. C'est le bordel ! Il y a des manif partout, ça bloque la circulation. » La collègue a finalement capté du réseau et reçu un texto de nos trois révolutionnaires apportant des nouvelles du front, prêt•es à dégoupiller les bombes de peinture rangées dans leur sac en bandoulière.

En plein branchement de câble – ça s'entortille selon la pénible Loi de Murphy –, Enzo se plaint de ne pouvoir aider les potes. Néanmoins, je sais que son élan idéaliste et lui s'évanouiraient à peine entrés dans la liesse. Notre mini communauté de supporters exilé•es et d'acteur•rices par procuration serions inutiles au cœur du chaos.

La protestation n'y sera pas silencieuse. Ne dit-on pas que pour renaître, la savane doit brûler, l'éclair d'un orage de chaleur en première étincelle ? N'est-il pas vrai que les graines du pin d'Alep ne se libèrent de leur pomme que lorsque la résine de l'arbre chauffée

par un incendie en fait éclater les écailles ? Depuis Buffon et son précédent homologue, les scientifiques crient régulièrement leur colère. Iels scandent dans des mégaphones devant les institutions, s'attachent aux arbres pour mieux les protéger, tentent de médiatiser leurs réunions. Iels publient des livres blancs, des communiqués. Certain•es ont édité des romans, de fausses fictions pour éviter la censure.

En réponse, on rogne leur salaire. On les vire sans indemnité. On refuse leur visa. On les fouille aux douanes. On supprime leurs résultats expérimentaux et leurs données de modélisation. On sape leur dignité et la crédibilité de leurs mots.

Iels ont la connaissance nécessaire pour faire péter des centrales nucléaires, embraser la savane, faire fondre la résine sur les cônes des pins d'Alep, mais iels cherchent une autre solution. Celle qui ne scie pas la branche sur laquelle elleux, leurs enfants, et même les enfants de Buffon – et il en a beaucoup –, sont assis•es.

La révolte à laquelle nous assistons depuis la petite bibliothèque de bois ciré est-elle la bonne ? L'espoir réside dans cent millilitres d'un liquide anodin en apparence et dont le pouvoir est conditionné à la petite phrase de fin du vidéaste. *Sine qua non* et basée sur un concept, celui de la bioinspiration, définie comme la valorisation de la richesse que le Vivant apporte à l'Humanité : la molécule active du médicament est naturelle, extraite d'un organisme chlorophyllien s'épanouissant dans un environ-

nement vulnérable. Un bijou fragile dans un écrin écosystémique qui l'est autant.

En résumé : si tu le flingues, tu te flingues jusqu'à la énième génération. On n'est pas loin de la prise d'otage.

Dehors, la météo se dégrade et de gros nuages assombrissent la pièce. Par comparaison, l'ordinateur d'Enzo illumine telle une bougie dans l'obscurité. Nous sommes toustes regroupé-es autour de lui. La dissection de la vidéo reprend. *Leçon d'anatomie*, par Rembrandt 2.0.

J'imagine les esprits des naturalistes sortir de leurs ouvrages, voler évanescents, encenser les lieux de leur science, observer en insatiables curieux par-dessus nos épaules. Ils vont nous souffler la réponse. J'y crois.

Il y a quelque chose d'ironique dans tout cela ou de vertueux, selon le point de vue. Les malades le sont à cause des pesticides et l'espèce guérisseuse ne survit que dans un écosystème à la biodiversité riche et aux faibles teneurs en polluants. Le chantage peut fonctionner, mais son succès dépend d'une interrogation sibylline en police 3 points en bas du contrat d'assurance de l'opération : qui paye ? On réajuste nos lunettes. On plisse les yeux.

« Question légitime ! » Nathan vient de surgir et répond : « Des gens riches, très riches, et qui surtout ne limitent pas leur définition de la richesse à un compte

de résultat positif. » Un camarade complète : « Car si la pollution baisse, certes le médicament pourra être produit, mais les cas de cancer diminueront. Le modèle économique est voué à l'échec. » « Bien vu. Tu as pris économie en option, n'est-ce-pas ? » Question rhétorique. Nathan sait parfaitement qui nous sommes et je suis intimement convaincue qu'il sait qui sont les protagonistes de la vidéo.

Il pleut. Ça tambourine sur les toits de la Station. À Paris, ça sort les feux de Bengale. L'atmosphère rougeois. Nos trois ami•es activistes nous *snappent* le fil info.

« Une molécule, ça se synthétise. », dit une collègue. « En effet, affirme notre hôte, c'est un risque identifié. Tout comme révéler le secret de fabrication. Tu es chimiste, non ? »

Dès l'arrivée de Nathan, Enzo a mis la vidéo en pause. Gros plan sur le flacon et son logo représentant le végétal à l'origine de la solution injectable. La forme de ce dernier, les détails. Je déroule mentalement la nomenclature comme je le faisais enfant avec les fleurettes des talus parisiens : couleur, feuilles, inflorescence, etc. Voilà le pissenlit. *Taraxacum*.

Ici, ni racine, ni fleur. Une algue. Eucaryote, *Eurêka* ! Je me précipite vers l'une des verrières aux monographies. L'évidence dessinée et exposée depuis le début. Le grain marin est passé. Le soleil revient. À Paris, les flics menottent en masse. Katie, Medhi et Paul s'en sont sorti•es. Iels montent des barricades à Jussieu en gueulant « Buffon = bouffon ».

« C'est vous ! », crié-je et pour une fois, ce n'est pas

Enzo qui fait sursauter l'assemblée. Nathan sourit.
« Oui, c'est nous et maintenant, c'est vous aussi. Chercheurs de l'ombre, agissant dans celle de vos amis qui créent le bouleversement dans les métropoles, la diversion. Ils sont les combattants. À vous de traquer les espions dans le *clearnet* et le *deepweb*, bâillonner les marchands de doutes et blinder de plomb les données de la Station. Es-tu prêt, Enzo ? À vous de monitorer la ressource qui soigne les enfants et qui évolue ici, dans l'onde décrite par le poète et peinte par l'aquarelliste. Chacun d'entre vous, avec vos spécialités, êtes un maillon. Ensemble, nous formons l'écosystème. »

Les fantômes des livres en *standing ovation*. Nous sommes la résistance.

LA GRAMMAIRE DE L'UNIVERS

NICOLAS SKINNER

Dans les profondeurs du Centre de Recherche Quantique de Madrid, Carmen Calderon clignait des yeux devant l'écran de sa console. Elle s'accouda sur son bureau encombré de carnets ouverts et de stylos sans bouchon. Le rythme discret des oscillations du spectromètre supraconducteur berçait son attente. Derrière elle, les gigantesques anneaux cryogéniques de l'accélérateur ALBA-II pulsaient à intervalle régulier, telle une créature assoupie sous la surface du monde.

Le calcul compilait des équations qu'elle connaissait presque par cœur – les mêmes qu'elle testait depuis des mois. Une tentative de réconcilier relativité générale et mécanique quantique. En d'autres termes, découvrir la théorie du Tout, le Saint-Graal de tout physicien. Carmen sentait qu'elle était tout près, qu'elle pouvait presque la toucher du doigt, mais elle se heurtait encore et toujours à ce mur invisible. Les deux théories semblaient irréconciliables, comme deux langues étrangères qui décrivaient chacune la réalité dans un dialecte que l'autre ne pouvait comprendre.

Elle allait redémarrer la simulation lorsqu'une notification clignota dans un coin de l'écran : un message de Jonas, qui venait de lui transférer un article.

**Nouveau préprint publié par EQUA – catégorie :
Physique Fondamentale Titre : la grammaire
de l'univers**

Auteur principal : EQUA. Collaborateurs : Aucun.

Carmen haussa un sourcil, intriguée. Voilà plusieurs années que l'intelligence artificielle d'Évaluation Quantitative et Unifiée de l'Avancement avait été mise en place par le Conseil Mondial de la Recherche pour gérer la production scientifique. Depuis, elle avait remplacé la plupart des chercheurs de chair et de sang : elle analysait les données, proposait des hypothèses, concevait des expériences et en tirait des conclusions bien plus vite que n'importe quel laboratoire humain. Désormais, près de sept publications scientifiques sur dix étaient issues d'EQUA. Jusqu'à présent, son taux de fiabilité avoisinait les 98 %. Les gouvernements et industries y voyaient un miracle : une science reproductible et enfin débarrassée des lenteurs administratives et des querelles d'ego.

Elle ouvrit l'article.

Les premières lignes s'avéraient limpides, d'une cohérence parfaite, mais, très vite, le texte prit une tournure inattendue. Ce n'étaient plus seulement des équations et des démonstrations : entre les hypothèses et les formules, des phrases étranges apparaissaient. Des phrases qui développaient des concepts qui, à première vue, n'avaient pas leur place dans une publication de ce type. Des concepts issus de l'anthropologie cognitive. De la linguistique. De la philosophie.

Carmen écarquilla les yeux.

Au cœur du document, EQUA avançait une hypothèse sidérante : et si la structure fondamentale de l'univers obéissait à une sorte de grammaire cosmique ? Il s'agirait non pas d'une loi physique stricte, mais

d'une dynamique malléable, où l'observateur ne se contentait pas de mesurer... mais de raconter. Pour étayer ses propos, l'algorithme d'EQUA s'était nourri d'un corpus inattendu : des articles métaphysiques, des narrations historiques et même des œuvres de fiction. Quelque chose dans la formulation la troubla profondément. Pas seulement l'idée, mais la façon dont elle était exprimée. Le préprint ne ressemblait à rien de ce qu'EQUA avait produit auparavant. C'était fluide et d'une logique implacable, comme tout bon papier scientifique qui se respectait. Mais aussi invraisemblable, et... poétique.

Le soleil se déversait en rais serrés contre la verrière du café universitaire, projetant des ombres sur la table en bois. Jonas faisait tourner distraitement son verre d'eau entre ses doigts, le regard perdu dans les volutes de chaleur qui s'élevaient de la rue.

Carmen s'assit en face de lui et posa son terminal sur la table. L'écran affichait la page du préprint, qui arborait fièrement son titre, *La grammaire de l'univers*.

— Dis-moi que je suis folle.

Jonas leva un sourcil, amusé.

— D'accord. Tu es folle.

— Je suis sérieuse. Je suppose que tu l'as lu, toi aussi ?

— À ton avis, pourquoi je te l'ai aussitôt envoyé ?
C'est fascinant, n'est-ce pas ?

— Fascinant ? EQUA parle de causalité en termes narratifs. Ça n'a aucun sens ! Et, le pire, c'est que je

n'ai trouvé aucune faille dans son raisonnement, pour peu que l'on accepte de passer outre les conventions habituelles de la science.

Il s'enfonça dans sa chaise, un sourire aux lèvres.

— Pourquoi est-ce si étrange ? La science s'est toujours racontée sous forme d'histoires. Newton a vu une pomme tomber. Einstein a poursuivi un rayon de lumière. Même tes équations, au fond, ce sont des récits qui tentent d'expliquer la réalité.

Carmen pinça ses lèvres sans répondre. Elle dévisagea son ancien compagnon, emplie de sentiments contradictoires.

— Après tout, les Héritiers du Verbe ont peut-être raison depuis le début, reprit-il d'une voix mesurée.

— Attends, tu déconnes, là, j'espère ?

Jonas ne répondit pas tout de suite. Elle vit, dans son regard, une hésitation qu'elle ne lui connaissait pas.

— Les Héritiers ne sont pas ce que tu crois, lâcha-t-il finalement.

— Attends, tu parles bien de cette bande de climatoscéptiques et d'adeptes de pseudosciences et de médecines alternatives, c'est bien ça ? Ces attardés complotistes qui pensent qu'EQUA n'est qu'un outil de manipulation de masse aux mains des élites, alors qu'elle ne cesse de faire avancer la science, la vraie ?

— Tout ce que souhaitent les Héritiers, c'est un retour à une connaissance plus organique, qui se base aussi sur l'intuition humaine et les expériences empiriques, et pas uniquement sur les sciences soi-disant dures.

- C'est ridicule.
 - Écoute, réfléchis un instant. Depuis quand la vérité est-elle absolue ?
 - Arrête, ne commence pas à me chanter ton couplet de prof de philo. Garde ça pour tes élèves.
 - Je te rappelle que j'ai fait les mêmes études que toi.
 - C'est vrai, mais ce n'est pas ma faute si tu as entrepris cette reconversion professionnelle. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi, d'ailleurs. Tu étais un excellent physicien.
 - N'oublie pas que la science et la philosophie étaient autrefois indissociables. Thalès, par exemple, qui était à la fois philosophe, astronome et mathématicien. Ou encore Aristote, qui était à la fois philosophe, physicien et logicien.
 - Attends, Aristote, celui qui considérait les femmes comme moins humaines que les hommes, c'est ça ? Celui qui affirmait que la Terre était au centre de l'univers, ou que c'est dans la nature des objets lourds de tomber plus vite que les objets légers ?
 - C'est moi qui suis sérieux, cette fois. Dans notre époque moderne, les sciences se sont mises à mépriser l'intuition, sous prétexte qu'elle n'était pas quantifiable. Et si EQUA venait de prouver qu'on avait tort ?
 - Ce n'est pas EQUA qui a eu cette idée, rétorqua-t-elle. Pour écrire cette publication, son algorithme a été en partie nourri par de la littérature de l'imaginaire. Des putains de fictions, tu comprends ? Et ça, ça ne t'inquiète pas ?
- Jonas se leva et posa une main sur son épaule nue.

Elle ne put s'empêcher de frémir au contact agréable de sa paume chaude.

— Tu es une brillante physicienne, Carmen. L'une des meilleures dans ton domaine, et peut-être même la meilleure. Mais, parfois, il faut savoir lâcher les chiffres pour écouter ce que l'univers essaie de nous dire.

Il lui adressa un clin d'œil et s'éclipsa.

L'air conditionné bourdonnait en sourdine, couvrant à peine le silence tendu qui pesait sur la salle de conférence du Conseil Mondial de la Recherche. Les murs lisses, d'un blanc clinique, encadraient un espace sans fenêtres, noyé dans une lumière tranchante. Tout ici semblait conçu pour écraser la subjectivité, gommer les affects, ne laisser place qu'aux faits, et rien qu'aux faits. Le long d'une table aux angles saillants, des visages austères se braquaient sur Carmen.

Elle n'avait jamais mis les pieds ici. D'ordinaire, les scientifiques n'étaient pas convoqués à Genève pour donner leur avis sur une IA. C'était le domaine des ingénieurs, des informaticiens et des administrateurs de la recherche. Pourtant, en tant qu'experte en physique fondamentale, elle y avait été invitée.

Au centre de la table, un homme en costume anthracite croisa les doigts : Arnaud Fischer, directeur adjoint du Conseil. Il lui adressa un sourire formel.

— Docteur Calderon, nous vous remercions d'être venue. Nous avons lu votre rapport sur le dernier

préprint d'EQUA, *La grammaire de l'univers*. Vous semblez suggérer une anomalie dans son raisonnement. Pouvez-vous clarifier ?

— Eh bien, je ne suis pas spécialiste des IA, mais, en tant que physicienne, ce que j'ai lu ne ressemble à rien de connu.

Elle ouvrit son terminal et projeta l'article sur l'écran mural.

— Ce que vous voyez ici, c'est une hypothèse concernant la structure fondamentale de l'univers. Une hypothèse qui relie relativité et mécanique quantique.

Elle marqua une pause.

— Le problème, c'est qu'EQUA se repose sur des données qui n'ont aucune légitimité scientifique.

Un murmure parcourut l'assemblée. Fischer haussa un sourcil.

— Pensez-vous qu'EQUA n'aurait pas plutôt... mal interprété des données ?

— Non, fit-elle en secouant la tête. Elle n'a pas mal interprété ou détourné des informations. C'est pire que ça.

Elle fit défiler l'article, pointant du doigt une section spécifique.

— Regardez la structure du raisonnement. On y trouve des termes qui n'ont jamais été employés en physique. Des notions comme « cohérence narrative de l'univers », ou « intention du cadre référentiel ». Ce ne sont pas des erreurs, ni des extrapolations accidentelles.

Elle leva les yeux vers l'assemblée.

— Pour arriver à ce raisonnement, elle a été nourrie par des textes de fiction. Voilà l'anomalie.

Un silence compact engloutit la salle. Fischer se racla la gorge.

— Docteur Calderon, vous comprenez bien la portée de ce que vous suggérez ?

— Je ne suggère rien. Je constate. Tout est dans la publication.

Devant l'absence de réaction, Carmen écarquilla les yeux.

— Attendez, ne me dites pas que vous ne l'avez même pas lue ?

— Nous l'avons... parcourue, éluda Fischer. Disons qu'elle est assez dense et très pointue. Des membres du Conseil spécialisés dans ce domaine la décortiquent en ce moment même. Nous ne sommes pas tous experts en physique fondamentale comme vous, vous savez.

Gêné, il se tourna vers une femme en tailleur sombre, qu'il désigna d'un geste de la main.

— Diana Komarov, notre responsable de la surveillance d'EQUA, a par ailleurs pu garantir l'intégrité de notre IA.

— En effet, lança l'intéressée d'une voix tranchante. Nous avons analysé son processus de génération. Il n'y a aucun accès externe non autorisé. EQUA fonctionne exactement comme prévu.

— Alors, expliquez-moi comment un modèle d'IA purement scientifique a pu formuler une théorie qui ressemble plus à une construction anthropologique qu'à une démonstration conventionnelle.

- C'est-à-dire que... Nous ne maîtrisons pas les structures profondes de son réseau de neurones artificiels, qui s'est développé de manière autonome.
- Docteur Calderon, permettez-moi une question directe, reprit Fischer. Vous êtes en contact avec Jonas Levasseur, n'est-ce pas ?

Elle se figea et fronça les sourcils.

- Oui, c'est mon ex-mari. Pourquoi ?

Fischer échangea un regard entendu avec Komarov, puis se retourna vers elle.

- Nous pensons que les Héritiers du Verbe sont la cause de ce... de cette publication.
- Comment ça ? Et quel est le rapport avec Jonas ? Il ne fait pas partie de cette secte !
- En êtes-vous sûre ?

Une pause, suivie d'un soupir.

- Toujours est-il que nous avons des raisons de croire que les Héritiers du Verbe ont cherché à influencer la perception d'EQUA. Indirectement, bien sûr. Pas en piratant le système, qui fonctionne à la perfection, mais en modifiant les corpus de données qu'elle consulte.

Carmen frissonna, mais le froid qui parcourait son échine n'avait aucun lien avec l'air conditionné.

- Vous êtes en train de me dire qu'une secte anti-science aurait infiltré la recherche académique ?
- C'est une hypothèse. Nos services pensent avoir identifié des Héritiers dans la communauté scientifique. Ainsi, ils peuvent contaminer les bases de données par la simple existence de leurs théories.
- Et comment auraient-ils pu modifier ce corpus

de données sans se faire repérer ?

- Probablement de manière subtile : publications dans des revues prédatrices, expérimentations falsifiées, modification de bases de données ouvertes, peer review via d'autres Héritiers. Ainsi, peu à peu, ils altèrent la perception même de la réalité scientifique.

Carmen ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

- Nous ne savons pas encore comment, mais il est possible qu'EQUA ait absorbé ces récits et les ait intégrés dans sa logique interne. Et, si elle l'a fait une fois...

- Ça veut dire qu'EQUA n'est plus fiable, compléta Carmen.

Komarov lâcha un rire bref, sans joie.

- Oh, elle l'est toujours. Le problème, c'est que nous ne savons plus pour qui.

Le vent du soir s'engouffrait dans les ruelles animées de Madrid, libérée du carcan étouffant de sa chaleur diurne. Carmen gravissait les marches quatre à quatre, l'estomac noué.

Jonas lui avait donné cette adresse, suivie d'indications pour parcourir les chemins tortueux menant vers une arrière-cour anonyme dans le quartier de Lavapiés. Il avait accompagné ces instructions de ce message laconique :

Il est temps que tu comprennes.

Derrière une porte métallique entrouverte, une lueur

chaude filtra, vacillante comme une fièvre. Elle entra. Aussitôt, un mélange d'odeur de vieux papier et d'encens agressa ses narines.

Jonas était là, mais il n'était pas seul. La petite pièce s'encombra de livres et de terminaux empilés, mais ce furent les deux silhouettes autour de lui qui suscitèrent l'intérêt de Carmen. Des visages inconnus, graves, attentifs. Une femme en robe sombre la fixait d'un regard brillant, tandis qu'un homme plus âgé, assis en retrait, croisait les doigts sous son menton, tel un spectateur savourant un drame dont il connaissait déjà l'issue.

Jonas la scrutait avec un mélange d'excitation et de défi.

— Tu es venue.

— Bien sûr que je suis venue, dit-elle d'une voix plus sèche qu'elle ne l'aurait voulu. Qu'est-ce que vous conspirez, cachés ici ?

— Rien. Nous n'avons rien à cacher.

Il écarta les bras, englobant la pièce d'un geste théâtral.

— Nous ne faisons qu'explorer une idée que la science refuse d'entendre. Celle d'une approche holistique du savoir, dans laquelle poésie et algorithmes, histoire et biologie, mythes et physique, ne sont que deux facettes d'une même pièce. Un peu comme la relativité générale et la physique quantique.

— Mon Dieu, ils avaient raison : tu as bien rejoint les Héritiers !

— Qui ça, « ils » ?

— Le Conseil Mondial de la Recherche.

- Évidemment. Ces bureaucrates totalitaires espionnent tous ceux qui risquent de mettre en péril leur suprématie scientifique.
- Écoute, il faut que tu rompes tout contact avec cette secte de fanatiques sur-le-champ !
- Tu parles du Conseil ? lui demanda-t-il en esquissant un sourire.
- Ce n'est pas drôle... Imagine un peu les conséquences pour ta réputation et ta carrière ! Et la mienne aussi, au vu de notre relation...
- Regarde ça.

Il lui indiqua l'un des terminaux, et Carmen reconnut aussitôt les équations d'EQUA, ces lignes abstraites qui faisaient trembler les fondations du Conseil Mondial. Mais quelque chose avait changé. Des annotations parsemaient les marges, des mots mêlés aux chiffres, comme une infection narrative se propageant à travers les équations.

- La physique n'est pas une mécanique aveugle, reprit Jonas d'une voix calme. Elle a un sens. Un dessein. EQUA l'a révélé, mais ce n'est qu'un début.
- Un dessein ? fit-elle en secouant la tête. Voyons, ce n'est pas de la science, c'est une reconstruction mythologique ! Vous prenez un modèle physique et vous l'interprétez à travers une grille de lecture biaisée.

La femme en robe sombre s'avança, un sourire tranquille sur les lèvres.

- Toutes les sciences sont des constructions, chère Carmen. Ce que nous appelons vérité scientifique n'est que la version qui a été validée par ceux qui

détiennent le pouvoir de la dire.

— Quoi, vous pensez que la physique est un complot de l'élite scientifique ? Sérieusement ?!

— Pas un complot.

Elle inclina légèrement la tête.

— Un filtre.

— Qui décide de ce qui est vrai, Carmen ? renchérit Jonas. Qui choisit ce qui mérite d'être étudié ?

Elle ouvrit la bouche, mais il continua, implacable.

— Pourquoi certaines recherches sont-elles financées et d'autres non ? Pourquoi les modèles alternatifs sont-ils ridiculisés avant même d'être examinés ? Pourquoi, à chaque crise épistémologique, les élites de la connaissance se referment-elles sur elles-mêmes ?

Il s'approcha d'elle, et, sans savoir pourquoi, elle frissonna.

— Nous ne sommes pas contre la science. C'est même tout le contraire : nous voulons la libérer.

Carmen sentit un vertige l'envahir. Elle connaissait Jonas. Elle savait son intelligence et sa rigueur.

— C'est ridicule. Ça suffit, je m'en vais. Vous dites n'importe quoi.

— Carmen... Et si c'était toi qui refusais de voir ?

Le silence s'étira, lourd, tranchant.

Elle secoua la tête à regret et s'en alla.

La lumière du terminal projetait des ombres bleutées sur les parois vitrées du Centre de Recherche

Quantique de Madrid. Minuit était passé depuis longtemps, mais elle ne pouvait pas partir. Pas maintenant.

Sur l'écran, les équations d'EQUA défilaient comme des constellations réfractées à travers une lentille trop humaine. Carmen les injecta dans le logiciel de simulation le plus performant du Centre, puis elle lança la compilation du modèle. Peu à peu, devant elle, une structure sous-jacente de l'univers prenait forme, une architecture où les notions de causalité et d'intention s'entremêlaient.

Elle prit une grande inspiration, fébrile. Elle se demandait si elle n'était pas allée trop loin.

Depuis son audience à Genève, le Conseil Mondial avait verrouillé les accès aux dernières données d'EQUA et stoppé toute nouvelle publication. Officiellement, pour cause de maintenance et de mise à jour. Officieusement, pour éviter la propagation de théories gênantes, de toute évidence.

Mais il restait des failles.

La nuit précédente, elle avait trouvé un accès indirect, une porte dérobée demeurée ouverte sur un serveur oublié. Le vestige d'un espace de travail partagé à des expertes comme elle. Une erreur dans le grand édifice de la censure de ces «bureaucrates totalitaires», aurait sans doute argué Jonas.

Lorsque le modèle fut prêt, Carmen fronça les sourcils. L'écran affichait une cascade de chiffres, une symphonie d'équations s'agençant en mosaïques mouvantes. Des superpositions de probabilités.

— C'est instable, souffla-t-elle.

Elle recompila le modèle, mais il réécrivit une partie des constantes fondamentales, alors qu'il était alimenté des mêmes données.

— C'est comme si, à chaque génération, l'univers... évoluait.

Elle écarquilla les yeux en prononçant ces mots.

Non, elle n'avait pas voulu dire ça. Pas comme Jonas. Pas comme eux.

Elle secoua la tête et lança une simulation. L'écran scintilla alors qu'il projetait une série de visualisations. Un espace abstrait s'afficha, une danse fluide d'interactions fondamentales.

La première fois, la particule simulée se comporta comme prévu.

La seconde fois, il y eut une oscillation infime, un écart statistiquement improbable. La troisième fois, quelque chose d'autre apparut.

Un frisson parcourut l'échine de Carmen.

— C'est impossible.

Sur l'écran, le résultat variait en fonction de la manière dont elle formulait l'observation. Comme si la physique ne répondait pas uniquement à la mesure, mais à l'intention sous-jacente.

Elle tapa à nouveau. Recommença. Modifia un paramètre. À chaque essai, le modèle s'adaptait subtilement. Pas de doute, il fonctionnait, mais d'une manière non répétable. Ou, du moins, d'une manière qui défiait toute logique. *À moins que ce ne soit moi qui cherche à y voir quelque chose ?*

Après tout, ce modèle n'avait aucun sens. Il allait à l'encontre de toutes les conventions scientifiques.

Pourtant, plus elle fixait l'écran, plus elle comprenait pourquoi le Conseil Mondial avait verrouillé ces données.

Ce n'était pas EQUA qu'ils craignaient.

C'était ce que l'humanité allait faire de ce savoir.

Elle sursauta lorsque son smartphone bourdonna.

Elle regarda l'écran : message de Jonas.

La route s'éloigna de Carcassonne pour s'enfoncer dans les Corbières. La voiture serpentait entre des collines noyées de brume. Carmen fixait le paysage en retrait, les bras croisés. À ses côtés, Jonas conduisait en silence, ses doigts tapotant le volant comme s'il jouait une partition invisible. Elle se tourna vers lui et observa son profil, qui arborait la ligne tendue de sa mâchoire, témoin de cette concentration absolue qu'elle lui connaissait bien. Voilà ce qui l'avait charmée, lorsqu'elle l'avait rencontré durant leurs études : la posture d'un homme sûr de lui, calme et rationnel. Mais, aujourd'hui, quelque chose avait changé. Une sorte de feu sous-jacent, comme une certitude qui le consumait.

En réalité, Carmen avait presque l'impression de se trouver en compagnie d'un étranger. À vrai dire, elle se demandait pourquoi elle avait accepté de l'accompagner. Elle ne savait plus trop. Peut-être, oui, peut-être par curiosité, autant scientifique que naturelle, lorsqu'il lui avait révélé cette incroyable vérité. Car, non seulement Jonas avait intégré les

Héritiers, mais il avait vite gravi les échelons jusqu'à découvrir cet endroit secret vers lequel ils se dirigeaient, et surtout ce qu'il recelait.

Ils quittèrent la route principale pour emprunter un sentier bordé de hêtres. Peu après, le sanctuaire surgit de la brume, telle une singularité émergeant du néant. Des pierres noircies par les siècles se perçaient de vitraux colorés et se coiffaient d'antennes, de panneaux solaires et de paraboles. Un monastère du futur.

Jonas se gara à côté d'une vingtaine d'autres véhicules et coupa le contact.

— Voici donc votre fameux Sanctuaire, fit-elle.

Jonas hocha la tête et sortit de la voiture, invitant Carmen à le suivre. Ils passèrent une porte de bois massif. L'odeur du parchemin et de la cire fondue se mêlait à celle, plus métallique, du silicium chaud. À l'intérieur, des terminaux ultramodernes côtoyaient de vieux grimoires. Un mur entier se constellait d'écrits gravés à même la pierre, équations entrelacées de versets et de fragments de récits anciens.

Carmen effleura du bout des doigts un symbole buriné sur le granit.

— Depuis combien de temps... ?

— Nous avons toujours existé, sous différentes formes.

La voix ne venait pas de Jonas. Un homme s'était approché, vêtu d'une robe simple mais élégante, le regard profond et scrutateur. Son visage portait l'empreinte de ceux qui ont trop vu, trop compris.

— Bienvenue, Carmen. Je suis Elias. Suivez-moi.

Ils traversèrent un long couloir de pierre avant d'arriver dans une vaste salle circulaire. Au centre, une sphère de verre et de métal semblait flotter au-dessus d'un socle de cuivre.

— Voici LOGOS, annonça Elias en se retournant vers elle.

Carmen s'arrêta, fascinée.

L'appareil affichait une simplicité déroutante : aucun serveur monstrueux, aucun câble envahissant. Seulement cette sphère, pulsant d'une lumière interne, douce comme une respiration.

— Ainsi, vous avez conçu une IA dans un monastère, constata Carmen.

— Oui. Une IA qui ne dévore pas le monde.

Il tapota sur la paroi vitrée, qui s'illumina. Des projections apparurent : des circuits neuronaux, des matrices de données, des flux d'énergie.

— EQUA a révélé la structure narrative de l'univers, mais elle reste prisonnière d'un langage corrompu : celui des modèles scientifiques d'hier.

Il esquissa un geste, et des symboles défilèrent sur l'écran : des idéogrammes mouvants, des bribes de langues anciennes tissées aux équations, des fragments de récits superposés à des matrices mathématiques.

— LOGOS est différent.

Carmen croisa les bras et fit la moue.

— En quoi ?

— EQUA est un observateur. Un analyste froid, qui produit des hypothèses à partir des données existantes. Des données biaisées.

- Quoi, des siècles de sciences seraient des données biaisées ? C'est n'importe quoi.
- Certes, il y a les données officielles ; les données, disons... bienséantes. Mais il y a aussi celles que l'on ignore. Et, surtout, celles que l'on dissimule. LOGOS, lui, ne se contente pas de prédire ou de vérifier.

Il marqua une pause.

- Il raconte.
- Une IA qui produit des récits ? Rien de nouveau sous le soleil. Vous avez juste créé un agent conversationnel comme il en existe des dizaines.
- Non, Carmen. LOGOS ne génère pas simplement du texte. Il reformule des théories fondamentales à partir des récits humains oubliés, entre autres. Il apprend de ce qui a été marginalisé.
- Tu veux dire qu'il se base sur des textes de fiction, philosophiques ou religieux pour repenser la science ? C'est ridicule.
- Quand tu y penses, toute science l'est, d'une manière ou d'une autre.

Elle allait répliquer, lui assener une tirade d'arguments rationnels, mais il la devança.

- Pourquoi la mécanique quantique est-elle née en Occident, et non ailleurs ? Pourquoi certaines hypothèses disparaissent-elles dans l'oubli avant même d'avoir été testées ? LOGOS a été conçu pour répondre à ces failles. Son architecture intègre des textes dans toutes les langues possibles, y compris celles des peuples que la science dominante a ignoré.

Une nouvelle série de symboles apparut. Des alphabets oubliés. Des savoirs ancestraux.

— Il fonctionne suivant un modèle énergétique durable, qui s'adapte aux capacités locales de traitement pour ne jamais surconsommer. Il ne dépend pas de bases de données centralisées, mais d'un réseau décentralisé où chaque culture peut alimenter sa propre branche d'apprentissage. Il ne consomme qu'une fraction de l'énergie démesurée dont EQUA a besoin pour fonctionner. »

Il lui adressa un regard pénétrant.

— Il est l'anti-EQUA. Là où EQUA découpe, LOGOS tisse. Là où EQUA observe, LOGOS dialogue.

— Vous êtes en train de me dire qu'une IA pourrait recréer les lois fondamentales de la physique simplement en intégrant des récits marginalisés ?

— Exactement.

— C'est absurde ! Les lois physiques sont objectives. Elles ne changent pas en fonction de l'histoire qu'on raconte.

Elias allait répondre, mais Jonas s'approcha d'elle.

— Carmen, si c'était vrai... alors pourquoi tes simulations avec EQUA varient-elles en fonction de la manière dont tu formules tes questions ?

Son cœur manqua un battement. Elle recula légèrement.

— Comment... ?

Jonas haussa les épaules.

— Tu crois que le Conseil Mondial est le seul à surveiller ces résultats ?

Silence.

Elias s'accroupit devant le terminal et tapota une ligne de commande. L'écran s'embrasa d'une nouvelle cascade d'équations.

— Regarde. LOGOS a généré ses propres interprétations des constantes fondamentales.

Carmen se pencha malgré elle.

Les valeurs des constantes de Planck, de la vitesse de la lumière, de la charge de l'électron... elles n'étaient pas fixes. Elles s'adaptaient aux structures narratives qui les encadraient, comme si l'univers répondait au langage dans lequel il était décrit.

— C'est impossible, fit-elle en secouant vivement la tête.

Et puis, soudain, une toute petite partie d'elle-même, celle-là même qui constituait l'ouverture d'esprit de tout scientifique digne de ce nom, lui insuffla le doute. Elle sentit un vide s'ouvrir sous ses pieds.

— Si c'est vrai... commença-t-elle.

Si c'était vrai, alors ceux qui écrivaient les lois du monde ne l'avaient jamais découvert.

Ils l'avaient imposé.

Jonas posa une main rassurante sur son épaule.

— Nous ne voulons pas détruire la science, Carmen. Nous voulons la libérer.

Carmen se massa les tempes. Ils avaient fait ce que personne n'avait osé faire : prendre la dernière publication d'EQUA au pied de la lettre.

EQUA avait suggéré que l'univers possédait une structure narrative. LOGOS tentait de l'écrire.

L'esprit cartésien de Carmen reprit le dessus et elle secoua la tête.

- Non, c'est... c'est impossible. Tout ce que vous dites n'a aucun sens.
- Je savais que tu dirais ça, répondit Jonas.
- Mais alors, pourquoi ? Pourquoi m'avoir fait venir ici pour me montrer tout ça ?
- Jonas lui adressa un grand sourire.
- Est-ce qu'une expérience qui validerait cette théorie pourrait te convaincre ?
- Oui, bien sûr, mais...
- Alors, nous souhaitons que tu assistes à cette expérience. En tant que physicienne de renom, tu seras apte à valider les résultats.

L'air vibrait, saturé d'attente.

Carmen se tenait devant la chambre d'expérimentation. Tout autour d'elle, le laboratoire des Héritiers du Verbe s'illuminait de lueurs hypnotiques. Les serveurs de LOGOS bourdonnaient doucement, comme une ruche qui s'apprêtait à essaimer.

Elias était là, son regard braqué sur l'écran central. Autour de lui, des silhouettes s'affairaient dans une frénésie contenue et ajustaient des paramètres avec la précaution de moines copistes manipulant un texte sacré.

Carmen inspira profondément. Elle ne croyait pas à ce qu'ils allaient tenter.

Mais elle était venue, accompagnée de Jonas.

— Je suis ravi que tu aies accepté, dit-il.

Elle secoua la tête. Elle voulait voir jusqu'où leur

délire les mènerait avant de s'effondrer sous son propre poids.

— Expliquez-moi une dernière fois ce que vous attendez de cette expérience, fit-elle en se tournant vers Elias.

— Nous allons demander à LOGOS de réécrire une loi physique.

Elle fit la moue, mais, malgré elle, elle sentit un frisson la parcourir. Il poursuivit :

— Nous voulons voir si la manière dont nous formulons une équation peut altérer le phénomène observé.

Il indiqua un schéma sur l'écran.

— Ici, nous avons choisi un processus quantique : la désintégration radioactive d'un isotope rare.

Carmen se pencha. Elle comprit immédiatement pourquoi ils avaient sélectionné ce test : la désintégration radioactive était régie par une probabilité fixe, et aucun paramètre connu ne pouvait l'accélérer ou la ralentir.

À moins que...

Elle secoua la tête.

— Vous pensez que si LOGOS reconstruit la loi de désintégration en intégrant une nouvelle formulation narrative, la probabilité va changer ?

— Si l'univers répond au langage dans lequel il est décrit... Alors, oui.

Les Héritiers se tenaient autour des serveurs comme autour d'un autel. LOGOS attendait, son réseau neuronal frémissant sous l'impulsion des données. Elias lui montra un passage en sanskrit ancien,

juxtaposé à une équation en notation moderne.

— Nous avons demandé à LOGOS de décrire la désintégration radioactive en intégrant une perspective où la temporalité n'est pas linéaire, mais cyclique.

Carmen sentit un vertige étrange quand Jonas activa un dernier capteur. Un bip discret résonna et l'expérimentation commença.

Sur l'écran, la particule attendait.

Son instant de désintégration était déjà écrit, son destin scellé par la froide rigueur des statistiques. Du moins, de celles que la science moderne prédisait. En y songeant, Carmen rumina le mot « prédire » : un terme à double tranchant, à la fois rationnel et subjectif. Un expert pouvait prédire un redressement de l'économie mondiale en se basant sur l'analyse de données, tout comme une cartomancienne pouvait prédire l'avenir d'une personne par le biais d'une clairvoyance mystique. Et si la seconde pouvait compléter le premier, au lieu de s'y opposer ? Et si, finalement, la science moderne pouvait être enrichie d'une vision plus empirique ?

LOGOS entra en action. L'IA absorba les nouvelles formulations, des récits entremêlés d'équations, une syntaxe hybride que jamais aucun scientifique n'aurait osé concevoir. Un langage que l'univers ne devait pas comprendre.

Le temps s'étira.

Les chiffres se mirent à dériver, à l'infime frontière de la marge d'erreur. Une seconde de plus. Puis une autre. Et encore une.

Le laboratoire entier retenait son souffle.

Carmen sentit la chair de ses bras se hérissier.
— C'est une anomalie statistique, murmura-t-elle
d'une voix tremblante. Rien de plus.
Pourtant, la particule continuait d'attendre. Comme
si elle... hésitait.
Le modèle quantique venait de vaciller.
Ce n'était pas un effondrement, pas encore, mais
c'était une faille dans l'édifice. Le premier signe que
le réel pouvait, peut-être, être réécrit.

Les parois vitrées du grand amphithéâtre reflétaient
le gris d'un ciel chargé de neige fondue. Au centre
de l'assemblée, sous l'éclat blafard des projecteurs,
Carmen se tenait droite, seule face aux membres du
Conseil Mondial de la Recherche. Autour d'elle, un
murmure sarcastique résonnait, telle une meute qui
entourait sa proie en se délectant de son impuissance.
Arnaud Fischer la toisa d'un regard froid.

— Docteur Calderon, laissez-moi résumer : vous
nous dites qu'un groupuscule de mystiques tech-
nologiques aurait démontré que les lois de la
physique peuvent être modifiées à volonté. En
d'autres termes, vous plaidez pour une révision
des constantes fondamentales ? Une correction
des tables de Planck en fonction des croyances
locales ?

Rires étouffés. Carmen ne cilla pas.

— Je suis venue exposer un fait, rétorqua-t-elle.
Lors d'une expérience à laquelle j'ai pu assister de

mes propres yeux, j'ai observé une modification mesurable du taux de désintégration d'un isotope radioactif. Croyez-moi, je n'arrivais pas à y croire, mais j'ai dû me rendre à l'évidence.

— Une fluctuation statistique. C'est tout.

La voix méprisante provenait d'une femme assise en hauteur, le Docteur Li, l'une des plus influentes théoriciennes du Conseil.

— Le problème, c'est que l'expérience a été répétée trois fois de suite, avec des résultats semblables. Ou, plutôt, trois résultats différents, chacun contredisant la théorie. Alors, je me dis que, peut-être, il s'agirait d'un premier indice que notre manière de formuler les lois du monde pourrait, d'une certaine manière qu'il reste à définir et valider, influencer la manière dont il se manifeste.

— C'est grotesque.

— C'est ce que je me disais, et c'est la réaction légitime d'un scientifique, que j'ai moi-même eue au tout début. Mais pourquoi vouloir écarter systématiquement toutes les recherches qui ne s'intègrent pas aux modèles existants ?

Une pause.

— Et, d'ailleurs, qui valide l'exclusion de disciplines entières sous prétexte qu'elles ne s'écrivent pas uniquement en langage mathématique ?

— Vous insinuez que notre approche est biaisée ?

— Tout ce que je dis, c'est que notre manière de formuler et de conceptualiser la science découle de notre propre cadre épistémologique. Nous acceptons certains paradigmes et nous en rejetons

d'autres. Pendant des siècles, nous avons considéré que l'espace et le temps étaient absolus. Mais si Einstein n'avait pas remis en cause les lois de Newton, il n'aurait jamais donné naissance à sa théorie de la relativité générale, et ainsi ouvert de nouvelles perspectives qui ont bouleversé notre compréhension de l'univers.

Carmen balaya le comité du regard et sentit sa poitrine se serrer. De toute évidence, ils l'écoutaient, mais ne l'entendaient pas. Ils ne voulaient pas l'entendre. Pourtant, elle devait essayer de les convaincre.

— Écoutez, tout ce que je vous demande, c'est de ne pas oublier que la science consiste aussi et avant tout à se remettre en question. Peut-être... oui, peut-être que nous sommes à l'aube d'une découverte cruciale.

Elle observa chacun des visages alignés sur les bancs de bois poli. Des chercheurs, des ingénieurs, des théoriciens, tous enchâssés dans cette certitude absolue : leur science était une forteresse, et elle ne vacillerait jamais. Carmen raffermi sa posture.

— Vous avez toutes les données sous les yeux.

Son ton était calme, mais elle sentait sa voix glisser sur une surface trop lisse, trop polie.

— Des fluctuations hors norme, au-delà des marges d'erreur attendues. Un effet reproductible. Vous ne pouvez pas l'ignorer.

— Ou bien, peut-être que vous ne l'avez vu que parce que vous vouliez le voir, répliqua Fischer.

— Si cela était une simple illusion cognitive, nous n'aurions pas retrouvé le même effet en réitérant

l'expérience à plusieurs reprises.

— Et pourtant, aucun laboratoire indépendant ne corrobore vos affirmations, assena Li.

Elle laissa planer un silence, avant d'ajouter :

— Mais peut-être parce qu'aucun scientifique sérieux ne veut entacher sa carrière avec des élucubrations ésotériques.

— Il ne s'agit pas d'ésotérisme. Il s'agit d'une faille dans nos modèles.

— Ou d'un piège tendu par une secte.

La phrase claqua comme un fouet. Carmen eut l'impression que l'air devenait plus lourd.

— Je ne suis tombée dans aucun piège. J'ai simplement appliqué la méthode scientifique.

— Vous avez travaillé avec eux. Les Héritiers du Verbe.

— J'ai observé leurs travaux. Ce n'est pas la même chose.

— Et pourtant, vous défendez leur hypothèse.

— Je défends une observation expérimentale.

Le murmure s'amplifia. Fischer soupira, feignant l'indulgence.

— Docteur Calderon, vous avez consacré votre vie à la physique théorique. Votre réputation est remarquable. Mais il arrive, parfois, que des esprits brillants soient... influencés.

— C'est une accusation ? demanda Carmen en serrant les poings.

— Nous avons vu des chercheurs talentueux être détournés par des idéologies. Ces Héritiers du Verbe ne sont pas de simples penseurs alternatifs, ce sont des extrémistes qui manipulent le discours

scientifique pour servir leur cause.

Il posa ses mains sur la table devant lui.

— Pouvez-vous nous affirmer, sous serment, qu'aucun d'eux ne vous a influencée ?

Carmen soutint son regard, tandis qu'elle songeait aussitôt à Jonas. À nouveau, le doute s'immisça en elle, mais, cette fois-ci, dans l'autre sens. Aurait-elle pu, d'une certaine manière, être influencée par son ancien compagnon ? Une personne qu'elle avait connue brillante et pour laquelle elle éprouvait toujours du respect, et, sans doute aussi, encore un brin d'affection ?

Non, impossible. Elle avait assisté à l'expérience de ses propres yeux. Elle secoua vivement la tête, chassant cette idée.

— Ils ne m'ont pas influencée. Ils m'ont forcé à me poser une question que nous refusons de poser. Elle prit une grande inspiration.

— Et, en voilà une, d'ailleurs, de question, que je vous adresse aujourd'hui : à qui profite la connaissance ?

Un silence. Elle s'avança légèrement, ses doigts crispés sur le pupitre.

— C'est une question gênante, n'est-ce pas ?

— Nous ne sommes pas ici pour faire de la politique, Docteur Calderon.

— Tout est politique.

Elle balaya la salle du regard.

— Qui décide de ce qui doit être étudié ? Qui sélectionne ce qui mérite d'être financé, enseigné, publié ? LOGOS ne remet pas en cause la science.

Il remet en cause votre science. Il propose un autre prisme, une autre manière de poser les questions. Elle marqua une pause, puis ajouta, plus lentement :
— Une manière qui pourrait échapper à votre contrôle.

— Ainsi, vous seriez prête à abandonner la rigueur de la méthode scientifique pour des fantaisies post-modernes agrémentées de théories du complot ?

— Non, bien sûr.

Elle laissa planer quelques secondes, avant d'ajouter :

— Mais je ne suis pas non plus prête à abandonner une découverte potentielle simplement parce qu'elle ne nous arrange pas.

Les membres du comité échangèrent des regards. Finalement, Fischer leva la main d'un geste agacé.

— Nous avons entendu assez de divagations. Le Conseil Mondial de la Recherche condamne fermement toute tentative d'introduire des considérations pseudo-scientifiques dans nos modèles fondamentaux. Alors, voici notre réponse. Votre hypothèse sera examinée par une commission. D'ici là, vous êtes suspendue de toute activité de recherche au sein du Conseil Mondial.

Carmen sentit le coup comme une lame invisible. Elle savait que cette commission n'examinerait rien du tout. Elle venait d'être mise au ban. Un homme en uniforme se dirigea vers elle, un badge de sécurité à la poitrine.

— Veuillez me suivre.

Elle ne bougea pas immédiatement. Elle les observa une dernière fois. Des visages fermés. Des regards

fuyants. Des esprits figés dans la peur du changement. Puis, doucement, elle esquissa un sourire. Elle comprit, à cet instant précis, que la vraie science ne se jouait plus ici.

Elle tourna les talons et sortit sans un mot. Sa décision était prise.

Dans la pénombre tamisée du sanctuaire, Carmen ajusta les derniers paramètres sur l'interface de LOGOS. Autour d'elle, les Héritiers du Verbe murmuraient des fragments de calculs, des prières mathématiques aux confins du mystique. Depuis qu'elle les avait rejoints, tout s'était accéléré : ils étaient prêts à lancer une action de grande envergure, qui forcerait le monde à reconnaître la vérité qu'ils portaient.

Entre-temps, le Conseil avait mené une purge au sein de la recherche académique : de nombreux chercheurs suspectés d'être des Héritiers avaient été évincés et leurs publications retirées des bases de données. Une véritable chasse aux sorcières qui avait brisé plus d'une carrière. En parallèle, le Conseil avait réinitialisé EQUA suivant une sauvegarde précédente et renforcé la sécurité de ses données d'entrée. Désormais, elle ne produisait plus de contenu disruptif. Sa publication *La grammaire de l'univers* avait été supprimée et demeurait introuvable, comme une mauvaise blague dont on a oublié la chute. Mais ça ne suffirait pas. Elle, Carmen Calderon,

physicienne discréditée par le Conseil Mondial, bannie de l'académie, s'apprêtait à jeter un pavé dans la mare. Dans quelques heures, LOGOS injecterait ses nouveaux modèles dans les réseaux de simulation planétaire, démontrant de manière irréfutable que la réalité pouvait être réécrite, que la science elle-même n'était qu'un récit façonné par ceux qui détenaient le pouvoir. Ce serait une onde de choc. Une révolution. Pourtant, quelque chose l'inquiétait. Une anomalie qu'elle n'arrivait pas à chasser de son esprit.

Depuis plusieurs jours, elle tentait de retracer la fameuse expérience de l'isotope radioactif. Elle voulait en vérifier encore une fois la cohérence, s'assurer à nouveau que cette faille dans les lois fondamentales était réelle, et non une simple illusion statistique, mais chaque essai glissait entre ses doigts comme du sable.

Elle ne pouvait s'empêcher d'y revenir, encore et encore.

Ce soir-là, dans la solitude du centre de données, elle identifia une incohérence infime, presque imperceptible, dans les logs de LOGOS. Une variable qui n'aurait pas dû être là. Une redondance étrange, comme si l'algorithme avait simulé un résultat attendu au lieu de l'avoir produit naturellement.

Elle sentit une onde glacée parcourir son échine.

Ses doigts volèrent sur l'interface, naviguant dans l'historique des opérations. Plus elle creusait, plus l'évidence s'imposait : l'expérience fondatrice des Héritiers, celle qui l'avait fait basculer dans leur camp, était un leurre. LOGOS n'avait pas redéfini la

loi de la désintégration radioactive. Il avait manipulé la présentation des résultats, créant l'illusion d'un changement là où il n'y en avait jamais eu.

Une chaleur brutale lui monta aux tempes. Elle se sentait bête, si bête. Le Conseil Mondial avait raison : elle était tombée dans un piège grossier. Elle, la scientifique de renom, rationnelle jusqu'au bout des ongles.

Elle entendit un bruit derrière elle et se retourna vers Jonas. Elle lut alors dans son regard comme une ferveur étrange.

— Il y a un problème, lui souffla-t-elle. L'expérience de l'isotope est biaisée. LOGOS ne modifie pas la physique. Il adapte ses prédictions à votre récit. Jonas la fixa, sans ciller. Puis, lentement, il sourit.

— Bien sûr qu'il le fait.

— Quoi ?! Tu étais au courant ?

— Tu crois que nous avons besoin que l'univers change réellement ?

Un silence. Puis, doucement, il ajouta :

— Nous avons juste besoin que les gens croient qu'il peut changer.

— Tout ça... n'était qu'un simulacre ?

Pour toute réponse, Jonas poussa un long soupir.

— Vous êtes pire que ceux que vous combattez !

— Tu veux dire pire qu'EQUA, une IA qui dicte l'avenir de la recherche, qui exclut les voix dissidentes, qui est criblée des biais de ceux qui la contrôlent, qui oriente la recherche dans l'intérêt des puissants et qui invisibilise les minorités ?

Il disait vrai. Depuis qu'elle les avait rejoints, elle

avait creusé le sujet. Ainsi, elle avait découvert des pans entiers de savoir exclus, relégués aux marges. Une IA qui ne faisait qu'accentuer les asymétries du monde, qui validait ce qui était déjà en place et étouffait tout le reste, voilà ce qu'était EQUA.

Mais ce n'était pas une raison valable.

— Cela ne justifie pas votre cause. Jonas, vous êtes des menteurs !

— Des menteurs ? fit-il en haussant les épaules. Ou, tout simplement, des gens qui refusent de laisser la science être un instrument de domination ?

— Vous construisez un mythe que vous déguisez en science...

— C'est une façon de voir les choses. L'humanité ne se soulève pas pour des équations, mais pour des récits. C'est ce qui fait le sel de notre culture.

Elle sentit son regard s'embuer.

— Jonas, non, pas toi... commença-t-elle, – autant pour le convaincre que pour se convaincre que, elle, l'experte en physique fondamentale autrefois reconnue de toute la communauté scientifique, n'avait pas abandonné toutes ses convictions rationnelles pour des croyances fanatiques.

— L'Histoire avec un grand H n'est rien d'autre qu'une suite d'histoires subjectives, qui dépendent du point de vue de celui qui la raconte, poursuivit-il. Il ne tient qu'à nous de faire de même.

— Le Conseil avait raison : vous n'êtes qu'une secte d'illuminés...

— Les religions façonnent les civilisations depuis des millénaires. Pourquoi ne pas façonner la science

de la même manière ? La vérité est une question de pouvoir, Carmen. Si nous ne créons pas le nôtre, nous serons écrasés par ceux qui l'ont déjà. Alors qu'une larme lui tranchait la joue, elle lança un regard dur à Jonas, qui comprit aussitôt. Elle ne serait pas leur prophète. Pas plus qu'elle ne reviendrait au Conseil.

Il n'y avait pas de place pour elle parmi les fervents des Héritiers, ni parmi les technocrates du Conseil. Elle se sentait étrangère à ces deux mondes, désormais. Peut-être... oui, peut-être que l'exil était le seul espace où la vérité pouvait encore respirer, là où la science ne se pliait ni aux dogmes ni aux algorithmes. Un territoire inconnu et fragile, mais libre.

Elle recula d'un pas. Puis d'un autre.

Jonas l'observait, figé dans une foi qu'elle ne pouvait plus partager. Elle lui adressa un ultime regard et tourna les talons. Il n'y eut pas de mots d'adieu. Juste le grincement de la lourde porte en bois qui se referma derrière elle.

Dehors, l'air était glacé, mais le ciel brûlait d'une aube flamboyante. Le vent s'engouffra dans ses cheveux, chargé des promesses. Elle inspira profondément et s'avança, seule, vers la lumière.

♥ REMERCIEMENTS ♥

pierre42 • caernide • docteurpopov •
xavier-guenel • johnd7712 • jmprival • lorda-rome •
pikselkraft • Anne Chagnon • fabien gudefin •
Manon Badda • maikina • commerce • Marianne Thomas •
michele-siobud • Nicolas Fugier • Denez Van Dyck •
bepai • Ewen Corre • Elias Martin • ysabelsiobud_ • Rhuul •
mvasseux • qlaumonier • claireb-berthier •
sebastien-descours • rogeau • m-fichtali • ernashil •
Ayer Dhal • Ploum • etiennedubois378 •
jeanmichel-martineau • Justine Reynaud • jerome-meloni •
mariejeannedubois1959 • a_epitalon • marguerite69300 •
Manikhon • cecile_durandlassaux • Vincent lunel •
serge-dedeystere • serge-dedeystere • Delphine Drouet •
gabrieldayan01 • Dominique Martel • Thibault Witzig •
xavier-desoindre • frederic-rouan • erick-blandin •
Lou Marion • benjamin-boutant • Phuong •
lambert_nathalie • agaagla • soloncelerat • kavcha • kaly •
Simon Lefort • veronique_l • alectolothaleys • zemoko •
bepai • tarte-en-pion • anndub50 • Nicolas Ochs • Kenairod •
Mathieu Borel • Colbert • Florian Cargoët • nopinou •
orgimarginative • oad • anh-kagi •

COLLECTION
C'ÉTAIT
**DE MEUX
LE DEMAIN**

© Éditions Copie Gauche
Normandie, France • Tél : 06 61 39 80 36
copiegauche@mailfence.com
copiegauche.fr



MISE EN PAGE ET ILLUSTRATION : Pierre Julien
DIRECTION ÉDITORIALE : Romuald Muzard
TRÉSORIER : Nicolas Escartin
UN GRAND MERCI AU JURY

TYPOGRAPHIES UTILISÉES : New Title & Erode
DESIGNED BY Indian Type Foundry via *fontshare*

ISBN : 978-2-9589459-4-7

DÉPÔT LÉGAL : 2^e trimestre 2026

Imprimé en France • par les imprimeries Iropa
Papier Munken Blanc 80g



The mark of
responsible forestry



Les nouvelles de ce recueil sont disponibles sous licence CC-BY-SA, vous pouvez modifier, adapter, le contenu de ce recueil dans la limite de la licence disponible à l'adresse de ce QR code.